



Anne Viscountess Townshend

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

1740, Antoine François
LE
PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL,

Ecritte par lui-même, & traduite de
l'Anglois par l'Auteur des Mémoires
d'un Homme de Qualité.

TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.

210101A



LE PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU
HISTOIRE
DE MR
CLEVELAND.
FILS NATUREL DE CROMWEL.

Utopia
RBR
P944P
V. 4

LIVRE SEPTIÈME.



Je ne me hâtai point de retourner auprès de mon Epouse plus promptement qu'à l'ordinaire ; un air de trouble & d'empressement l'auroit trop allarmé. Je ne la vis que le soir , après avoir visité mes malades & les avoir informez de la perfidie de leurs Compagnons , qu'ils aprirent avec une indignation furieuse. Ils furent si vivement touchez de la promesse

Tome IV.

A

que

que je leur fis de demeurer avec eux que leur reconnoissance éclata par mille témoignages. Je me crus payé dès ce moment de tout ce que j'avois fait pour eux. La nuit étant venue, je me rendis auprès de Fanny, qui ignoroit encore le départ de nos Infidèles, parce que le lieu de sa demeure étoit extrêmement à l'écart. Il étoit couvert d'une petite Colline qui le séparoit de la Prairie, & qui étant ombragée d'arbres épais, arrêtoit jusqu'à une certaine hauteur la communication du mauvais air. Je lui avois construit une Cabane de branches & de feuillages, où elle pouvoit être commodément avec ses femmes; de sorte que sans être fort à son aise, elle n'avoit du moins rien à souffrir des injures de l'air, ni rien à craindre de la Contagion. J'observois exactement la coutume que j'avois prise, de me mettre nud dans la Rivière à quelque distance de sa Cabane, & de changer d'habits avant que de m'en approcher. Quoique je me fusse replongé dans mes tristes méditations en quittant le Quartier des malades, & que je n'eusse point cessé de m'affliger jusqu'au moment que je la vis, je pris une contenance paisible en entrant dans sa Cabane. Elle me demanda de mes nouvelles, & de celles de mes Compagnons. Ils sont partis, lui répondis-je tranquillement. Il n'en seroit point échappé un, s'ils étoient demeurez ici plus long-tems. Nous ferons obligez nous-mêmes de retourner à l'habitation, aussi-tôt que nos Malades seront morts ou guéris.

L'air

L'air calme de mon recit n'empêcha point que sa surprise ne fût extrême. Elle me regarda fixement , pour démêler ma disposition dans mes yeux , comme si elle se fût doutée qu'un événement si subit & si peu attendu avoit une cause extraordinaire. Madame Riding ne manqua pas moins d'étonnement , & elles s'efforcèrent toutes deux de me faire expliquer davantage. Je demurai ferme à leur cacher la vérité : je convins même , qu'il y avoit de la justice dans le reproche qu'elles me firent , d'avoir manqué de prudence en ne retenant pas du moins un certain nombre d'Abaquis pour nous servir d'escorte. Ce fut ainsi que tout le poids de cette terrible aventure tomba sur moi seul , & que je m'accoutumai plus que jamais à prendre un front de Philosophie , au milieu de mes plus cruelles douleurs.

Avant que la Maladie des Sauvages parût se relâcher , il se passa cinq semaines , qui furent pour moi cinq années d'un cruel martyre. Les réflexions continuelles que je faisois sur mon sort , mes allarmes qui ne pouvoient diminuer tant que je ne verrois point de ressource assurée contre les périls de notre retour , la violence que je me faisois pour les cacher , me firent sentir dans ce court espace plus de tourmens réunis que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Enfin , la Contagion cessa tout-à-fait ; & de plus de cinq cens Abaquis qui étoient demeurez malades au départ de leurs Compagnons , à peine

nous en resta-t'il soixante. Je pensai néanmoins à partir avec ces tristes restes qui étoient échapez du courroux du Ciel. J'en fis la proposition à mon Epouse. Elle versa des larmes en la recevant. Je crus comme elle, que sa douleur ne venoit que de la nécessité où nous nous trouvions d'abandonner l'entreprise que nous avions formée pour le salut de Mylord. Cette raison sans doute justifioit assez sa tristesse & la mienne. Mais elle m'a confessé depuis, qu'il se passoit alors dans son cœur des mouvemens plus vifs encore que ceux qui devoient y être excitez par nos malheurs presens; soit que ce fût l'obscurité de notre sort qui lui causât des agitations qu'elle ne pouvoit démêler, soit que ce fût en effet un pressentiment de l'horrible catastrophe où le Ciel vouloit nous conduire avant que de nous faire quitter l'Amérique.

C'est un recit simple que je promets ici. L'événement tragique que je suis au moment de raconter, n'a besoin ni de préparations ni d'ornemens pour émouvoir un Lecteur qui n'est pas né barbare, & qui n'a point honte d'être homme, c'est-à-dire, sensible aux mouvemens d'une juste compassion. Qu'on ne s'attende pas même qu'en rapportant ce qui m'est arrivé, j'entreprenne d'exprimer ce que j'ai senti. L'expression de la parole n'est qu'une invention de l'art; image infidèle, qui répondroit trop mal aux sentimens les plus vifs & les plus intimes de la Nature.

Nous

Nous partîmes. Mon Epouse trembloit en se mettant sur le brancard. Elle portoit sa Fille dans ses bras. J'embrassai tendrement ces deux chers objets de mon affection, & je les recommandai intérieurement aux Puissances supérieures qui sont chargées du soin de l'Innocence. Quelque foible que fût encore la santé de mes Abaquis, ils ne souffrirent point que je misse la main au brancard. Ils partagèrent entr'eux cette fatigue, & se relevèrent successivement. Madame Riding fut portée de même. Je marchois près de mon Epouse, occupé de tout ce que j'avois à espérer & à craindre; mais sur-tout de la réception à laquelle je devois m'attendre dans l'habitation des Abaquis. Notre marche duroit depuis deux jours, & nous suivions sans difficulté la route par où nous étions venus. Quelques uns de mes Sauvages, à qui j'avois fait prendre les devans par précaution, avec ordre d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour observer les environs, s'arrêtèrent au sommet d'une Colline. Après quelques momens d'une considération fort attentive, ils retournèrent brusquement vers nous, en courant avec une vitesse extraordinaire. Comme ils étoient à plus de mille pas de distance, je m'arrêtai pour les attendre, dans l'espérance que s'ils nous apportoient quelque nouvelle fâcheuse, j'aurois le tems de m'écarter à droite ou à gauche avec toute ma suite. J'avois les yeux tournez continuellement vers eux. A peine furent-ils au bas de la Colline, que je vis paroître

au sommet qu'ils venoient de quitter , vingt ou trente personnes qui sembloient les poursuivre , & qui cessèrent néanmoins tout-d'un-coup d'avancer , lorsqu'ils eurent aperçu sans doute le gros de mes gens qui s'étoient réunis autour de moi. Vingt ou trente ennemis n'étant point un nombre que je pûsse craindre , je ne crus pas devoir donner le moindre signe de frayeur ; d'autant plus qu'ils nous avoient découvert , & que notre fuite ne pouvoit être assez prompte pour leur ôter le moyen de nous joindre si c'étoit leur dessein. Je résolus même après un moment de délibération , de faire marcher une partie de mes Sauvages au-devant d'eux , sous la conduite des deux Anglois , pour prévenir leur attaque s'ils venoient avec de mauvaises intentions ; & de demeurer auprès de mon Epouse avec quinze Abaquis , que je retins comme un Corps de réserve. Pendant que je faisois cette distribution , je remarquai que le sommet de la Colline , se couvroit de nouveaux venus qui arrivoient comme à la file. Le nombre s'en accrut tellement , que je ne doutai point qu'ils ne fussent déjà plus de cinq ou six cens. Je sentis aussi-tôt que j'avois besoin du secours du Ciel , & que ni la valeur ni la prudence ne pouvoient me tirer heureusement d'un pas si dangereux.

O Dieu ! vous sçavez avec quelle ardeur je vous invoquai. Autant de soupirs qui sortirent du fond de mon cœur , autant de prières enflammées qui sollicitèrent votre
puissante

puissante assistance. Je conjurai mon Epouse de demeurer sur son brancard, & je lui confessai en deux mots, que nous étions à l'extrémité du péril. Cependant, lui dis-je, rendez-vous maîtresse de votre crainte; ne faisons rien avec imprudence: c'est quelquefois dans le dernier danger que le Ciel fait éclater son secours, & peut-être est-ce à ce moment qu'il nous réserve. J'avois le cœur si serré en lui tenant ce discours, qu'il n'étoit point capable de s'ouvrir à l'espérance. Je l'embrassai. Elle me pria de ménager ma vie, & de penser que je me devois à elle & à ma Fille. Je ne lui répondis point, de peur d'augmenter son trouble en lui laissant voir le mien, je la quittai, résolu d'aller en personne au devant de nos Ennemis.

J'avois deux raisons qui me portoient à prendre ce parti; l'une étoit la crainte que le combat se livrant trop près des Femmes, elles ne fussent exposées à l'atteinte des flèches; l'autre, une envie pressante de tenter le caractère des Sauvages, avant que d'en venir aux mains, & que de leur laisser le tems de s'approcher davantage. Mes Avant-coureurs n'avoient point d'autre éclaircissement à me donner, que celui que je pouvois prendre par mes propres yeux. Ils s'étoient mis à fuir, comme j'ai dit, aussi-tôt qu'ils s'étoient vus poursuivis. N'ayant donc plus un moment à perdre, je laissai les deux Anglois avec mon Epouse, & me faisant suivre de mes soixante Abaquis, je marchai assez fièrement vers nos Ennemis, qui s'avançoient avec plus

A 4

d'ordre

d'ordre que je n'en eusse attendu d'une Troupe de Sauvages. Surpris peut-être de nous voir une contenance si résolue, malgré notre petit nombre, ils s'arrêtèrent à cent pas de nous. Je continuois d'aller vers eux, & mon dessein étoit de me détacher seul pour les aborder avec des signes de paix & de soumission. Mais lorsque nous eûmes fait quelques pas davantage, un Abaqui me dit que nous étions perdus, & qu'il reconnoissoit les Roüintons. Ce nom me pénétra d'horreur jusqu'au fond de l'ame. O Dieu ! les Roüintons ! Je demurai comme immobile ; sans sçavoir à quoi me déterminer. Eux, qui reconnurent presque aussi-tôt mes Compagnons pour des Abaquis, ne tardèrent pas un moment à décocher sur nous une grêle de flèches. Les Abaquis avoient été soutenus jusqu'alors par la confiance qu'ils avoient en moi ; mais ils me tournèrent le dos, lorsqu'ils virent quels Ennemis ils avoient à combattre. Si leur petit nombre rendoit leur fuite excusable, elle ne leur en fut pas moins inutile ; car leurs cruels Ennemis les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut point un seul de ces misérables assez heureux pour leur échaper.

Au moment qu'ils commencèrent à fuir, j'étois encore à trente pas du moins des Roüintons. Peut-être aurois-je pris aussi le parti de la fuite, si je n'eusse eu que ma vie à conserver ; mais j'étois résolu au contraire de la sacrifier mille fois, pour un intérêt qui m'étoit bien plus cher qu'elle ; & si je ne pouvois la rendre utile à mon Epouse & à ma Fille,

Fille , le seul bonheur que j'eusse à souhaiter étoit de la perdre. Un instant de réflexion me fit comprendre que je ne devois rien espérer de la résistance. Je jettai mes armes à terre , pour ôter aux Roüintons la pensée que j'eusse dessein de m'en servir. Quelques uns se saisirent de moi , pendant que leurs Compagnons étoient à la poursuite des Abaquis. Ils reconnurent aisément que je n'étois point de la Nation qu'ils haïssoient , & ils demeurèrent quelque-tems à examiner la manière dont j'étois vêtu , sans faire paroître qu'ils eussent dessein de me maltraiter.

Quoique leur langage ne fut pas tout-à-fait le même que celui des Abaquis , j'y trouvais assez de ressemblance pour espérer qu'ils pourroient m'entendre. Braves Américains , leur dis je d'un ton humble & suppliant , je ne suis pas votre Ennemi. Je suis un malheureux Etranger , que le hasard a conduit dans ce Desert , & qui ne venois à vous avec les Abaquis que pour vous demander de la protection & de l'amitié. J'implore votre pitié , pour ma vie , & pour celle de ma famille qui va tomber aussi entre vos mains. Laissez vous toucher par la misère d'un homme qui ne vous a jamais offensé. Ces impitoyables Sauvages se regardèrent les uns les autres , en riant , ou plutôt en grinçant les dents d'une manière effroyable. Leurs regards étoient vifs & brillans , mais de cet air cruel & malin qu'on représente ordinairement dans les yeux d'un Tigre. Leur taille étoit courte & ramassée , & presque tous

A 5. avoient

avoient la bouche d'une grandeur démesurée. Je jugeai qu'ils n'avoient point encore aperçu mon Epouse : car ayant tourné les yeux de son côté , lorsque je leur eus parlé d'elle , ils prirent leur course vers le lieu où elle étoit. Les plus prompts la joignirent en un instant , tandis qu'un petit nombre me conduisoit après eux en me tenant les deux bras. Je me sentoís défaillir de crainte , & je me croyois au mortel moment d'éprouver tout ce qu'un Pere & un Epoux ont à redouter de plus funeste.

J'arrivai néanmoins auprès du brancard. J'y trouvai Fanny sans connoissance , & ma Fille dans ses bras , en danger de se tuer en tombant. Peut-être les Sauvages crurent ils mon Epouse morte , car ils la laissoient seule sans le moindre secours , & ils s'occupoient à considérer Madame Riding & les deux Femmes , qui sans être tombées évanouies , avoient perdu la parole de frayeur & de faiblesse. N'ayant rien à ménager dans une si terrible circonstance , je me dégageai assez violemment des mains de ceux qui me tenoient , & je me jettai sur le visage de mon Epouse , avec des mouvemens trop confus pour être representez. Je soutins ma Fille d'une main , tandis que je m'efforçois de ranimer sa malheureuse Mere , en serrant mes lèvres contre les siennes , pour lui communiquer une partie du peu de forces qui me restoit. Elle ouvrit à la fin les yeux. Où est ma Fille ? dit-elle dans son premier mouvement ; & voyant que je la tenois entre
mes

mes bras : Oh ! Cléveland , s'écria-t-elle avec un soupir qu'elle avoit à peine la force de pousser , donnez moi mon Enfant ; ne me quittez pas , je sens que je n'en puis plus : nous sommes perdus , n'est-ce pas , & il n'y a plus rien à espérer ? Je n'eus le tems de lui dire que deux mots de consolation. Je la conjurai de prendre un peu de courage. Le Ciel , lui dis-je , ne peut nous abandonner sans cruauté. Soutenez-vous un moment. Ils ne m'ont point encore maltraité , & peut-être se laisseront-ils fléchir.

Pendant ce tems-là , ceux qui avoient poursuivi les Abaquis n'ayant point tardé à leur couper le chemin & à les arrêter , revenoient triomphans avec leur proie , & s'aprochoient de nous en poussant des cris qui me glaçoient d'horreur. Ils furent à nous en un instant. La foule de ceux qui eurent la curiosité de voir mon Epouse , m'écarta d'elle en me pressant de tous côtez. Ils ne lui firent point d'insulte ; mais elle eut à essuyer les regards d'une multitude d'hommes affreux , qui augmentoient sa frayeur en prenant ses mains pour les considérer , ou en fixant leurs yeux féroces sur les siens. Je continuois de tenir ma Fille dans mes bras. Il n'y avoit point moyen d'employer les prières , ni même de les faire entendre , dans l'agitation où je voyois cette Troupe furieuse , & parmi le bruit confus des cris continuels de leur joie. A qui d'entr'eux me serois-je adressé ? Il sembloit qu'ils me méprisassent & qu'ils me comptassent pour rien , en me voyant porter

ma Fille d'un air abattu. Ils ne faisoient plus d'attention à moi. Je vins à bout de me rapprocher de mon Épouse, & la foule diminuant autour d'elle, je m'assis à terre près de son brancard. Je ne sçai point encore, lui dis-je, à quoi nous devons nous attendre. Espérons que le Ciel fera quelque chose en notre faveur. C'est déjà beaucoup, qu'ils nous aient épargné dans le mouvement de leur première furie. La malheureuse Fanny étoit dans un abattement qui ne lui permettoit guères de répondre. Elle me demanda sa Fille. Ses larmes, que la frayeur avoit comme étouffées jusqu'alors, commencèrent à couler lorsqu'elle eut son enfant entre ses bras. Elle l'embrassa mille fois. O Dieu ! s'écria-t-elle, je serois trop heureuse d'être morte ; mais sauvez mon Époux & ma pauvre Fille. Elle eut quelque consolation en voyant auprès d'elle Madame Riding & ses Femmes, à qui l'on n'ôta point la liberté de s'aprocher.

J'étois tremblant d'inquiétude, en attendant à quoi tous les mouvemens des Sauvages pourroient aboutir. Ils s'étoient assembles en cercle à quinze pas de nous, avec les Abaquis au milieu, & ils paroissoient délibérer sur le sort de ces misérables Prisonniers. Enfin la foule s'ouvrit, & se partagea en six Bandes. Les soixante Abaquis furent divisez dans le même nombre, & chaque Bande en eut une part égale. Aussi-tôt l'on ramassa du bois de toutes parts, & l'on fit d'autres préparatifs qui devoient être vraisemblablement

ment les préludes d'un funeste sacrifice. Je ne doutai point que les Roüintons n'eussent pris le dessein de faire périr leurs Ennemis par le feu. Je plains amèrement ces malheureuses victimes , & je m'affligeai de la nécessité où j'étois d'être témoin de leur supplice.

Mais ce qui me surprit au dernier point , fut de les voir non-seulement fermes & tranquilles , mais gais même jusqu'à chanter & à donner des témoignages de joye , eux qui m'avoient paru consternez de crainte un moment auparavant , & qui ne pouvoient ignorer le sort cruel où ils étoient destinez. Il sembloit qu'ils voulussent insulter à leurs Ennemis , & qu'ayant perdu toute espérance de se sauver de leurs mains , ils eussent pris comme de concert la résolution de braver leur cruauté , & ne pas marquer la moindre foiblesse. Je les entendis qui se vantoient hautement d'avoir fait à plusieurs Roüintons le même traitement qu'ils alloient essuyer , & d'en avoir massacré ou brûlé un grand nombre dans leurs dernières Guerres. Enfin les feux étant allumez , les Roüintons de chaque Bande prirent trois seulement de leurs Captifs ; & au lieu de les jeter au milieu des flâmes , comme je me l'étois imaginé , ils les lièrent à des pieux qui en étoient extrêmement proches , de sorte que ces pauvres Abaquis sentoient les plus vives ardeurs du feu , qui fit changer en un moment leur peau de forme & de couleur. Ils furent ainsi rôtis peu-à-peu , sans rien perdre de

de leur constance. Leurs Compagnons , qui s'attendoient au même sort , ne laissoient pas de les exhorter à la patience & au courage ; tandis que leurs cruels Ennemis pouffoient des cris de joye & sautoient autour d'eux en leur faisant toutes sortes d'insultes.

Ce n'étoit que le commencement d'une scène , dont la fin devoit être infiniment plus affreuse. Lorsque les trois Abaquis dans chaque bande eurent enfin perdu la connoissance & ensuite la vie , les Rouïntons les détachèrent de leurs pieux , & ayant achevé de les rôtir , ils s'affirent en rond pour faire la distribution de cette horrible viande. Les cadavres furent coupez en morceaux. Chacun en reçut sa part , & ils commencèrent avec mille marques de joye le plus effroyable de tous les festins. Nous avions eu jusqu'alors la force de les regarder ; & nous nous étions livrez à la compassion en voyant brûler les malheureux Abaquis ; mais l'horreur de ce dernier spectacle nous fit baisser la tête & fermer les yeux. Nous demeurâmes dans cette situation pendant tout le reste de cet abominable repas sans pouvoir même ouvrir la bouche pour exprimer notre consternation.

Je ne sçai quelles étoient les pensées de mon épouse. Les miennes étoient si confuses , qu'il me seroit difficile d'en rendre compte. Un Lecteur pénétrant s'imagine bien que mon trouble ne venoit pas uniquement de la vûe d'une scène si barbare , & que dans le tems que le simple mouvement de l'humanité

nité

hité me faisoit prendre tant d'intérêt au sort des Abaquis , j'étois en proie à des allarmes d'une autre sorte. Quoique la manière dont les Roüintons avoient commencé à nous traiter , ne nous menaçât de rien de funeste , & que je sçusse certainement que n'étant point Antropophages d'habitude , mais seulement dans les occasions où la plûpart des Sauvages d'Amérique le sont comme eux , c'est-à dire , à l'égard des Prisonniers ennemis qu'ils font à la guerre , je ne devois rien conclure d'effrayant pour nous de la barbarie avec laquelle ils traitoient les Abaquis ; cependant je ne me sentoiss point aussi rassuré par ce raisonnement , que j'étois tourmenté par mes craintes. L'esprit a beau s'armer de force ; ce n'est pas toujours sur la grandeur du péril que se mesure l'épouvente ; c'est pour l'importance des choses qu'on peut perdre. Ne devois-je pas trembler pour tout ce que j'aimois ? N'étions-nous pas au pouvoir d'une troupe cruelle de Sauvages ? Pouvions-nous nous défendre contr'eux , si l'envie leur prenoit de nous insulter ? Elle ne leur prendra point : Ah ! raison trop foible pour calmer une si terrible & si juste inquiétude. En suposant d'ailleurs , avec l'assurance même la plus parfaite , que l'exemple des Abaquis ne nous annonçât rien de trop affreux , voyois-je clair de moment en moment dans celui où j'étois près d'entrer ? Entre mille choses que je pouvois craindre : s'en offroit-il une qui pût m'inspirer un favorable sentiment d'espérance ? Le plus heureux tour de notre fortune,

fortune pouvoit il être autre chose qu'une extrême misère ? Je considérois ainsi mes maux sous toutes leurs formes. Loin de chercher à me flâter , je me representois successivement tout ce qui pourroit m'arriver de plus redoutable ; & après m'être si peu ménagé dans ce triste examen , il se trouva que le coup dont j'étois menacé , fut plus affreux que tous mes pressentimens , & plus horrible que toutes mes craintes.

Les six bandes de Rouïntons s'étoient postées de telle sorte , que nous en étions comme environnez. La plupart se livrèrent au sommeil , après leur exécution inhumaine. Il me parut néanmoins qu'ils n'étoient pas si dépourvus de raison & de bon sens , qu'ils ne sçussent se conduire avec quelque ordre ; & prendre certaines précautions. Je remarquai qu'ils avoient nommé des Gardes pour veiller sur les Prisonniers. Quelques-uns s'approchèrent de moi. Je pris ce moment pour les prier avec douceur de s'expliquer sur la manière dont ils se proposoient d'en user avec nous. Mais , soit qu'ils n'entendissent pas assez bien mon langage , soit que notre tranquillité leur inspirât du mépris pour notre petite Troupe , ils ne daignèrent point me répondre autrement que par des grimaces & des éclats de rire. Je tentai inutilement de les toucher par mes prières & mes instances. La nuit étant venuë , nous fûmes gardez avec autant de soin que les prisonniers Abaquis. Le lendemain , nous vîmes avec le même effroi recommencer la fête cruelle ,
qui

qui devoit durer autant qu'il y auroit d'Abakis à dévorer. Elle fut terminée le quatrième jour. Nous avions heureusement les provisions dont nous nous étions munis pour notre route. On nous les laissa. J'eus beaucoup de peine à persuader à mon Epouse de prendre quelque nourriture pour se soutenir.

Enfin , nos Ennemis n'ayant plus rien qui dût les retenir dans le lieu où nous étions , j'attendois avec une frayeur inexprimable quel parti ils prendroient par raport à nous. J'observois tous leurs mouvemens. Ils se disposèrent à partir , & vingt cinq ou trente d'entr'eux s'étant aprochez de moi , me firent entendre qu'il falloit nous lever pour les suivre. Nous obéîmes sans difficulté. Mon dessein étoit de faire porter le Brancard de Madame Riding par mes deux Anglois , & de me charger avec Rem de celui de mon Epouse : mais les Barbares , voyant que nous nous y disposions , nous ôtèrent les brancards , les mirent en pièces , & nous contraignirent de marcher. Je pris ma Fille sur un de mes bras , & je prêtai l'autre à mon Epouse pour lui servir d'apui. J'ordonnai aux Anglois de rendre le même service à Madame Riding , qui étoit d'un âge & d'une grosseur à ne pouvoir faire cent pas sans secours. Nous marchâmes environ une demie heure dans ce triste état. Il fut impossible à Madame Riding d'avancer davantage. Elle se laissa tomber en poussant un profond soupir , & elle me dit que ne pouvant aller plus loin , elle étoit résolüe de mourir dans ce lieu. Un mouvement
secret

secret sembla m'annoncer tout-d'un-coup ce qu'elle avoit aussi à craindre. Je l'exhortai en vain à prendre courage & à rapeller toutes ses forces, rien ne pouvant l'engager à se lever, ou plutôt, ses forces ne suffisant plus pour cela, les Sauvages s'approchèrent d'elle. Ils s'arrêtèrent quelque-tems à la considérer. Ensuite s'étant mis à délibérer ensemble, ils poussèrent un grand cri lorsqu'ils eurent pris leur résolution, & la plupart s'assirent autour de nous. Je m'étois senti malheureusement le bras si fatigué d'avoir porté ma Fille, que ne pouvant plus la soutenir, j'avois pris ce moment pour me soulager en la remettant à une des Femmes de mon Epouse. Les Roüintons s'en aperçurent, & ce fut aparemment ce qui leur fit envelopper cette malheureuse petite Créature dans la sentence portée contre Madame Riding. L'envie qu'ils avoient de marcher promptement, leur fit naître celle de se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder notre route.

Je cherche des raisons pour justifier leur barbarie. Hélas ! j'en cherche ; car qui croiroit sans cela que sous une figure semblable à la nôtre, il y ait eu des Monstres capables de se porter volontairement au dernier excès d'inhumanité ? Madame Riding fut d'abord saisie brutalement par une douzaine de ces cruels. Elle jetta des cris, que le bruit de ceux qui l'environnoient ne me permit pas d'entendre long-tems. Je la perdîs même de vûë dans la foule. Un instant après, quelques Sauvages arrachèrent ma
Fille

Fille des bras de la Suivante. Ah ! trop certain de leurs intentions ; je me précipitai sur eux avec transport ; j'en abattis plusieurs qui s'oposoient à mon passage ; j'allai , je parvins jusqu'à ma Fille. Mais quel fruit pouvois je attendre de mes efforts ? Elle fut enlevée à mes yeux. Je fus retenu & terrassé. On arrêta de même mon Epouse , qui s'étoit élancée sur nos barbares ennemis avec autant de furie que moi. On arrêta mes Anglois , les deux Femmes ; & ma résistance ne diminuant point contre ceux qui me tenoient à terre , ils prirent le parti de me lier les pieds & les mains , & de faire ensuite la même chose à tous ceux qui m'appartenoient.

Je demeurai hors d'état de faire le moindre mouvement. Ma raison , comme obscurcie par l'émotion de tous mes sens , m'abandonna jusqu'à un tel point , que je mordis la terre dans ce premier transport , & que ne songeant pas plus à ce que je devois à mon Epouse , qu'à ce que je me devois à moi-même , je ne fus capable pendant quelques momens ni de penser ni de réfléchir. Une violente palpitation de cœur m'ôta même le pouvoir de pousser des cris & des plaintes. Il m'échappoit à peine quelques mots , foibles & entrecoupez : O ! ma Fille ! O ! mon Enfant ! O ! barbares qui me la ravissez ! Mon visage , que je serrois contre la poussière , étoit couvert de pleurs ; & je sentoais dans le fond de mes entrailles des déchiremens plus cruels mille fois qu'on ne se représente les douleurs de la mort.

Cependant ,

Cependant , mon Epouse étoit à quatre pas de moi , dans une posture à peu près pareille à la mienne. Plus heureuse que moi dans ce premier moment de saisissement & d'horreur , elle avoit perdu toute connoissance , & la mort ne l'auroit pas renduë plus immobile. Je ne tardai point à tourner ma triste attention sur elle , & à penser au besoin qu'elle pouvoit avoir de mon secours. J'ouvris les yeux ; je la vis dans l'état que je viens de décrire. Qu'on s'imagine , s'il se peut , quel fut le mien , partagé comme j'étois presque également entre les mouvemens de la tendresse paternelle , & de l'amour conjugal. Je rampai jusqu'à elle. Je retrouvai la voix , pour lui adresser mille choses tendres & touchantes , elle étoit pâle & sans chaleur. Son évanouissement fut très-long-tems à finir. Les Rouïntons qui étoient autour de nous , nous regardoient sans paroître émus & sans nous offrir le moindre secours. Ne lui voyant nulle aparence de sentiment & de vie , je la crus morte en effet , & je formai aussi tôt la résolution de ne pas lui survivre. Je m'étendis auprès d'elle le plus décemment qu'il me fut possible ; je conjurai le Ciel d'abreger mes peines par une prompte mort ; & je fermai les yeux , avec le dessein obstiné de ne les r'ouvrir jamais.

En priant le Ciel de m'ôter la vie , c'étoit une faveur que je lui demandois ; & il n'avoit pas dessein de m'en accorder. Il eût été trop heureux pour Fanny & pour moi , que la Terre se fût ouverte pour nous recevoir ensemble

ensemble & nous cacher éternellement dans un même tombeau. Nous étions condamnés à vivre long-tems , & à souffrir toujours. Je demeurai plus d'un quart-d'heure dans la situation où je m'étois mis à son côté. A force de souhaiter la mort , je m'étois persuadé vivement qu'elle ne pouvoit être éloignée ; & la pensée que mes tourmens alloient finir , contribua peut être un peu à les diminuer. Cependant un léger mouvement de mon Epouse m'ayant fait connoître qu'elle respiroit encore , je sortis de cette douloureuse léthargie , pour lui être de quelque secours. Je l'appellai par son nom. Elle me répondit par le mien ; & un instant après , elle me demanda tristement ce que je croyois que sa Fille fût devenuë. L'Amour plus fort que tous les maux , me fit comprendre aussi-tôt qu'elle ne se figuroit point notre malheur aussi terrible qu'il l'étoit. Je résolus d'aider à son erreur , en détournant sa crainte du côté sur lequel elle devoit tomber : & m'applaudissant de ce dessein qui pouvoit lui épargner un renouvellement de mortelles douleurs , j'en tirai assez de force pour affermir le ton de ma voix , & pour imaginer une réponse conforme à sa pensée. Vous le sçavez , lui dis-je , le Ciel a permis que les barbares Rouintons nous l'aient enlevée. Quelque part qu'ils la conduisent , espérons qu'il ne lui refusera point son secours. C'est un malheur qui est maintenant sans remède. Ils ont emmené avec elle Madame Riding. Apparemment que voulant

nous

nous conduire plus loin , ils ont jugé à propos de les envoyer toutes deux dans quelque habitation voisine , parce qu'ils appréhendent qu'elles ne nous causent de l'incommodité sur la route. Ah ! s'écria-t'elle , qu'ont-ils fait de ma Fille ? Je ne veux point vivre un moment , s'ils ne me la rendent. Je l'interrompis , pour la confirmer de plus en plus dans l'opinion où je continuois d'apercevoir qu'elle étoit. Je lui fis un reproche tendre , de ce qu'elle parloit de mourir si on ne lui rendoit sa Fille. Vous la préférez donc à moi , lui dis-je , & vous ne voulez pas regarder mon amour & ma présence comme deux fortes raisons qui vous obligent de vivre ? Nous retrouverons notre enfant : un heureux hazard , tel que nous en avons éprouvé mille fois , peut nous la rendre au moment que nous y penserons le moins. Mais que deviendrois-je , si vous alliez vous obstiner à haïr la vie ? & que dois-je penser de votre amour , s'il ne vous fait pas préférer à la mort le plaisir de vivre avec moi. J'ajoutai quantité de raisons aussi pressantes , sans lui laisser le tems de répondre ; & je lui fis confesser enfin , que de quelque manière qu'il plût au Ciel de disposer de notre Fille & de tout ce qui nous apartenoit , nous devions chercher notre consolation dans l'assurance d'être aimez l'un de l'autre , & dans la faveur que les Barbares nous faisoient de ne pas nous séparer.

Il n'y avoit qu'un secours extraordinaire du Ciel , qui pût m'inspirer la fermeté dont j'avois

j'avois besoin , pour arrêter ainsi le desespoir de mon Épouse ; car ayant tourné la tête dans le tems même que je lui parlois , j'aperçus à cinquante pas de nous , la flâme qui s'élevoit au dessus du Cercle des Sauvages ; & je ne pus douter que ma Fille & Madame Riding ne servissent alors de proie aux flâmes , pour servir ensuite de pâture à nos cruels Ennemis. Qu'un Pere , s'il en est d'aussi tendre que moi , se transporte un moment dans ma situation , qu'il pèse mes tourmens , qu'il en juge ; & s'il sent que la seule compassion l'emeut assez vivement pour l'interresser à cette funeste aventure , qu'il conçoive ce que j'ai du ressentir en l'éprouvant ; & qu'il m'accorde le triste avantage auquel je prétens , d'avoir été pendant toute ma vie le plus malheureux de tous les hommes.

Je me fis donc assez de violence , non-seulement pour déguiser à Fanny l'excès de ma douleur , mais pour prendre soin encore de ne pas lui laisser apercevoir ces terribles flâmes , qui lui eussent peut-être fait naître quelque soupçon. Je m'assis de manière , que couchée à terre comme elle étoit , il lui fut impossible de les découvrir. Je lui fis même entendre , que les Sauvages ne s'étoient assemblez à quelque distance de nous , que pour choisir entre eux ceux qu'ils destinoient à conduire Madame Riding & ma Fille jusqu'à l'Habitation la plus voisine. Ces liens dont elle voyoit ses mains chargées , aussi-bien que les miennes , & qu'on lui avoit mis dans son évanouissement , je lui confessai
que

que c'étoit une précaution que les Sauvages avoient prise pour nous ôter la pensée de suivre notre Enfant , & pour m'empêcher de rien entreprendre pour sa délivrance. Enfin , je donnai un tour si aisé à mes discours , & à toutes les réponses que je fis à ses objections , que si je ne diminuai point sa douleur , je prévins du moins les transports où notre infortune l'auroit jettée , si elle en eût connu toute la tragique étendue.

Nos gens étoient auprès de nous. Ils voyoient comme moi le feu du Bucher , & ce spectacle parloit si clairement , qu'ils ne pouvoient en ignorer le sens funeste ; mais ils eurent assez de pénétration pour entrer dans le dessein de la tromperie innocente que je faisois à mon Epouse. Ce ne fut que deux mois après , qu'elle fut informée ouvertement de la mort de Madame Riding & de sa Fille , encore eus-je le soin de lui en cacher les horribles circonstances.

Je fis durer l'entretien que j'avois avec elle , & la situation dans laquelle nous étions elle & moi , jusqu'à ce que le retour des Sauvages me fit connoître que leur barbarie s'étoit entièrement satisfaite. Je leur tendis alors les bras , pour obtenir que nos liens nous fussent ôtez. Ils nous accordèrent cette grace. Je fis prendre aussi-tôt à mon Epouse quelques rafraîchissemens , qu'elle consentit à peine à accepter. Je craignois que la foiblesse qui ne pouvoit manquer de lui demeurer après tant d'émotion , ne l'empêchât de marcher ; & cette crainte n'étoit que trop capable

capable de m'en inspirer une bien plus forte : mais il arriva heureusement que les Sauvages prirent la résolution de passer la nuit dans le même lieu. J'en employai une partie à lui remettre le cœur, je ne l'exhortai à prendre un peu de sommeil, qu'après qu'elle m'eut promis de faire elle-même ses efforts pour contribuer à sa consolation. Il paroîtra incroyable, qu'avec une fanté foible & un corps des plus délicats, elle ait pû résister à tant de douleurs & de fatigues, sur-tout pendant plus de six semaines que nous passâmes ainsi avec les Roüintons, obligez de faire presque tous les jours une marche pénible, & exposez pendant la nuit aux injures de l'air. Mais de quoi n'est-on pas capable avec les deux motifs qui l'animoient, son affection pour son Pere, & son amour pour son Epoux ? Fanny m'aimoit. Hélas ! cette chère Epouse avoit pour moi toute la tendresse de mille cœurs réunis. Un seul mot, une légère expression de la mienne, eût suffi pour la rassurer & la rendre intrépide dans l'extrémité du danger. Elle n'aimoit guères moins Mylord, son cher Pere. L'incertitude de son sort, les périls où elle trembloit qu'il ne fût exposé continuellement, l'espérance quoique foible & éloignée de le rejoindre par quelque heureux coup de la fortune, la soutenoient tous les jours au milieu de ses fatigues & de ses peines. C'étoit notre unique entretien, jusqu'au malheureux jour où elle perdit sa Fille ; & la douleur même qu'elle ressentit de cette perte, ne put affoiblir ces

deux premiers sentimens. D'ailleurs , tout barbares qu'étoient les Rouïntons , ils ne m'empêchèrent pas d'employer tous mes soins , sur-tout pendant la nuit , & à lui procurer les douceurs & les commoditez que notre misérable condition nous permettoit. Nous avions apporté quelques peaux de l'Habitation des Abaquis : elles nous servoient à lui composer un lit ; & le secours de ses Femmes & des deux Anglois qui étoient à veiller sans cesse auprès d'elle , la garantissoit du moins de ce qui pouvoit blesser extraordinairement sa santé. Si je le puis dire sans diminuer le prix de ce qu'une si chère Épouse a souffert & entrepris pour moi , j'étois incomparablement le plus à plaindre dans cette continuité de malheurs qui nous étoient communs. Je ne parle point des peines & des fatigues qui touchent le corps ; le mien sembloit s'y être endurci. Mais quelle idée n'aura-t'on pas des tourmens de mon ame , si l'on pense que j'étois dévoré par mes peines , que je portois celles d'autrui ; & que j'étois contraint non-seulement de les cacher toutes , mais de trouver encore assez de ressources dans ma raison pour soutenir & consoler les autres , moi qui avois besoin à tous momens de faire les derniers efforts pour ma propre consolation.

Les Sauvages ne s'expliquant point sur les motifs de leurs courses , nous marchâmes long-tems au gré de leurs caprices , sans sçavoir quels étoient leurs desseins sur nous , & sans la moindre aparence d'un meilleur sort qui

qui pût nous conduire à la fin de nos misères. Je passe sur mille difficultez que notre courage nous fit surmonter. La Providence, qui m'avoit traité jusqu'alors avec tant de rigueur, me ménagea du moins par l'endroit le plus sensible, en conservant la santé de ma chère Épouse. Elle me préparoit aussi quelques momens de repos, comme une espèce de délassement au bout de cette voye douloureuse où j'avois marché sans celle depuis mon départ de France. Il fallut néanmoins le payer encore bien chèrement, & subir ainsi, pendant toute ma vie, l'Arrêt par lequel elle m'avoit condamné à ne jamais goûter de plaisir qui ne fût empoisonné presque aussi tôt par la douleur.

Après six semaines de marche, pendant lesquelles il me fut aisé d'apercevoir que les Roüintons ne tenoient point de route fixe, & qu'ils erroient de côté & d'autre en cherchant à faire des Prisonniers, ils commencèrent à suivre plus directement la même ligne. Les voyant persévérer ainsi pendant plusieurs jours, je ne doutai point qu'ils ne se proposassent quelque lieu où ils avoient dessein de se rendre. J'observai qu'ils avançaient vers le Midi. Je le fis remarquer à Fanny, qui en eut de la joye, parce que nous étions persuadés l'un & l'autre que s'il y avoit quelque espérance de revoir jamais Mylord, c'étoit de ce côté là qu'il le falloit chercher. Les Captifs que les Roüintons avoient faits étoient en assez grand nombre, & leur dessein étoit effectivement de les con-

duire au lieu de leur retraite , pour l'usage auquel ils les destinoient. Ils pressèrent donc notre marche avec tant de diligence , que nous arrivâmes bien-tôt dans leur nouvelle Habitation. Ils furent reçus avec joye de leurs Femmes & de leurs Enfans. Notre Troupe fut gardée avec soin pendant quelques jours qu'ils employèrent à se délasser de leur voyage. Aussi-tôt qu'ils furent en état d'en entreprendre un autre , ils nous obligèrent de le recommencer avec eux , sans qu'aucun de nos misérables Compagnons fût instruit de leur dessein. Cette nouvelle expédition dura peu. Nous gagnâmes en moins de deux jours une vaste Forêt dans laquelle ils nous firent pénétrer fort avant , & nous fûmes surpris de nous y trouver tout-d'un-coup au milieu d'une infinité d'autres Sauvages, qui nous reçurent avec de grandes acclamations. J'ai toujours ignoré quel étoit le nom de leur Nation , & quelle espèce de commerce les Roüintons entretenoient avec eux : mais en réfléchissant sur la manière dont nous fûmes reçus , je jugeai alors que ceux-ci , après avoir quitté le voisinage des Abaquis , avoient choisi leur retraite dans la contrée où nous étions ; & que leur petit nombre les obligeant à ménager leurs nouveaux Voisins , ils s'étoient engagez ou par quelque Traité, ou par un mouvement volontaire , à leur fournir des Esclaves. Ils demeurèrent peu de tems avec nous , après nous avoir livré. Quelque pût être notre sort dans ce changement de condition , je remerciai

merciai le Ciel de nous avoir sauvé des mains de ces cruels Maîtres. En rapellant les frayeurs horribles qu'ils m'avoient causé, je fis pour la première fois une réflexion qui les eût augmenté si je l'eusse fait plutôt. A quel funeste traitement aurois-je pû m'attendre de la part de cette affreuse Nation, si quelqu'un d'entr'eux m'eût soupçonné d'avoir été l'instrument de leur ruine, & le Chef qui leur avoit fait proposer des conditions de Paix si dures par Youngster & les Abaquis ? Le Ciel, qui ne vouloit point ma perte absoluë, leur ôta sans doute cette pensée. Ils m'avoient trouvé d'ailleurs avec un trop petit nombre d'Abaquis, & trop éloigné de l'Habitation pour me croire ce Gouverneur terrible dont la réputation les avoit fait trembler ; sans compter que ne voyans point Youngster, leur grossièreté leur avoit peut-être fait perdre des idées que sa présence auroit pû leur rapeller.

Quoiqu'il en soit, cet heureux changement fut une grace signalée du Ciel. Nous trouvâmes de la douceur dans nos nouveaux Maîtres. Ils nous enfermèrent avec cinquante-trois autres Prisonniers dans un lieu environné de pieux hauts & épais, & couverts de branches qui nous mettoient du moins à l'abri des injures de l'air. La nourriture nous fut fournie avec abondance. Il est vrai qu'un traitement si doux me fut suspect pendant les premiers jours, & qu'il me vint à l'esprit que c'étoit peut-être dans quelque vûe funeste qu'on vouloit nous faire prendre

des forces & de l'embonpoint. Mais la figure des Sauvages qui n'avoit rien d'absolument féroce , & la tranquillité avec laquelle ils paroissoient devant nous , me rassurèrent entièrement. Je commençai même à me flâter dès-lors d'une espérance , qui fut à la fin remplie heureusement. Je me souvins du rapport qu'on m'avoit fait parmi les Abaquis , de certains Sauvages qui entretenoient un commerce d'Esclaves avec les Colonies de l'Europe ; & ne pouvant point donner d'autre explication aux soins avec lesquels on nous traitoit , je m'imaginai que notre sort seroit d'être vendus avec tous ceux qui étoient Captifs comme nous. Je fis part de cette pensée à mon Epouse. Elle n'eut point de peine à se le persuader ; mais je ne sçai si je dois donner le nom de joye aux mouvemens que mon discours parut lui causer. Le souvenir de son Pere & celui de sa Fille l'occupant toute entière , elle me témoigna qu'elle ne pouvoit regarder comme un bonheur , ni souhaiter par conséquent , ce qui ne pouvoit manquer de l'éloigner de plus en plus de sa Fille , & de lui faire perdre , peut-être sans ressource , l'espoir de trouver son cher Pere & son cher Enfant. Je n'avois rien à opposer à des sentimens si justes. J'étois obligé de me réduire à des motifs généraux de consolation que je tirois de la volonté du Ciel , & de la nécessité où nous étions de suivre le malheureux cours d'une fortune qu'il n'étoit point en notre pouvoir de changer.

Enfin ,

Enfin, le repos que nous prîmes pendant quelques semaines ayant paru suffisant aux Sauvages pour nous rétablir, ils ouvrirent notre prison, & ils nous firent connoître qu'il falloit nous disposer à les suivre. Notre route ne dura que quatre jours. Nous arrivâmes au commencement du cinquième sur le bord d'une Rivière médiocre, où nos Conducteurs nous firent arrêter. Quantité de branches & de troncs d'arbres, qui étoient répandus de côté & d'autre, nous apprirent que ce lieu étoit visité quelquefois par des hommes. Nous y passâmes encore quelques jours, sans y recevoir de lumière sur notre sort. Je me confirmois seulement dans l'opinion que, soit à des Barbares, soit à des Européens, nous devions être vendus à d'autres Maîtres. Environ huit jours après notre arrivée, j'entendis les Sauvages qui nous conduisoient jeter des cris de joye; & tournant la tête pour en chercher la cause, je vis cinq ou six grandes Barques qui s'avançoient vers nous sur la Rivière. Je ne tardai point à distinguer les Matelots & à découvrir leurs habits qu'ils étoient Européens. Je l'avouë, un mouvement de véritable joye se fit sentir à mon cœur; je levai les mains au Ciel, j'embrassai mon Epouse, & je crus du moins une partie de mes vœux exaucez. Les Barques furent à nous en un instant. Je reconnus les Matelots pour des Espagnols. De quelque Nation qu'ils pussent être, c'étoit des hommes; ce n'étoit plus de stupides & impitoyables Sauvages; & dans

Le moment où nous étions , notre plus grande satisfaction devoit être sans doute de nous revoir avec des Créatures capables comme nous de raisonner , & d'entendre notre langage.

Cependant mon Epouse prit ces apparences du changement de notre fortune dans un sens tout différent. Etant Fille d'une Mere Espagnole elle sçavoit la Langue de ces Païs ; de sorte que ne pouvant plus douter après quelques discours qu'elle entendit tenir aux Matelots , que nous ne fussions au moment de quitter les Sauvages , & de nous éloigner par conséquent plus que jamais des Roüintons , elle versa un ruisseau de larmes , sans que rien parut capable de la consoler. Nous étions assis à terre , & elle avoit la tête apuyée sur mes genoux. Je n'ignorois point ce qui l'affligeoit si vivement. D'ailleurs le nom de sa Fille qui lui échappoit mille fois me faisoit entendre ce qu'elle craignoit de perdre sans retour en s'éloignant des Sauvages. Ce fut alors que je crus à propos de lui apprendre que cette chère Fille ne vivoit plus ; persuadé , non-seulement qu'elle se réjouïroit après cela de quitter les Sauvages , mais qu'elle regarderoit la mort de son Enfant comme un malheur beaucoup plus suportable , que celui de la laisser après nous parmi les Roüintons. Je lui dis donc , sans prendre même la chose de trop loin , qu'elle étoit moins à plaindre qu'elle ne pensoit ; qu'elle n'avoit plus rien à appréhender pour sa Fille ; que cette petite

Créature

Créature étoit dans le sein de Dieu ; que si je ne lui avois pas annoncé plutôt cette nouvelle, j'avois été retenu par la crainte de lui causer trop d'affliction, mais que la voyant dans un état où elle devoit sans doute m'entendre volontiers, je ne faisois plus difficulté de lui apprendre que notre Fille étoit plus heureuse que nous, puisqu'elle jouïssoit du bonheur qui ne se perd jamais.

Mon discours fit une impression étonnante sur l'esprit de Fanny. Elle me regarda fixement, & je vis que sa surprise avoit séché ses larmes tout-d'un-coup. Mais, cher Cléve-land, me dit-elle, ne me trompez-vous pas ? Est-il vrai que ma pauvre Enfant soit morte ? Je l'en assurai avec toutes les protestations qui pouvoient guérir ses doutes. Pour les circonstances, je les lui déguisai avec soin, & j'en inventai quelques-unes, autant par rapport à Madame Riding qu'à sa Fille, que je crus propres encore à adoucir sa peine. Elle m'écoutoit avec une attention extrême ; lorsque je cessai de parler, j'aperçus ses pleurs qui recommencèrent à couler. Elle joignit les mains, & les serrant l'une contre l'autre : O Dieu ! s'écria-t-elle tendrement, gardez mon Enfant dans vos bras. Tenez-lui lieu de Mere. Ne la laissez manquer de rien pour être heureuse. Vis, ma chère Fille, vis dans le sein de Dieu ; tu seras-là plus tranquille que ta malheureuse Mere. Et puis se tournant vers moi, d'un visage à demi consolé : Ah ! voilà une mort, me dit-elle, qui me rend la vie. En quelque lieu du monde, que

ce puisse être, je ne m'affligerai jamais de voir ce que j'aime aller au Ciel avant moi. Je ne suis plus inquiète à présent pour ma Fille. C'est là que je suis bien assurée de la retrouver un jour. Je la confirmai autant que je pus dans ces sentimens, quoiqu'il me fût aisé de juger qu'une consolation si prompte venoit moins de l'état heureux où elle croyoit sa Fille, que de l'état misérable, si je puis m'exprimer ainsi, où elle commençoit à s'assurer qu'elle n'étoit plus. L'image de cet enfant qui ne pouvoit se présenter à elle sans être accompagnée de l'horrible idée des Rouïntons, & du souvenir de leurs cruautéz, étoit un martyr continuel dont je venois de la délivrer; & en tournant, comme j'avois fait, ses pensées vers le Ciel, où son imagination ne lui representoit rien que d'heureux & d'agréable, je l'avois mis dans une situation délicate, du moins en comparaison de celle d'où elle étoit sortie. Je n'avois rien de si consolant à lui proposer par rapport à son Pere; mais je n'eus pas de peine néanmoins à lui faire comprendre que de quelque manière que les Espagnols pussent en user avec nous, nous aurions toujours plus de liberté parmi eux que parmi les Sauvages, & qu'il nous seroit plus facile par conséquent d'y prendre des mesures pour le salut de Mylord.

Pendant que j'étois avec elle dans cet entretien, les Marchands Espagnols traitoient avec les Sauvages du prix des Esclaves. Ce marché se faisoit entr'eux par signe. La Marchandise de part & d'autre étant présente, ils pouvoient

pouvoient s'entendre & s'accorder sans beaucoup d'explication. Tous les Esclaves étoient prêts à être comptez & examinez ; & les richesses des Espagnols qui consistoient dans un grand nombre de petits barils d'Eau-de-vie , en miroirs , en sifflets & en petits couteaux , étoient étendues sur l'herbe , comme pour exciter les desirs des Sauvages par une si belle montre. Lorsqu'ils furent convenus de prix & que les Marchandises furent livrées , les Sauvages se retirèrent avec de grands cris. Les Espagnols nous firent alors avancer vers le rivage pour nous faire entrer dans leurs Barques. Quoique je fusse couvert de peaux avec toute ma famille , ils étoient bien éloignés de s'imaginer qu'il y eût six Européens parmi leurs Esclaves. S'ils nous eussent connus , peut-être leur avarice leur eût-elle fait refuser de nous acheter , parce qu'il n'y avoit nul profit à attendre de nous. Cette pensée qui m'étoit venue d'abord , m'avoit fait ordonner à tous mes gens de se contenir dans un silence exact , jusqu'à ce que le marché fut entièrement conclu. Il y a des Sauvages de toute sorte de stature & de couleur en Amérique ; & la fatigue d'ailleurs nous avoit tellement changez , qu'à la réserve d'un peu plus de blancheur , nous n'étions guères différens de nos Compagnons d'Esclavage.

Ce fut donc au moment qu'on alloit nous faire entrer dans la Barque , que j'adressai honnêtement quelques mots aux Marchands Espagnols. Je parlois assez leur Langue pour me faire entendre. Mon Epouse que je pris

par la main, ses deux Femmes, Rem & mes deux Anglois, composans un petit cercle autour de moi, attirèrent d'abord leur attention. Mais ce fut toute autre chose lorsqu'ils m'eurent entendu. Leur surprise se déclara par leurs regards curieux, qu'ils jettèrent longtems sur nous sans rompre le silence. Mon Epouse, craignant qu'ils n'eussent point compris mon discours parce que je ne m'exprimois pas exactement, reprit la parole & leur expliqua en peu de mots, que nous étions Anglois, & que nous avions une reconnoissance infinie du service qu'ils venoient de nous rendre. Enfin ils ouvrirent la bouche pour nous demander par quel hazard nous nous étions trouvez dans une si misérable condition. Je leur répondis, que nous leur donnerions la satisfaction d'en être instruits, lorsqu'ils auroient eu la générosité de nous procurer un lieu de sureté & de repos.

Quoiqu'il ne parut nulle trace de contentement sur leur visage, ils ne purent se dispenser de nous faire quelques civilités, & de nous séparer de la troupe des Esclaves. La première chose dont je les priai de nous informer, fut en quel lieu & dans quelle partie de l'Amérique nous nous trouvions avec eux. Ils m'apprirent que nous étions sur la Rivière des Conchaques, qui va se jeter dans la grande Rivière de la Mobile, & qui se décharge avec elle dans la partie la plus Septentrionale du Golfe du Mexique; qu'ils étoient habitans d'une Bourgade nommée S. Joseph, qui est située sur la Côte du Golfe, à l'Orient de

de l'embouchure de cette Rivière ; qu'ils avoient accoutumé de remonter ainsi dans les Terres plusieurs fois chaque année , pour entretenir différentes sortes de Commerce avec les Sauvages ; avec les uns Commerce d'Esclaves ; commerce de Pelleterie avec d'autres , & qu'ils en tiroient un avantage considérable. Je me contentai de cette explication qui convenoit assez à nos intérêts & à nos desseins. Ces Marchands ne paroissans ni riches polis , je comptai aussi peu sur leurs honnêtetez que sur leurs secours , & je résolus de ne m'ouvrir à eux qu'autant que j'y ferois déterminé par les occasions. Ils ne furent pas long-tems néanmoins sans s'apercevoir que notre condition naturelle ne répondoit point à l'état où ils nous avoient trouvez. Cette découverte piqua extrêmement leur curiosité ; mais je ne jugeai point à propos de la satisfaire.

Nous fumes douze jours à gagner l'Habitation de Saint-Joseph. Il y avoit peu d'Espagnols dans ce Bourg qui valussent mieux que ceux qui nous y avoient amenez. On ne put nous y refuser la liberté ; mais on ne l'accompagna de nulle offre de service , & de nulles marques de générosité qui pussent nous faire estimer ceux de qui nous la recevions. A peine obtinmes-nous parmi eux de quoi satisfaire aux nécessitez les plus communes de la vie. Nous fumes contraints néanmoins d'y passer plus de six semaines, en attendant, pour les quitter, une occasion qui ne devoit pas se présenter plutôt. Ce tems ne pouvoit nous
sem.

sembler que bien long dans l'ardente impatience où nous étions d'entreprendre quelque chose pour l'éclaircissement de la destinée de Mylord. Après mille réflexions sur tout ce qui pouvoit servir de fondement à mes conjectures, & de motif à mes résolutions, je m'étois déterminé à prendre un parti qui m'avoit paru le plus solide, auquel je pusse m'arrêter. J'étois destitué de toutes sortes de secours; il m'en falloit néanmoins de plus d'une espèce pour me rendre capable de servir Mylord. J'avois résolu de gagner l'Isle de Cuba qui n'est point à une distance extrême de Saint-Joseph, & d'aller implorer l'assistance du Gouverneur, qui étoit mon Grand-Pere, depuis que j'étois l'Epoux de Fanny. Quoiqu'il eût refusé autrefois son secours à Mylord pour faire la guerre à l'Angleterre, j'étois sûr qu'il se hâteroit de me l'accorder dans une circonstance si différente. Je comptois avec cela de laisser mon Epouse auprès de lui, tandis que je retournerois au Continent avec tout ce qui me seroit nécessaire pour servir efficacement Mylord. Mais cette résolution, qui étoit approuvée aussi de mon Epouse, je ne pouvois l'exécuter, faute de commoditez pour la route, avant un certain tems auquel les Barques de Saint-Joseph se rendroient à Carlos, pour le commerce des Esclaves. Cette dernière Ville étant située vers la pointe de la Presqu'Isle de Tégeste, je ne doutois point qu'il ne s'offrit là tous les jours des occasions pour passer à la Havana.

Nous

Nous attendions donc ce tems avec une impatience & un ennui qui croissoient tous les jours. Le tendre cœur de Fanny , qui avoit été soulagé d'une partie de ses peines lorsque son inquiétude avoit cessé pour sa Fille , n'en étoit pas devenu pourtant plus tranquille & plus heureux : les mortelles alarmes où elle étoit continuellement pour Mylord ne lui permettoit pas de s'occuper un moment d'autre chose. De mon côté , je n'avois point d'autre occupation que de m'affliger de mes propres douleurs , & de la consoler dans les siennes. Nous passions ainsi des jours & des nuits , dont la longueur nous paroissoit éternelle. Un jour , quelques uns des Espagnols qui avoient marqué le moins de dureté pour nos peines , vinrent nous avertir qu'il étoit entré dans la Rade une Barque de Pensacola , & que celui qui paroissoit y commander ayant déclaré qu'il alloit à la Havana , il y avoit aparence qu'il ne nous refuseroit pas le passage si nous étions toujours dans le dessein de suivre la même route. Je me hâtai de l'aller trouver. La pauvreté de mes habits n'empêcha point qu'il ne me reçût honnêtement , lorsqu'il eut reconnu que j'étois Etranger. Il parloit notre Langue. Je lui dis naturellement , qu'étant apelé à la Havana pour des affaires d'importance , & cherchant depuis long-tems l'occasion d'y passer , je lui demandois pour moi & pour six personnes qui m'accompagnoient , la faveur de nous recevoir dans sa Barque. Il me fit voir aussitôt , mais avec beaucoup de civilité , que si
nous

nous ériens sept , la Barque étoit trop foible pour fuporter un fi grand nombre. Je fuis porté en général , me dit-il , à rendre fervice à toutes les perfonnes malheureufes ; mais particulièrement à des Etrangers. Le voyage même que j'ai entrepris , n'eft qu'un effet de ce fentiment. Mais , quoique j'aye deflein de fuivre les Côtes , comme j'ai fait depuis Penfacola , & que vous puffiez m'accompagner peut-être fans péril jufqu'à la pointe de Tégefte , je n'oferois rifquer de paffer avec vous la Mer de Bahama. Je le quittai fans le preffer davantage. J'aurois pû accepter du moins l'offre qu'il sembloit me faire , de nous prendre avec lui pendant une partie de la route ; mais les Barques de Saint-Jofeph devans partir peu de jours après pour Carlos , je ne voulus point lui caufer la moindre incommodité.

Etant retourné dans la petite Cabane qu'on nous avoit donnée pour demeure , je racontai à Fanny ce qui venoit de m'arriver , & j'ajoutai , que la phifionomie du Commandant Efpagnol m'ayant plû beaucoup , j'étois fâché qu'il n'eût pû nous recevoir dans fa Barque. Comme nous continuions à nous entretenir , je le vis à quelques pas de notre Cabane , qui fe la faisoit montrer par quelques habitans de nos voifins. Il fut à la porte en un instant , & il entra d'un air honnête. Après avoir jetté les yeux pendant quelques momens fur notre logement & fur nous , il me reconnut pour le même qui lui avoit parlé un quart. d'heure auparavant.

auparavant. Vous êtes surpris de me voir ici, me dit-il; mais je vous avouë que dans le chagrin que j'ai eu de ne pouvoir vous accorder le passage, je me suis informé un peu plus particulièrement de ce qui vous regarde, & ce que j'ai appris de votre misère m'inspire une compassion dont je souhaiterois de pouvoir vous donner des marques. Je vais à la Havana. Avez-vous-là quelqu'un qui s'intéresse pour vous? Puis-je vous en apporter des nouvelles, ou leur en apprendre de vous? Puis-je d'ailleurs vous être utile en quelque chose? Il me fit ce compliment & toutes ces questions avec tant de naturel & un air si prévenant de générosité & de bonté d'ame, que ne pouvant m'exprimer assez facilement en Espagnol pour le remercier d'une manière qui répondît à la faveur qu'il nous faisoit, je priai mon Epouse de prendre ce soin pour moi. Elle le fit avec grace, & comme elle parloit parfaitement l'Espagnol, il eut peine à la prendre pour une Angloise. Ce doute lui ayant fait naître l'occasion de la considérer de plus près, il aperçut bien-tôt, malgré la difformité de ses habits & l'altération que la tristesse & la fatigue avoient causée sur son visage, qu'il ne parloit point à une femme ordinaire. C'étoit un jeune homme de fort bonne famille, qui ayant reçu de la Nature un caractère tendre & généreux, & s'étant rempli la tête d'aventures extraordinaires, comme font la plûpart des Espagnols en lisant des Romans, rapeloit tout à ces idées, & ne respiroit

piroit que les occasions d'exercer en Héros son courage , sa tendresse , & sa générosité. Charmé donc de ce qu'il crut avoir découvert , il fit connoître à Fanny que ses yeux ne pouvoient être trompez en la voyant , & que la fortune n'avoit pû la maltraiter si fort , qu'il ne fût aisé de découvrir qu'elle n'étoit point dans sa situation naturelle. Il ajouta à ce discours de nouvelles offres de service. Mon Epouse lui répondit , que le seul qu'elle eût à desirer , étoit d'être transportée promptement dans l'Isle de Cuba.

Le jeune Espagnol nous ayant marqué qu'il sentoît redoubler son chagrin , de ne pouvoir nous donner ce témoignage d'estime & de bonne volonté , en prit occasion de nous raconter la cause de son voyage. Je suis , nous dit-il , le Fils du Corrégidor de Pensacola. Quelques uns de nos Habitans qui font un commerce d'Esclaves avec les Sauvages , nous en amenèrent plusieurs il y a quinze jours , & parmi eux un Européen , dont je suis encore à sçavoir le nom & le País particulier. Il sçait plusieurs Langues , & les parle toutes en perfection. J'étois à le voir arriver avec les Compagnons de sa misère : je fus frappé de son air : & la curiosité me l'ayant fait aborder , je démêlai aisément qu'il méritoit une meilleure fortune. Je lui offris une retraite chez mon Pere. Il n'y eut point été deux jours , que ce passage subit de la misère dont il sortoit , à la vie douce que je pris soin de lui faire mener , lui causa une maladie dangereuse. Elle dure encore ; mais
n'en

n'en ayant pas eu moins d'assiduité à le voir & à l'entretenir , je lui ai trouvé tant de politesse , d'esprit , & d'élévation d'ame , que je me suis accoutumé à le regarder comme un des premiers hommes du monde. Je l'ai sondé plusieurs fois sur sa naissance & sur les aventures de sa vie , il est impénétrable là-dessus ; seulement , il m'a fait entendre qu'il souhaitoit une occasion pour l'Isle de Cuba. Je me suis imaginé qu'il vouloit y passer lui même , & je me suis offert pour l'y conduire ; mais il m'a témoigné qu'il n'avoit qu'une lettre à faire tenir au Gouverneur , qui est de ses Amis. Le zèle que j'ai pour son service , m'a fait prendre cette commission moi-même. Sur quelques mots , ajouta l'Espagnol , qui lui sont échapez dans nos entretiens , je crois qu'il a été séparé par la fortune de quelques personnes qui lui sont fort chères , & que c'est la raison qui l'empêche de penser à quitter le Continent , où il craint de les laisser après lui.

Nous ne pûmes entendre la fin de ce discours , sans être saisis d'une émotion extraordinaire. Il fut impossible sur-tout à mon Epouse d'arrêter l'impétuosité des mouvemens de son cœur. Ses larmes , ses sanglots se firent un passage malgré elle. Ah ! c'est mon Pere , répéta-t'elle vingt fois , quoiqu'elle eût à peine la force de le prononcer. C'est mon Pere ; c'est lui , je n'en puis douter ! Elle vouloit partir sur le champ , pour se rendre à Pensacola , & lorsque je la retint pour l'empêcher de sortir , elle s'assit en me tenant

nant par le bras , & en continuant de me dire avec un renouvellement de pleurs : C'est mon Pere ? n'est-il pas vrai , Cléveland , que c'est mon Pere ? Ah courons , & ne perdons pas un moment. J'étois persuadé , comme elle , que ce ne pouvoit être un autre que Mylord. Tout s'accordoit à me confirmer heureusement dans cette opinion. Je m'expliquai néanmoins avec l'Espagnol , & lui ayant appris en deux mots ce que nous cherchions , & ce peu de lumière que nous avions reçues en divers tems sur le sort de notre cher Pere , il ne douta pas plus que nous que ce ne fût lui-même qu'il avoit dans sa maison.

Un événement si heureux parut le pénétrer de joye & d'admiration. Il leva les mains au Ciel ; il protesta qu'il se croyoit le plus fortuné de tous les hommes , de pouvoir contribuer au changement de notre fortune ; il nous pria de disposer de son bien , de ses forces & de sa vie. Jamais la générosité Espagnole ne s'exprima avec un tour plus noble & plus éloquent. Je le remerciai , avec un vif sentiment de reconnoissance. Il est clair , lui dis je , que c'est le Pere de mon Epouse , que vous nous faites retrouver. C'est un présent plus cher que la vie , que vous nous allez rendre à tous trois. Votre cœur généreux a la plus belle occasion qui fut jamais de se satisfaire. Mais , s'il est possible , hâtez-vous de nous conduire à Pensacola. Comptez que la commission dont vous vous êtes chargé est inutile à présent , & que vous n'avez point de plus précieux service à rendre

à votre Hôte, que de nous mettre promptement entre ses bras. Il vouloit se donner le tems du moins de nous faire faire des habits ; nous le priâmes de remettre ce soin à Pensacola , où nous accepterions volontiers de lui toutes sortes de bons offices, assez sûrs désormais de pouvoir lui en marquer par mille moyens notre juste gratitude.

Pensacola est une assez bonne habitation des Espagnols , située à l'Occident de S. Joseph , sur la côte de la même mer. Sans savoir au juste l'éloignement de ces deux places , je juge qu'il n'est pas considérable , puisque nous fîmes le trajet par Mer en moins de deux jours. En arrivant dans le Port , l'Espagnol qui aperçut quelques habitans de sa connoissance , leur demanda s'il n'étoit rien arrivé de nouveau depuis son départ. Rien, lui répondit-on ; excepté que l'Etranger que vous avez retiré chez vous est à l'extrémité de sa vie. Mon Epouse & moi n'entendîmes que trop cette fatale réponse. Elle changea notre joye dans la plus mortelle fraïeur. Nous nous hatâmes, en tremblans, de gagner la maison du Corrégidor. Son Fils entra d'abord seul dans la chambre de Mylord. Cette précaution étoit nécessaire, pour le prévenir par degrez sur notre arrivée. Nous attendions à sa porte ; & dans la confusion des mouvemens de joye , de crainte , & de tristesse qui nous agitérent , nous nous tenions embrassez , en versans un torrent de larmes que nous ne sentions pas couler. Mylord fut instruit en un moment que nous étions
proches

proches de lui. Dieu ! que les sentimens de la nature sont tendres ! Sa foiblesse ne l'empêcha pas de faire tous ses efforts pour se jeter hors de son lit. Nous entendîmes le bruit de ses mouvemens , & le nom de Fanny qu'il prononçoit d'une voix comme étouffée par ses pleurs & ses soupirs. Nous entrâmes dans le moment que l'Espagnol l'arrêtoit. Il se retint lui-même en nous voyant paroître , & demeurant assis sur son lit , il ouvrit les bras , qu'il tendit vers nous d'une manière toute passionnée. Ah ! ma Fille ! Ah ! Cleveland ! Il étoit si ému , qu'il ne trouva point de voix pour s'exprimer davantage.

Nous nous jettâmes à genoux auprès de lui. Je lui baïsois une main ; Fanny tenoit ses lèvres ferrées sur l'autre , & l'arrosait de ses larmes. Nous faisons entendre quelque chose ; mais c'étoit moins des mots articulés, qu'un murmure tendre & plaintif qui marquoit à quel point nous étions touchés & attendris. Nous demeurâmes quelque - tems dans cette situation , & Mylord tenoit la tête panchée sur nous , sans être capable , non plus que nous , de prononcer une parole. Enfin , je fus le premier qui rompit ce tendre & passionné silence. Nous nous revoyons donc , lui dis-je : Ah ! Mylord , nous avons le bonheur de vous revoir ! Votre absence , & l'incertitude de votre sort , ont toujours été le plus insupportable de mes malheurs. Je les oublie tous. Je les pardonne à la Fortune. Elle vous rend donc à nous ! Qu'avions - nous de plus cher à lui demander ?

Mais

Mais nous vous retrouvons malade , & dans le dernier danger ! Quoi ! le Ciel n'achèvera-t'il pas le miracle qu'il a commencé en notre faveur ? Ne nous aura-t'il amenez si heureusement auprès de vous , que pour nous ravir peut-être aussi tôt la satisfaction qu'il nous accorde ? Qu'il prenne du moins notre vie avec la vôtre ; qu'il ne nous sépare plus , si c'est par bonté & par compassion qu'il nous a réunis. J'ajoutai mille autres choses , tandis que ce cher Seigneur & mon Epouse se remettoient un peu de leur agitation. Il prit la parole à son tour , & quoiqu'il fut en effet dans un état très dangereux , il tira assez de forces de sa tendresse pour nous exprimer sa joye dans les termes les plus touchans. Mais ce qu'il ajouta à la fin , étoit trop capable de nous empêcher d'en sentir. Je vois , nous dit il , qu'il me reste peu de tems à vivre. La mort me sembloit affreuse , il y a un quart-d'heure , je ne pouvois l'envisager sans horreur ; mais je ne vois plus rien à présent qui doive me la faire craindre. Vous êtes ici tous deux en sûreté. Il vous sera facile de gagner l'Isle de Cuba , où vous trouverez votre Grand-Pere , qui vous verra arriver avec plaisir. Vous y ferez transporter mon corps , si vous le pouvez commodément , & vous prendrez soin de ma sépulture. O Ciel ! reprit-il avec une nouvelle ardeur , vous m'avez donc rendu mes chers Enfans , ma chere Fanny , mon cher Cléve-land ! Ils fermeront mes yeux , ils recevront mes derniers soupirs , je mourrai dans leurs bras !

bras ! Il recommença ensuite à nous embrasser avec de nouveaux transports de joye & de tendresse.

Je ne pus répondre que par mes pleurs , à un discours dont chaque mot me pénétoit l'ame. Mon Epouse continuoit aussi de pleurer , sans pouvoir s'exprimer autrement que par quelques mots entrecoupez. Le jeune Espagnol , qui paroissoit attendri jusqu'au fond du cœur d'une scène si touchante , & qui sçavoit mieux que nous l'extrémité du péril où étoit Mylord , nous exhortoit à nous retirer pendant quelques momens , pour lui laisser rapeler un peu de tranquillité. C'étoit mon dessein ; je fis même un effort pour lui dire que nous espérions pour sa vie plus que lui-même , & que nous allions le quitter un instant , de peur qu'une émotion si excessive n'augmentât son mal. Mais il s'y oposa absolument. Ne m'ôtez pas , nous dit-il , la seule douceur qui me reste à prétendre dans la vie. Ne voyez-vous pas que votre présence m'a ranimé ? J'étois dans les langueurs du trépas il n'y a qu'un moment , c'est vous qui retenez mon ame dans ce corps foible & épuisé ; & si je ne sentoie que ma guérison est impossible , je l'attendrois de votre vuë , bien plus surement que des remèdes. Il fallut demeurer auprès de lui. Il nous raconta , autant que sa foiblesse put le permettre , les malheurs qui lui étoient arrivez depuis notre séparation. Il y avoit peu de circonstances , qui ne s'accordassent avec le recit que nous avoit fait le Prisonnier Abaqui. Iglou ,
&

& les Anglois, qui l'avoient accompagné ; avoient péri en le défendant. Il avoit été long tems Captif, obligé de suivre les Sauvages dans toutes leurs courses, & exposé continuellement à une misère & à des fatigues si excessives, qu'elles avoient achevé de ruiner son tempérament, qui étoit déjà affoibli depuis long tems par les chagrins qu'il avoit essuyez pendant une grande partie de sa vie. C'étoit depuis quinze jours seulement qu'il avoit été amené par les Sauvages sur la même Rivière où l'on nous avoit conduits, & qu'il y avoit été vendu avec un grand nombre d'autres Esclaves aux Espagnols de Pensacola.

Après nous avoir fait ce recit, il voulut entendre à son tour celui de nos Aventures. Je le fis en peu de mots, & j'omis à dessein tout ce qui eût été capable de lui causer une nouvelle émotion. Il ne sçut point que le Ciel nous avoit accordé une chère Fille. Mon Epouse me regardoit tendrement, lorsque je fus à cet endroit de ma narration. Je lisais dans ses yeux, qu'elle eût souhaité de pouvoir lui apprendre cette intéressante circonstance, qui eût eu sans doute quelque douceur pour lui, s'il eut été possible de la détacher de ses funestes suites. J'affectai aussi de ne pas prononcer le nom de Madame Riding. Mais quoique le trouble où il avoit été jusqu'alors l'eût peut-être empêché d'y penser, il ne fut pas long-tems à me demander où nous l'avions laissée, & pour quelle raison il ne la voyoit point avec nous. Le dégui-

fement m'auroit trop coûté, dans ce tendre moment de communication & d'ouverture de cœur. Je lui déclarai naturellement, qu'il avoit plû au Ciel de la retirer à lui, & qu'elle étoit morte en chemin. Nous donnâmes tous ensemble des larmes à sa mémoire. Mylord arrêta du moins les siennes. Pourquoi la pleurer ? nous dit-il : je ne tarderai pas deux jours à la rejoindre. Hélas ! ajouta-t il, vous serez plus à plaindre qu'elle & moi. Je vous laisse peut être pour héritage la haine du Ciel, qui ne s'est point lassée de me poursuivre, & qui va sans doute s'attacher désormais sur vous. O Dieu ! comment puis-je espérer d'être tranquille après ma mort, s'il faut que j'emporte cette triste pensée en expirant ? Mais, reprit-il en s'interrompant lui-même, pourquoi me tourmenter ainsi volontairement ? N'est-il pas naturel au contraire que j'explique favorablement notre rencontre inespérée, & la satisfaction de vous embrasser qui m'est accordée aux derniers momens de ma vie ? Le Ciel n'est point trompeur : il commence à me traiter en ami. J'en veux tirer un augure favorable, pour vous, mes chers Enfans, & pour moi-même.

Je m'efforçai, pendant le peu de tems qui lui restoit à vivre, de le confirmer dans cette idée consolante, & je remarquai qu'elle contribua beaucoup à lui procurer une mort paisible. Il ne se trompoit pas, sans doute, en espérant pour lui-même les plus libérales faveurs du Ciel. Sa vertu, si long-tems éprouvée, touchoit au moment de la récompense ;

compense ; & cet heureux pressentiment , qui rendit ses derniers soupirs tranquilles , en étoit déjà une. Mais ses malheureux Enfans n'étoient point compris dans la sentence qui finissoit ses peines , & qui l'apeloit au bonheur.

Nous le perdîmes , le troisiéme jour après notre arrivée. Il avoit employé une partie du jour précédent , non-seulement à nous donner des conseils sur notre retour en Europe & sur la conduite que nous devions tenir en y arrivant ; mais encore à nous expliquer toutes les ressources que nous pouvions y trouver pour l'établissement de notre fortune , soit dans la faveur du Roi , soit dans les biens considérables qu'il avoit laissez entre les mains de Mylord Terwill , & qu'il comptoit que ce généreux Ami nous remettrait fidèlement. Il s'affoiblit beaucoup vers la nuit. Cependant , comme il conservoit toute sa raison il ne laissoit pas de trouver de tems en tems assez de force pour nous adresser quelques mots tendres & touchans. Il baisoit les mains de sa Fille , il serroit les miennes , il nous prioit instamment de retenir nos larmes , & de conserver l'un pour l'autre une immortelle affection ; enfin , il nous avertit lui-même qu'il se sentoît prêt d'expirer ; & il expira en effet un moment après , comme il l'avoit désiré , c'est à-dire , entre les bras de sa Fille & les miens.

Dans l'excès inexprimable de tristesse & d'abattement que je ressentis à cette vûë , j'aurois souhaité de pouvoir me dérober aux

yeux des hommes , & renoncer à tout autre sentiment que celui de la douleur. J'aurois souhaité d'être seul , dans la plus deserte contrée de l'Amérique , occupé en silence à méditer sur mes malheurs , à me contempler moi-même dans ce triste état , à demander raison au Ciel de sa rigueur , à solliciter sa justice ou sa bonté par mes gémissemens , supposé qu'il m'eût donné assez de patience pour ne pas l'irriter encore plus par mes murmures & par mes plaintes. Je me mis pendant quelques momens dans cet état par la force de mon imagination , & je trouvais de la douceur à m'entretenir d'une si funeste image. Mais les soupirs & les pleurs de mon Epouse m'ayant ramené de cette espèce d'égarement , j'éprouvai en la voyant , qu'on peut être remué tout à la fois par diverses passions , dans un degré presque égal de violence. Elle embrassoit le corps pâle & froid de son Pere. Sa douleur s'exprimoit d'une manière si touchante , que le Corréridor , son Fils & toute sa maison , qui étoient presens , fondoient en larmes auprès d'elle. Je ne pus la voir si émuë , sans l'être moi-même jusqu'au fond de l'ame. Cette bonté de naturel , qui me répondoit si bien de sa sincère affection pour moi ; son air de douceur qui ne l'abandonnoit pas , même dans un desordre qui tenoit quelque chose du desespoir ; ce torrent de pleurs aimables , qui couloient avec tant de graces au long de ses jouës ; & plus que tout cela le sentiment de ma tendresse , toujours vive & dominante ,
m'em-

m'emportèrent à un tel point, que je me livrai sans réflexion au mouvement de mon cœur. Je la pris brusquement entre mes bras. Je m'assis en la tenant ainsi embrassée. Vien, lui dis-je d'un ton tout de feu & d'amour, vien, mon aimable Fanny, mêle tes larmes aux miennes, n'en verse pas une qui ne tombe dans mon sein; fais passer toutes tes peines dans mon cœur. Je veux être seul à les supporter toutes, & mourir mille fois pour t'en épargner une. Quelque remplie qu'elle fut du sujet de sa douleur, elle fut sensible à ce transport de tendresse. Je n'ai plus que vous, me répondit-elle languissamment; Pere, Mere, Fille, j'ai vû mourir tout ce que je devois aimer. Hélas ! si je ne vous avois, que ferois-je de la vie, & voudrois-je la conserver un moment ? Nous continuâmes ainsi un entretien, tel que pouvoit nous l'inspirer l'amour & la tristesse. Le Corrégidor & son Fils prirent ce tems, avec beaucoup d'adresse pour transporter le corps de Mylord dans une chambre voisine; & nous le redemandâmes en vain, lorsque nous nous fûmes aperçus de ce qu'ils avoient fait.

Ce n'est pas sans raison que je mêle au récit d'une de mes plus grandes infortunes, celui d'un mouvement d'amour, & de quelques expressions de la tendresse de Fanny & de la mienne. Cette observation ne paroîtra pas indifférente à ceux d'entre mes Lecteurs qui auront assez de lumières pour juger de la nature d'une passion que deux ans de mariage, & une chaîne continuelle de mal-

heurs avoient été si peu capables d'affoiblir , qu'elle avoit la force de se faire écouter avec cet empire parmi les transports mêmes de la plus vive de toutes les douleurs. Seroit-on surpris de lui voir produire après cela les effets terribles qu'on doit s'attendre à lire , & que je me suis engagé à raconter ? Fanny m'aimoit plus qu'elle-même. Je lui devins encore plus cher après la perte de son cher Pere. Hélas ! moi qui rends ce témoignage à son amour , de quels termes me servirai-je pour exprimer le mien ! Aurai-je jamais dit assez , si je ne confesse naturellement qu'elle étoit mon Idole ? Je l'adorois donc. J'en étois tendrement aimé. Par quel charme s'est il pû faire que la défiance & les noirs soupçons aient succédé à une si douce certitude ? C'est le seul point sur lequel on doit se préparer à l'étonnement ; car on sçait assez que la confiance une fois éteinte , l'amour le plus ardent est le plus prompt à se changer en fureur & à causer tous les effets de la haine.

Je ne sçai quel triste plaisir je trouve , à mesure que j'avance dans cette Histoire , à m'interrompre ainsi moi même , & à prévenir , comme je fais , mes Lecteurs sur ce qui me reste à leur raconter. Chaque événement de ma vie n'a-t'il pas de quoi les attacher par des singularitez touchantes , & l'un a-t'il besoin du secours de l'autre pour se faire lire avec quelque attention ? Non ; mais c'est le goût de ma tristesse que je consulte , bien plus que les règles de la narration & que les de-
voirs

voirs de l'Historien. En quelque nombre que soient mes infortunes, & que soit leur diversité, elles agissent aujourd'hui tout à la fois sur mon cœur; le sentiment qui m'en reste, n'a point la variété de sa cause; ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une masse informe de douleur, dont le poid me presse & m'accable incessamment. Je voudrois donc, si cela étoit possible à ma plume, réunir dans un seul trait toutes mes tristes Avantures, comme leur effet se réunit dans le fond de mon ame. On jugeroit bien mieux de ce qui s'y passe. L'ordre me gêne; ne pouvant représenter tous mes malheurs à la fois, les plus grands sont ceux qui s'offrent le plus vivement à ma mémoire, & que je souhaiterois du moins de pouvoir exposer les premiers.

Je continuërai néanmoins de suivre le cours des événemens. Après quelques jours passez dans l'excès de la douleur, & employez pourtant à la déguiser pour rendre mon Epouse plus capable de consolation par mon exemple; je pensai à quitter Pensacola, & à faire mettre le corps de Mylord en état d'être transporté avec nous. Le Corrégidor & son Fils ne relâchoient rien de leurs civilités & de leurs attentions. J'avois cru pouvoir leur découvrir quelque chose de la naissance & du rang de Mylord, pour animer leur zèle pendant les derniers jours de sa maladie. Quoiqu'ils fussent généreux par inclination, cette connoissance ne fut pas inutile pour les disposer encore mieux en notre faveur. Le Pere & le Fils n'épargnèrent plus

ni soins ni dépenses. Nous consentîmes à accepter d'eux des habits, pour nous & pour nos Domestiques qui étoient toujours au nombre de cinq ; & lorsque le jour que nous avions marqué pour notre départ fut arrivé , non-seulement nous trouvâmes une Barque bien ornée & prête à nous recevoir ; mais nous fûmes surpris de voir nos Bienfaiteurs disposez à nous accompagner pour nous servir eux-mêmes de Conducteurs. Je ne m'y opposai point , étant bien aise au contraire de les voir avec nous à la Havana , où je m'étois promis que Dom Pedro d'Arpez ne nous refuseroit pas les moyens de leur marquer notre reconnoissance. L'unique chose qui nous causa de l'inquiétude en partant , fut la petitesse de notre Barque , qui pouvoit à peine nous contenir au nombre de neuf , avec quelques Matelots. Il n'y en avoit point de plus grande , ni de plus commode , dans la Rade de Pensacola. Rien n'auroit pu me faire consentir à exposer mon Epouse au moindre péril ; ainsi je pris la résolution de nous rendre à Carlos en côtoyant la Terre ; & de faire partir de-là un de mes Anglois pour aller donner avis de notre approche au Gouverneur de Cuba , qui ne manqueroit point de nous envoyer prendre dans un bon Vaisseau. Nous arrivâmes heureusement à Carlos. Je fis partir *Drink* , un de mes Anglois. Il fut de retour en moins de huit jours , avec un Vaisseau du Gouverneur , sur lequel nous montâmes aussi-tôt. Le vent nous mit en vingt-quatre heures

heures dans le Port de la Havana.

Dom Pedro d'Arpez nous reçut avec toute la tendresse d'un Grand pere qui n'avoit point d'autre Enfant que Fanny sa petite Fille. Il ne se laissoit point de nous embrasser, & de nous dire que nous allions être la consolation de sa vieillesse. Le corps de Mylord, que nous aportions dans un cercueil, étoit un triste présent à lui offrir. Il versa des larmes, en se souvenant des efforts qu'il avoit fait pour arrêter cet infortuné Seigneur lorsqu'il avoit passé à Cuba. Il vivoit encore, nous dit il; il auroit été le maître ici plus que moi; & rien ne lui auroit manqué pour rendre sa vie douce & agréable. Ses regrets furent bien plus vifs, lorsqu'il eut appris dans quelle extrémité de misère nous avions vécu depuis deux ans, & par combien d'infortunes le Ciel avoit conduit Mylord à sa dernière heure. Ce bon Vieillard ne pouvoit revenir de son étonnement. Tantôt il se reprochoit nos malheurs, comme s'il en eût été la cause; tantôt il prenoit le Ciel à témoin, que loin d'y avoir contribué, il n'avoit rien épargné pour les prévenir. N'ai-je pas fait, nous répétoit-il à tous momens, tout ce qui a dépendu de moi pour le retenir? Ne lui ai-je pas prédit même une partie des funestes accidens qui lui sont arrivez? Pouvois-je lui accorder le secours d'armes & de Troupes qu'il me demandoit, lorsque la Paix venoit de se conclure entre l'Espagne & l'Angleterre? N'étoit-ce pas ses vrais intérêts, que je lui remettois devant les yeux? Pourquoi

ne me laissoit-il pas du moins sa Fille ? Ne devoit il pas avoir plus de confiance en moi , qui étois son Pere , que dans tout le reste du monde ? Que ne revenoit il du moins à Cuba , lorsqu'il eut manqué son entreprise dans la Virginie ? Quelques inutiles que fussent ces plaintes , elles servirent à me faire connoître que nous pouvions tout attendre de la bonté & de l'affection de notre Grand-Pere. Il nous en donna peu de jours après des marques éclatantes , par la magnificence avec laquelle il rendit les derniers devoirs à Mylord. Cette triste cérémonie renouvela toutes nos peines. Le seul motif qui eut quelque force pour me consoler , fut qu'étant désormais sans péril & sans crainte à la Havana , j'aurois la liberté de me rendre à l'étude de la sagesse , que je n'avois pû cultiver depuis plusieurs années que par mes réflexions. J'ai Fanny , disois-je , & je retrouve des Livres. Voilà deux puissans remèdes qui pourront rendre peu à peu mon esprit tranquille , & fermer toutes les playes de mon cœur.

Dom Pedro commença dès le jour de notre arrivée à nous traiter comme ses chers Enfans , & jamais il ne se relâcha de cette disposition dans la suite. Sa reconnoissance se signala d'abord pour les services que nous avions reçus du Corréjidor de Pensacola. Il fit au Pere un present des plus considérables , & il retint le Fils auprès de lui dans un des premiers Emplois de l'Isle. Comme je n'avois point encore avec mon Epouse d'autre lien
que

que celui de la-bonne foi & du consente-
ment paternel, Dom Pedro me pressa beau-
coup d'y ajouter les cérémonies de l'Eglise.
Cela fit naître un embarras. Nous n'étions
pas Catholiques Romains ; ce n'étoit point
parmi des Espagnols, qu'il falloit chercher un
Ministre Protestant ; de sorte que le desir de
Dom Pedro, aussi-bien que le nôtre, n'eut
point été satisfait de long-tems, si nous eu-
sions absolument refusé de recevoir la Béné-
diction Nuptiale d'un Prêtre de l'Eglise Ro-
maine. Mais quoiqu'à parler promptement, je
ne fusse attaché à aucune religion particulié-
re, je ne crus point qu'il y en eût une seule, de
toutes celles qui font profession de reconnoî-
tre & de servir un seul Dieu, dont les Minis-
tres ne fussent respectables, par l'honneur
qu'ils ont de le représenter. Ainsi j'exhortai
Fanny à ne pas se faire un scrupule de pro-
noncer ses promesses en présence de l'Aumô-
nier de Dom Pedro. C'eût été un sujet de joie
extrême, non-seulement pour lui, mais pour
tous les Habitans même de la Havana, de
nous voir entrer dans la Communion de leur
Eglise ; mais le Culte est si bizarre & si super-
stitieux parmi les Espagnols, qu'un homme de
bon sens, qui n'y n'est point attaché par les
préjugés de l'éducation, n'en sçauroit pren-
dre une idée favorable. Je priai donc le Gou-
verneur de me laisser libre sur cet article. Je
lui promis seulement d'accorder de ma part
la même liberté à Fanny, quelque parti
qu'elle jugeât à propos d'embrasser.

Cette chere Epouse, malgré toutes les fa-

tigues de nos voyages , & les douleurs de nos pertes , ne laissoit pas d'être dans une groffesse fort avancée. J'avois tremblé mille fois parmi tant d'agitations , pour ce qu'elle portoit dans son sein. Mais le repos de la Havana ayant bien tôt rétabli sa santé , elle fit trois mois après notre arrivée , une double couche des plus heureuses. Elle mit d'abord au monde un garçon. Cette première délivrance ne l'ayant pas entièrement soulagée , j'avois quelque inquiétude sur les fâcheuses suites qui naissent quelquefois de ces accidens. Elle dura six semaines entières , au bout desquelles Fanny me fit Pere d'un second Fils , qui nâquit aussi heureusement que l'autre. Je remerciai le Ciel de ce present ; mais sans pouvoir néanmoins me livrer à la joye , trop pénétré encore du terrible souvenir de la mort de ma Fille. O Dieu ! m'écriai-je dans l'amertume de cette pensée , vous me donnez plus que vous ne m'avez ôté ; mais quelque satisfaction que je reçoive jamais de la naissance de mes deux Fils , égalera-t'elle les excès de douleur que le sort cruel de ma Fille m'a fait sentir ? Dom Pedro & mon Epouse ne virent dans l'augmentation de notre famille , qu'un sujet de joye & de consolation.

Mes occupations à la Havana furent pendant quelque tems fort simples & fort unies. Je me répandois peu au-dehors. Tout le tems que je ne passois pas auprès de mon Epouse , ou avec Dom Pedro , je l'employois à l'étude. Quoique je n'eusse guères que des Livres Espagnols , & que je ne goûtasse point le
plus

plus souvent la manière de penser , ni le stile des écrivains de cette Nation , je ne laissois pas de trouver quelquefois dans leurs ouvrages d'excélens traits , qui me servoient comme d'ouvertures pour entrer dans des méditations plus profondes & plus utiles. Lectures & réflexions, je raportoie tout au règlement de mes mœurs & à l'établissement du repos & de la fermeté de mon ame. Mes anciens principes , ce précieux héritage que j'avois reçu de ma Mere , n'étoient pas sortis tellement de ma mémoire , qu'il ne me fût encore aisé d'y en découvrir les traces. Si mon esprit s'en étoit moins occupé depuis quelques années, parce qu'il avoit été rempli presque continuellement d'une infinité d'autres objets qui avoient partagé mon attention , j'en avois conservé la racine dans leur cœur ; & l'on a vu jusqu'à présent , qu'il s'en étoit toujours répandu quelque chose sur ma conduite. Je me les rapelai tous , dans le même ordre que je les avois appris. Je me remis en même tems dans toutes les situations où je m'étois trouvé, depuis que j'avois abandonné la caverne de Rumney-hole & le tombeau de ma Mere. Je comparai toutes mes actions, mes vertus & mes foibleffes , mes peines & mes plaisirs , mes bonnes & mes mauvaises fortunes , l'usage que j'en avois fait, avec ces règles de Morale dont j'avois autrefois connu si clairement la sagesse. J'examinai dans quelles occasions, & par quel motif il m'étoit arrivé de m'en écarter. Etoit-ce ma faute ou la leur ? foibleffe d'ame , emporte-

ment.

ment de passion de ma part ; ou de leur côté , défaut de vérité pour me conduire , & de force pour me soutenir ? Je démêlai mieux que jamais la source de tous mes mouvemens , & les ressorts les plus secrets de mes passions. Enfin , je ne me contentai point d'avoir porté le flambeau au fond de mon cœur , pour le connoître ; je n'y découvris rien que je ne m'efforçasse d'en bannir si c'étoit un mal , ou d'y établir d'une manière encore plus ferme , si je trouvois que ce fût quelque chose qui apartint à la vertu. Tâchant même d'étendre mes soins jusques dans l'avenir , je me fis comme un magasin d'armes Morales & Philosophiques , propres à me servir dans des occasions inconnuës , & dans mille circonstances que le tems pouvoit faire naître , & que je ne prevoyois point.

Il faut que je le reconnoisse , à la gloire de la Philosophie & de la raison : ces deux Guides de ma conduite se trouvèrent encore plus puissans que tous mes maux. Après tant de troubles & de douleurs , ils eurent le pouvoir de rétablir un certain calme dans mon ame , & de la mettre dans une situation d'où je recommençai du moins à envisager le bonheur , comme un état auquel il m'étoit encore permis d'aspirer. Il me resta bien un fond de mélancolie , que je n'espérai pas que le tems ni mes efforts fussent jamais capables de surmonter ; mais je m'accoutumai à le regarder moins comme une maladie de mon ame , que comme un de ces changemens climatériques qui viennent quelquefois de la différence
des

des âges , & dont il y a peu de personnes qui n'éprouvent quelque chose à mesure que les années se multiplient. Ajoutez , que la seule fatigue de mes voyages , jointe aux agitations continuelles de l'inquiétude & de la douleur , avoit pu produire cette altération dans mes humeurs. Je parvins donc , sinon à oublier mes infortunes , du moins à les supporter avec ce degré de patience & de résignation qui fait qu'on s'afflige sans trouble , & qu'on se plaint , si j'ose parler ainsi , sans douleur & sans murmure. Tels furent assez long-tems mes dispositions & mes sentimens à la Havana.

Pendant ce tems-là , j'avois été formé de toutes les révolutions qui étoient arrivées dans ma Patrie , depuis mon départ de France. J'avois appris le renversement de la République , celui de la Famille du Protecteur , le rétablissement de la Maison Royale , toutes les circonstances du rapel de Charles II. & le bonheur qui l'avoit accompagné dans ses premières entreprises. Ces heureuses nouvelles nous eussent fait naître l'envie de retourner en Europe , si nous eussions pu quitter l'Isle de Cuba avec bienséance ; mais nous devions de la reconnoissance & de l'attachement à Dom Pedro d'Arpez , qui ne cessoit point de nous combler de bienfaits. Mon Epouse étoit portée à demeurer auprès de lui jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de l'appeler à une meilleure vie , pour lui donner la consolation d'avoir quelque personne chère qui lui fermât les yeux. Je ne me fis pas pres-

ser

fer pour y consentir. Pour lui , il comptoit tellement que nous étions avec lui pour toujours , qu'il ne lui vint pas même là-dessus le moindre doute. Il étoit en effet ce que mon Epouse avoit de plus proche , & il la regardoit elle & ses Enfans , comme le seul rejetton direct qui restât de son sang. Cependant malgré la tendre affection que nous portions à ce bon Vieillard , la différence des Nations faisoit toujours que nous nous regardions chez lui comme des Etrangers ; de sorte que nous étions bien éloignez de nous attendre qu'il dût nous instituer , comme il fit dans la suite , ses seuls & universels Héritiers.

Il m'arriva , avant la fin de cette année , de prendre part à une aventure si extraordinaire , qu'elle mérite bien que j'interrompe un moment le recit des miennes , pour la faire servir d'ornement à mon Histoire. C'est un délassément qui sera agréable à mes Lecteurs.

Le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol arrivé de Porto Rico , étant venu rendre ses devoirs à Dom Pedro d'Arpez , lui raconta , en ma présence , qu'il avoit essuyé une tempête des plus violentes entre la Jamaïque & la Côte de Nicaragua ; & qu'il avoit été jeté par le vent sur le rivage d'une petite Isle déserte , qu'on nomme *Serrane*. Il y avoit passé deux jours , nous dit-il , pour attendre la fin de l'orage , pendant lesquels ses gens étoient descendus à terre , & s'étoient répandus dans l'Isle , qui n'a guères plus de trois lieues de circuit. Quoiqu'elle leur parût inhabitée , ils avoient aperçu dans plusieurs endroits

droits les traces du pied d'un homme ; & ne doutans point qu'avec plus de recherches ils ne découvriſſent celui qui les avoit formées , ils n'avoient pas laiſſé un ſeul coin de l'Iſle à parcourir & à viſiter. Enfin, continua le Capitaine , ils virent ſortir d'un trou dans l'enfoncement d'une petite Vallée , un homme d'une haute taille , couvert d'habits aſſez riches, mais ſales & déchirez, qui prit promptement la fuite vers un petit Bois , auſſi tôt qu'il les eut aperçus. Ils n'eurent point de peine à le joindre , & ſ'en étans ſaiſis , ils me l'amenerent. Je lui demandai en Eſpagnol, qui il étoit. Il me répondit dans ſa Langue naturelle , qu'il étoit Anglois, & qu'il étoit ſurpris que n'ayant offenſé perſonne de mon Equipage , on l'eût arrêté avec violence. Je lui fis des excuſes honnêtes , & des offres de ſervice. Il parut rêver un moment , & reprenant la parole , il me dit qu'il avoit beſoin de deux choſes , & qu'il m'auroit obligation, ſ'il pouvoit les obtenir de moi. La première , étoit une petite proviſion de tout ce qui eſt néceſſaire pour écrire , c'eſt-à-dire , d'encre, de plumes & de papier ; la ſeconde quelques Livres, ſi j'en avois ſur mon Vaiſſeau, pour lui ſervir quelquefois d'amuſement dans ſa ſolitude. Je lui promis ſans difficulté deux faveurs ſi légères ; mais étant bien aïſe de le connoître davantage, je lui demandai ce qui pouvoit l'attacher à cette demeure deſerte , & pourquoy il ne vouloit pas profiter de l'occaſion qu'il avoit d'en ſortir avec nous. Si je croyois, me répondit-il bruſquement , qu'il y eût un honnête

honnête homme au monde , je ne tarderois pas un moment à y retourner. Mais après les trahisons que j'y ai effuyées, je me cacherois volontiers dans le sein de la terre , pour être plus éloigné de ceux qui en habitent la surface. Il refusa absolument de s'expliquer davantage , & m'ayant pressé de lui donner ce qu'il m'avoit demandé , il me quitta en me suppliant de ne pas permettre que mes gens le troublassent par leurs visites. Je le plains , ajoûta le Capitaine Espagnol , parce que sa physionomie & ses manières me parurent celles d'un honnête homme & d'une personne de distinction. Mais ne pouvant l'arracher de-là malgré lui , je profitai le lendemain du vent favorable , qui ne m'a point abandonné jusqu'ici.

Ce recit, qui n'avoit rien dont je dûsse être touché plus particulièrement que tous ceux qui l'avoient entendu avec moi , ne laissa pas de me frapper assez pour me faire remarquer que j'y prenois un extrême intérêt. Il ne sortit point de ma mémoire pendant plusieurs jours. Je méditois sans cesse sur cette force de raison & de courage , dont je supposois qu'un homme devoit être rempli, pour avoir pû prendre volontairement un parti aussi extraordinaire que celui de vivre seul dans une île deserte. J'y joignois la cause qui l'avoit déterminé ; c'étoit haine de l'injustice & de la trahison. Je me formai de ces deux réflexions une idée admirable du caractère de l'Inconnu. Voilà , disois-je , un homme que j'aimerois infailliblement , si j'étois
assez

assez heureux pour le connoître. Il m'aime-
roit aussi , car il me trouveroit cette droi-
ture qu'il croit assurément bannie d'entre les
hommes. Je n'ai plus d'ami. Qui m'empêche
de chercher à m'en faire un , d'une person-
ne dont l'humeur & les principes me paroîs-
sent s'accorder entièrement avec les miens ?
C'est d'ailleurs un office de charité naturelle
& de générosité que je rendrai à un malheu-
reux qui semble ne pas mériter de l'être , que
de contribuer à le consoler de ses peines ,
& à lui faire goûter peut-être plus de dou-
ceurs qu'il ne s'en promet à présent dans la
vie. Je me sentis ainsi fort porté à entrepren-
dre exprès dans ce dessein le voyage de Serra-
ne. Je m'informai de sa situation & de son
éloignement. Tout ce que j'appris étoit plutôt
un nouvel engagement qu'un obstacle. Cet-
te Isle est au Sud de la Jamaïque ; de sorte
qu'ayant dessein depuis quelque tems d'aller à
Port-Royal, pour y être éclairci certainement
de l'état de l'Angleterre , je pouvois sans dé-
tour passer en chemin par cette Ville. C'étoit
un voyage à finir en fort peu de tems ; & toutes
les Nations qui ont des établissemens dans
cette partie de l'Amérique , étoient dans une
profonde paix , il n'y avoit pas à craindre le
moindre danger. Mon Epouse ne laissa point
de s'allarmer de mon départ ; mais je vins à
bout de lui faire goûter mon entreprise.
Vous ne vous opposeriez pas , lui dis-je , à un
voyage que j'entreprendrois pour m'aller
mettre en possession de quelques trésors , &
vous en condamnez un qui m'est inspiré par la
complaisance

compassion & par la vertu. Laissez-moi chercher les richesses que j'estime. Si vous m'aimez assez pour souhaiter de me voir heureux, que vous importe par quels biens je le devienne, pourvu que je le sois effectivement ? Et puis, bonne & généreuse comme vous êtes, pouvez-vous penser autrement que moi sur ce qui est capable de faire la félicité d'un bon cœur ? Quand je vous dis qu'il me manque un ami, & que c'est l'espérance d'en acquérir un qui me fait mettre en chemin ; ne sentez-vous pas que ce que je desirerai vaut bien la peine d'être cherché. Elle ne fit à cela qu'une objection. Ne suis-je donc que votre Epouse, me dit-elle ? Ne suis-je pas encore votre tendre & fidèle amie ? Espérez-vous trouver dans un autre quelque chose que vous n'apercevez point dans moi ? Je lui répondis, que ce que j'appelois le bonheur de l'amitié, devoit être pris dans un autre sens. Par rapport à moi, lui dis-je, il suppose si peu que je ne trouve point dans vous tout ce qui m'est nécessaire pour être heureux, que c'est au contraire parce que je le suis infiniment, que j'ai besoin aujourd'hui de cette autre félicité que je cherche dans l'amitié. Ecoute-moi, chère Fanny, ajoutai-je, & comprends si tu peux cette énigme-là : Tu me rends heureux, ma chère Ame ; mais pour sentir tout le bonheur que je goûte avec toi, il faut que j'aie quelqu'un qui ne soit pas toi, non-seulement à qui je puisse le dire, mais en qui j'aie assez de confiance pour le dire avec goût, & qui m'aime assez pour trouver du plaisir à l'entendre. Je

Je partis de la Havana , dans un bon Vaisseau , & bien accompagné. Le vent me fut si favorable , que je fus le jour d'après à la Jamaïque. J'y trouvai un Vaisseau Anglois nouvellement arrivé de Londres , dont le Capitaine me confirma tout ce que j'avois appris de Dom Pedro d'Arpez , concernant l'heureux rétablissement de la Maison Royale. Ce n'étoit point un événement nouveau , puisqu'il y avoit déjà plus de deux ans que le Roi Charles étoit monté sur le Trône ; mais j'en ignorois un grand nombre de circonstances , que je me fis raconter avec plaisir. Je m'informai ensuite si l'on avoit quelque connoissance à Port-Royal , d'un Anglois retiré dans l'Isle de Serrane , & obstiné à y vivre seul par haine contre les hommes. Personne n'en avoit entendu parler ; mais on m'aprit quelques particularitez de cette Isle , qui augmentèrent l'empressement que j'avois d'y arriver. On m'assura qu'elle tiroit son nom d'un Gentilhomme Espagnol nommé *Serrano* , qui y avoit passé un grand nombre d'années dans la même solitude que l'Anglois dont j'avois parlé ; que l'aproche en étoit non-seulement difficile à cause des rochers dont elle est environnée ; mais terrible même sur-tout pendant la nuit parce que du côté de Nigaraga elle paroît vomir des tourbillons de flammes ; que cela n'avoit point empêché que la curiosité n'eut porté plusieurs personnes à la visiter, & qu'il y étoit arrivé quelques aventures qui marquoient assez que ces flammes aparentes avoient une cause fort extraordinaire.

Là-

Là-dessus on me raconta , que Sir *George Aiskevv* , après s'être rendu maître , au nom du Parlement , de l'Isle des Barbades , dont Mylord *Willoughby* étoit Gouverneur pour le Roi , avoit entrepris , sur le raport qu'on lui avoit fait dans l'Isle de Serranè , d'en faire le voyage pour satisfaire sa curiosité. Il y arriva heureusement à l'entrée de la nuit , quoi qu'un peu effrayé par les flammes qui paroissoient s'élever de tous les endroits de l'Isle. L'étonnement succéda à sa frayeur , lorsqu'en aprochant du rivage , il crut remarquer que les flammes se retiroient devant lui , à mesure que son Vaisseau s'avançoit. Il mit pied à terre avec sa suite , qui étoit composée de gens aussi entreprenans que lui : & ne voulant point remettre au lendemain à approfondir la cause de ce Phénomène , il pénétra sur le champ dans l'Isle , en remarquant toujours que les flammes continuoient à fuir en quelque sorte devant lui. Enfin lorsqu'il commençoit à croire que ce n'étoit qu'un jeu de son imagination , elles s'arrêtèrent si bien , qu'il lui fut impossible d'avancer. Surpris au dernier point , il tourna long-tems autour de l'endroit enflammé. Le feu sembloit sortir de la Terre même , & n'avoir point d'autre aliment. Il en aprocha ses mains , qui ne purent en soutenir la chaleur. La nuit s'étant passée sans autre accident , il vit la flamme disparoître avec l'obscurité. Mais comme il apercevoit toujours une épaisse vapeur qui s'élevoit du même endroit , il ordonna à quelques-uns de ses gens de retourner au Vaisseau ,

seau , & d'en apporter des instrumens propres à creuser. Il y en eut quatre qui entreprirent d'ouvrir la terre. A peine eurent-ils levé une couche de pierres chaudes , & presque brulantes qui couvroient la superficie , que le fond s'ouvrant sous leurs pieds , ils furent engloutis tous vivans , sans que leurs Compagnons osassent s'aprocher pour leur donner du secours. Sir George consterné de ce malheur , & peut être fort effrayé , voulut reprendre aussi-tôt le chemin de son Vaisseau ; mais & lui même & ses gens , se trouvèrent comme étourdis & enyvrez , soit que ce fut un effet de la vapeur , ou de quelque autre cause ; de sorte qu'ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage. Ils souffrirent même des douleurs très-aiguës dans tous leurs membres en s'éloignans de l'Isle ; & ce ne fut qu'après quelques jours de repos , qu'ils furent entièrement rétablis.

Sans chercher à approfondir la vérité de cette aventure qu'il me sembloit d'ailleurs qu'on pouvoit expliquer d'une manière fort naturelle , je ne pensai qu'à partir promptement pour Serrane. Le vent continuant à me favoriser , j'y arrivai un peu de tems , & je n'aperçus point de flâmes en m'aprochant du rivage. Il est vrai que nous étions au milieu du jour , & que nous venions du côté du Nord. Je trouvai une Isle des plus nuës , sablonneuse & stérile sur ses bords. Il y avoit un si grand nombre de Tortuës sur le sable , que je jugeai avec raison que ceux qui y avoient vécu dans la solitude, n'avoient
jamais

jamais eu d'embarras pour leur nourriture. L'Isle n'avoit guères plus de trois lieues de circuit : je comptai qu'il ne me seroit pas difficile de la parcourir avant la fin du jour , & de rencontrer quelque part le principal objet de mon voyage. Cependant , lorsque je me fus un peu écarté du rivage , je remarquai tant de petits bois & un terrain si inégal , que je craignis d'y trouver plus de peine que je ne m'étois imaginé. Je marchai de côté & d'autre avec quelques uns de mes gens , pendant une partie de l'après-midi. Le soir s'approchant , je pris le parti de monter sur le sommet d'une colline d'où je découvris non-seulement la Mer qui environnoit l'Isle ; mais plusieurs petites Vallées que je n'avois point encore aperçûes. Je n'y avois pas été dix minutes que je vis environ à un mille de distance un homme qui marchoit d'un pas lent vers le fond d'une Vallée. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût celui que je cherchois. J'ordonnai à mes gens de m'attendre , & n'en prenant qu'un pour m'accompagner , je me hâtai d'avancer pour joindre l'inconnu avant la nuit.

J'arrivai auprès de lui sans qu'il se fût aperçu de mon approche. Il n'étoit plus qu'à deux pas de son logement. Je m'arrêtai pour lui laisser le tems d'y entrer. C'étoit moins un trou , comme nous l'avoit représenté le Capitaine Espagnol , qu'une cabane assez commode , quoiqu'elle ne fût composée que de bâtons de bois & de gazons. Je me
présentai

présentai aussi-tôt à l'entrée. Sa surprise me parut grande. Cependant sans donner la moindre marque de crainte, il me demanda en Anglois ce qui m'amenoit là, & si je desirois quelque chose de lui. Comme mon dessein étoit de le connoître avant que de lui parler avec ouverture, je me contentai de lui faire une réponse assez honnête, pour l'empêcher de s'alarmer. Il reprit aussi-tôt la parole, & il me fit tout à la fois plusieurs questions : Si j'étois Anglois ? Où j'allois ? D'où j'étois parti ? L'ayant satisfait, il parut apprendre avec plaisir que je devois repasser à la Jamaïque, & il me proposa de l'y transporter avec moi dans mon Vaisseau. Cette demande m'étonna beaucoup. Aparentement, lui dis-je, que vous vous lassez de la solitude, & que vous voulez quitter tout-à-fait cette Isle ? Oûi, me répondit-il d'un air chagrin. J'y étois venu dans le dessein d'y passer le reste de ma vie ; mais les justes sujets que j'ai de hair les hommes, ne peuvent l'emporter sur le fond de tristesse & d'ennui qui ne m'abandonne point ici nuit & jour. Je veux quitter l'Isle & retourner en Europe. Le Monde n'est plein que de perfides ; mais puisque c'est un mal nécessaire, il faut prendre patience, & vivre comme on peut parmi eux.

Je le considérois avec attention, pendant qu'il tenoit ce discours. Sa physionomie étoit assez heureuse ; mais je lui trouvois quelque chose de rude dans le regard, & je ne sentoient point cette douce satisfaction que je m'étois promise à le voir. Il étoit pâle, & son

habillement paroissoit en fort mauvais ordre. J'ai peine à concevoir , lui dis-je , comment des raisons qui ne sont point assez fortes pour vous retenir ici , ont pû l'être assez pour vous y conduire. Sont elles si secrettes , ajoutai je , que vous ne puissiez m'en rien apprendre ? Il me pria de m'asseoir auprès de lui , & ayant paru rêver un moment , il me dit qu'il n'avoit point d'intérêt à me cacher qui il étoit ; que je lui paroissais d'ailleurs honnête homme , & que le service que j'allois lui rendre en lui donnant le moyen de retourner en Europe , méritoit bien qu'il s'ouvrît à moi avec quelque confiance.

Mon nom est célèbre , me dit-il ! Je suis le Général *Lambert*. *Cromwel* , qui me devoit toute sa fortune , & pour qui j'avois tout sacrifié , m'abandonna si perfidement , qu'il n'eût point honte à la fin de m'ôter jusqu'à mes emplois , le prix de mon sang & de mes services. *Fleetwood* & *Desborough* , qui n'ont jamais été capables de rien entreprendre sans mes conseils , & qui ne se seroient pas soutenus un moment sans mon appui , m'ont trahi encore plus cruellement , & cela dans le tems même que j'exposois pour eux ma vie & ma fortune. *Ingoldsby* , le plus perfide de tous les scélérats , & celui néanmoins de tous les hommes qui me devoit le plus de reconnoissance & d'attachement , a porté l'ingratitude & la perfidie , non seulement jusqu'à abandonner mes intérêts , mais jusqu'à m'attaquer armes en mains ; se saisir de ma personne , vendre ma tête à *Monk* pour

pour une somme d'argent, & me charger de fers dans un des plus noirs Cachots de Londres. Vous raconterai je toutes les trahisons particulières que j'ai effuyées, de la part de mes Amis, de mes créatures, de mes domestiques ? J'occuperois aujourd'hui la place de Cromwel, si j'eusse pu mettre dans ceux que j'ai comblez de bienfaits, je ne dis pas un vif sentiment de gratitude, mais ces premiers traits d'humanité, qui doivent du moins empêcher de trahir & de perdre ceux à qui l'on doit tout. Misérable que je suis ! je n'ai trouvé de fidélité dans personne ; ni pour la vertu, ni pour le crime. J'ai été abandonné, trahi, livré, condamné à mort par une sentence cruelle ; pardonné ensuite, mais avec des marques si insupportables de mépris & de dedain, que je n'ai pu regarder la vie comme une faveur. Le Roi m'a relégué pour le reste de mes jours dans l'Isle de Guernesey. J'ai balancé si je ne ferois pas mieux de les finir tout-d'un-coup par la mort, que d'aller m'ensevelir dans cette triste retraite. J'étois dans cette incertitude, lorsque j'ai été replongé dans de nouveaux malheurs, par une rencontre qui me cause à présent autant de honte, qu'elle m'a causé successivement de plaisir & de douleur.

Etant prisonnier à la Tour, continua Lambert, j'avois lié une intime connoissance avec *Venables*, qui y avoit été renfermé à son retour de la Jamaïque. Quoique cette expédition eût réussi heureusement, & qu'il eût soumis cette Isle à l'Angleterre, le Protec-

teur eut moins de joie de cet avantage , que de ressentiment de ce que Venables avoit manqué une entreprise plus considérable sur l'Isle d'Hispaniola. Les mesures que Cromwel avoit prises lui-même à Londres pour la conquête de cette Isle , lui avoient paru si infailibles, que ne pouvant en attribuer le mauvais succès qu'à l'imprudence de Venables qu'il avoit choisi pour les exécuter , il le fit mettre à son retour dans une étroite Prison , où il demeura jusqu'au rétablissement du Roi. Ayant eu le même sort quelque-tems après , & la liberté de nous voir ne nous étant point refusée , j'appris de lui-même les causes secrètes qui avoient fait échoüer son dessein. Il étoit parti d'Angleterre avec cinq mille hommes ; & quoiqu'il eût reçu les ordres du Protecteur , il les ignoroit encore , parce qu'ils étoient renfermez dans un Papier cacheté qu'il ne devoit ouvrir qu'à une certaine hauteur. La Flotte Angloise rencontra , peu de jours après son départ , un Vaisseau Espagnol qui faisoit la même route , & s'en étant emparée , Venables y trouva une jeune Espagnole toute charmante , qui retournoit à S. Domingue où elle étoit née. Il la vit. Il l'aima : Sa passion devoit être vive en naissant , puisqu'ayant ouvert à peu près dans le même-tems le Papier cacheté du Protecteur , & y ayant trouvé l'ordre de se rendre maître d'Hispaniola , en commençant par S. Domingue qui en est la Capitale , il n'eut point la force de cacher à sa Maîtresse le dessein de cette Expédition. Cette Fille étoit adroite.

adroite. Elle sçut profiter de la foiblesse de Venables , pour lui faire trahir son devoir. Il est vrai qu'elle en fut le prix ; & que soit par reconnoissance pour un tel sacrifice , soit par zèle pour sa Patrie dont elle se crut obligée d'empêcher la ruïne , même aux dépens de son honneur , elle se livra entièrement à son Amant , lorsqu'il eut exécuté sa promesse. Venables négligea donc , sous divers prétextes , de suivre le plan tracé dans le Papier de Cromwel. Il fit sa descente si loin de S. Domingue , qu'avant qu'il put se mettre en état de l'attaquer , les Espagnols eurent le tems de se fortifier assez pour rendre tous ses efforts inutiles. Il n'en fit même que de très-foibles , & seulement pour déguiser le motif de sa conduite. La conquête de la Jamaïque lui coûta ensuite d'autant moins , qu'il y porta toute son ardeur , comme s'il eût espéré de justifier par-là ce qui venoit de lui arriver à S. Domingue. Mais il avoit affaire à un Maître dont le foible n'étoit pas de se laisser tromper facilement , & qui , sans connoître le fond du mystère , lui fit payer sa faute par la perte de sa liberté. Cependant son Espagnole , qu'il avoit amenée en Angleterre , le consolait de cette disgrâce. Il la mit pendant sa captivité entre les mains de quelques personnes de confiance , qui la lui restituèrent fidèlement. Etant sorti de Prison , il se retira avec elle dans une maison de campagne , où elle n'étoit vûë que de lui. Je ne sçai si cette dangereuse Créature se lassa de la contrainte , ou si elle pensoit dès - lors à se procurer les

moyens de retourner dans sa Patrie ; mais je n'eus pas de peine à reconnoître , lorsque je la vis pour la première fois , que son attachement pour Vénables étoit fort refroidi. Ce fut après que j'eus obtenu grace du Roi , qui changea ma Sentence de mort en un Bannissement perpétuel. J'étois encore sous la garde d'un Messager d'Etat ; mais j'avois la liberté de visiter mes connoissances. J'allai voir Venables à sa Campagne. Je fus charmé de sa Maîtresse. Elle s'aperçut de mes sentimens , & me jugeant propre , aparemment sur la connoissance qu'elle avoit de l'état de ma fortune , à la servir dans le dessein de quitter l'Angleterre , elle ménagea si adroitement la disposition où je ne lui cachai point que j'étois pour elle , qu'elle fit de moi une dupe des plus aveugles & des plus crédules. Je dois confesser à ma honte , que j'y allois de la meilleure foi du monde. Elle m'avoit paru infiniment aimable. Moins accoutumé aux plaisirs de l'Amour , qu'aux intrigues de l'ambition & aux exercices de la guerre , je fus flâté de la trouver si facile à m'écouter. Je devins amoureux jusqu'au transport , & je remerciai la fortune , qui me préparoit une consolation si douce , après m'avoir si cruellement maltraité. Mon premier dessein fut de lui proposer de me suivre à Guernesey. Mais elle eut l'adresse de me persuader , que nous serions plus agréablement & avec plus de sûreté à S. Domingue. Je ne m'oposai que foiblement à ce projet. J'étois enyvré d'amour : Elle me
donna

donna la commission de chercher un Vaisseau pour l'Espagne. J'en trouvai un qui étoit prêt de faire voile pour Cadix. Nous nous déro bâmes tous deux si heureusement , que nous étions en Mer avant qu'on pût avoir le moindre soupçon de notre départ & du côté vers lequel nous devions tourner. Mon artificieuse Compagne fut complaisante pour tous mes desirs. Nous trouvâmes aisément à Cadix une occasion favorable pour Hispaniola. Nous y arrivâmes ; & dans l'espace d'enchantement où j'étois , il ne me vint pas même une fois à l'esprit que j'eusse la moindre défiance à concevoir. Ses Parens la reçurent avec beaucoup de joye. Elle leur aprit publiquement , & en ma présence , qu'ayant été prise par les Anglois & menée prisonnière en Angleterre , elle m'avoit l'obligation de sa liberté. Elle n'ajouta rien , quoique nous fussions convenus qu'elle me feroit passer pour son Epoux , & que je continuerois de vivre avec elle sous ce titre. Il est vrai que son silence sur cet article me causa quelque chagrin , & que j'attendois le moment de me trouver seul avec elle pour lui en faire un reproche ; mais étant encore sans défiance , je m'imaginai qu'elle vouloit s'expliquer en particulier avec sa famille , & je m'écartai exprès pour lui en donner l'occasion. Elle en profita effectivement ; mais ce fut pour me tromper avec la dernière perfidie. Elle confessa toute son Histoire à son Pere & à ses Freres. Ils prirent ensemble la résolution de se défaire

de moi , de quelque manière que ce fût , pour enterrer avec moi les aventures de leur Sœur & le deshonneur de leur famille. Je ne parle point de leur dessein par conjecture , c'est d'eux - mêmes que je l'ai appris ; & je dois regarder comme un miracle , le bonheur que j'ai eu d'échaper de leurs mains. Le coup se seroit sans doute exécuté la nuit suivante : mais un d'entr'eux ayant sçu heureusement , qu'il devoit partir le lendemain un Vaisseau pour Carthagène , cette nouvelle leur fit changer de résolution. Ils prirent le parti de m'y faire embarquer , & de m'accompagner eux - mêmes jusqu'à ce Port , où il se trouve continuellement des Vaisseaux pour l'Europe. Leur dessein , en m'accompagnant , étoit d'être sans cesse auprès de moi , pour me forcer au silence jusqu'à ce que j'eusse quitté les côtes de l'Amérique. Ils étoient trois , qui devoient ainsi me servir de Gardes. N'ayant pû me ménager jusqu'au soir un moment pour entretenir ni même voir ma Maîtresse , je commençai à former quelques soupçons sur cette absence affectée. La cause m'en fut expliquée à l'entrée de la nuit , par les trois Freres ; & de peur , aparemment , qu'il ne me prît envie de leur donner quelques embarras par ma résistance , ils me déclarèrent que la grace qu'ils me faisoient de m'accorder la vie , étoit contraire à leurs premières résolutions , & qu'il falloit m'en rendre digne par ma promptitude à me rendre au Vaisseau , & ma facilité à

à me laisser conduire. Je compris aussi-tôt, que j'avois été la dupe de la Sœur, & que j'allois être le jouët des Freres ; cependant je fus gardé de si proche , que je ne pus rien entreprendre pour ma liberté. On me fit sortir de la Ville & gagner le Port avant le jour, & l'on mit à la voile presque aussi-tôt. Vous pouvez concevoir quelle étoit ma rage. Je priai mille fois le Ciel de nous abîmer en sortant du Port. Les trois Freres m'observoient avec tant de soin, qu'il me fut impossible de prendre un moment pour me précipiter dans la mer. Ce n'étoit plus l'amour qui me tourmentoit avec cette violence ; c'étoit la honte & le desespoir d'avoir été trompé si indignement. Pour comble de malheur, j'entendois à peine quelques mots d'Espagnol. Mes guides, à la vérité, sçavoient parfaitement l'Anglois ; mais j'eusse souhaité de pouvoir m'exprimer dans toutes les Langues, pour me donner la consolation, lorsqu'ils jugeroient à propos de me laisser libre, de publier la vérité de mon aventure, & de deshonorer à jamais l'infâme Créature qui s'étoit joué de moi avec tant de perfidie. Pendant que j'étois dans ces agitations, un vent d'Est assez violent écarta notre Vaisseau de la route. Les trois Freres qui affectoient de me traiter avec une grande apparence d'honnêteté, me firent remarquer quantité de petites Isles dont cette mer est parsemée. En me montrant celle-ci, ils racontèrent l'Histoire d'un certain Serrano qui y a vécu long-tems dans la solitude,

& ils ajoutèrent à leur recit des particularitez si intéressantes de la bonté de l'air & du terroir, qu'ils me firent naître tout-d'un-coup l'envie de m'y retirer comme dans un azyle. Je ne balançai point à leur en faire la proposition. Ils n'avoient point d'intérêt qui dût les empêcher d'y consentir. J'obtins du Capitaine, par leur moyen, permission d'y passer dans la chaloupe. Jamais résolution ne fut prise avec tant d'ardeur, & exécutée avec tant de courage. A peine consentis-je à recevoir quelques provisions, qui m'étoient néanmoins nécessaires jusqu'à ce que je pusse acquérir un peu de connoissance des lieux, & me mettre en état de ne devoir plus mes alimens qu'à la Nature. Je vis partir ceux qui m'avoient amené dans la chaloupe, sans daigner les regarder & leur dire adieu. Péririsse toute la race perfide des hommes, m'écriai-je vingt fois dans le transport de haine dont j'étois animé contre le genre humain ! Périssent toutes les parties habitées de la Terre, puisqu'elles ne contiennent que des traîtres & des ingrats ! Je vivrai seul ici. Je n'y ferai traîné de personne. Dans quel autre lieu irai je chercher plus de repos & de consolation ? L'entrée de ma patrie m'est fermée pour toujours. L'Isle de Guernesey, dont on me permet le séjour, vaut-elle le chemin qu'il faudroit faire pour m'y rendre ? Je pourrois peut-être me faire valoir dans quelque Cour étrangère, & m'y procurer honorablement de l'emploi dans les Armes ; mais que
de

de contraintes & de grimaces pour m'y concilier des Amis & des Protecteurs ? Et puis, ne trouverai-je point de tous côtez des hommes, c'est-à-dire, des perfides & des scélérats, dont le commerce m'est odieux, & avec lesquels je n'ai jamais goûté de satisfaction sincère, même en marchant sur leurs traces, & m'efforçant de leur ressembler ?

Ces réflexions, ajouta Lambert, ont été assez fortes pour me soutenir ici pendant quelques mois, contre l'ennui de la solitude & les misères de l'état où vous me voyez. Mais je confesse que ma patience n'est plus égale dans tous les momens du jour. Je ne trouve point assez de ressources dans moi-même, pour remplir continuellement le vuide de mon imagination, & pour fixer cette activité inquiète qui me fait sentir sans cesse que mon cœur a quelque chose à désirer. Un heureux hazard m'a procuré des Livres, mais si vous songez que la Guerre & les affaires politiques ont toujours fait ma principale occupation, vous ne serez pas surpris que j'aye peu de goût pour les Sciences, & que je lise peut-être les meilleures choses du monde, sans les connoître, ou du moins sans les sentir de cette manière qui attache l'esprit & qui satisfait le cœur. Ainsi vous me ferez une extrême faveur, si vous consentez à me recevoir avec vous pour passer à la Jamaïque. J'ai dessein de me rendre de-là au lieu de mon exil. Je sçai que j'y trouverai des hommes. Ils me persécuteront. Ils me trahiront encore. Mais après les effets

que je ressentis de leur fureur , il me semble que je dois moins les appréhender. Je les connois. Leur malignité ne surpassera point mon attente.

Quoique Lambert ne m'eut point fait ce recit sans émotion , il s'en falloit beaucoup qu'elle aprochât de celle que je sentoís en l'écoutant. Son nom seul m'avoit d'abord glacé le sang. Je ne sçavois que trop , qu'il avoit été un des principaux Ministres des injustices de mon Pere ; & s'il n'étoit pas du nombre de ces Parricides qui prononcèrent la Sentence de notre malheureux Roi , personne n'ignore qu'il avoit eu beaucoup de part à ce crime , par ses insinuations & ses conseils. Loin donc de sentir croître le premier penchant qui m'avoit fait prendre intérêt à sa mauvaise fortune , j'eus besoin de plus d'un effort pour modérer d'abord mon indignation & retenir les mouvemens de ma haine. Cependant , le recit de ses malheurs & de ses peines causa ensuite dans mon cœur un combat de quelques momens. Ce que je ne me sentoís pas porté à faire par inclination , la pitié l'auroit peut-être produit , si j'eussé pu m'assurer que son horreur pour l'ingratitude & la perfidie lui fût venuë d'un sentiment de vertu , & de quelque goût pour le bien. Il est homme , disois-je ; il est dans l'infortune ; deux titres qui lui donnent droit à ma compassion & à mon secours. S'il s'est écarté long-tems de son devoir , il peut arriver qu'un heureux repentir l'y ramène , c'est un effet que les

les disgraces qu'il a effuyées doivent produire naturellement. Etant occupé en partie par ces réflexions, dans le tems même que j'étois attentif à son discours, je ne pouvois avoir qu'un air extrêmement rêveur & appliqué. Il s'en aperçut en finissant, & il me demanda avec inquiétude ce que je pensois de son sort & de son recit.

Je le regardai fixement, & je ne pris la parole qu'après avoir cherché mes expressions pendant quelques momens de silence. Lambert, lui dis-je d'un ton ferme, vous avez manqué de prudence. Votre intérêt demande que vous cachiez soigneusement votre nom, qui n'est propre qu'à inspirer de l'horreur à tous ceux qui vous connoîtront. Croyez-moi; il est de mauvaise grace de se plaindre des hommes & de les traiter de perfides, lorsqu'on a vos crimes à se reprocher. Ecoutez, ajoutai-je; vous ne sçavez pas à qui vous vous êtes ouvert. Tout autre que moi, avec autant de détestation que j'en ai pour vos attentats & ceux de vos semblables, ne balanceroit peut-être pas à se servir de l'occasion & du pouvoir que j'ai ici, de délivrer la Terre d'un homme aussi méchant que vous. Mais le Roi vous a pardonné, c'est au Ciel maintenant à vous punir. Je souhaite qu'un prompt repentir vous fasse éviter ses châtimens. Retournez en Europe, & vivez-y, s'il se peut, en honnête homme. Je vous accorde volontiers le passage jusqu'à la Jamaïque.

Il étoit d'un caractère brusque & violent.

Cette

Cette réponse le mit presque en fureur. Ses yeux étincelèrent. Qui que tu sois , me dit-il avec une fierté extrême , tu es un lâche , de m'insulter dans l'état où je suis. Je suis seul , & sans armes. Tu es armé , & bien accompagné. Prie le Ciel de ne me rencontrer jamais dans un autre lieu. Il me pressa ensuite de sortir de sa cabane , en ajoutant , qu'il périroit plutôt que de m'avoir obligation , & que je pouvois quitter l'Isle sans le troubler davantage. Lambert , repris-je d'un ton paisible , je n'ai pas eu dessein de vous faire insulte. Je vous ai dit naturellement ce que je pense de votre conduite passée ; & je ne m'exprimerois pas avec moins de liberté quand vous seriez encore en Angleterre , avec la même puissance , & à la tête d'une Armée. Vous devriez regarder ma sincérité comme une faveur , puisqu'après le reproche que je vous ai fait de vos crimes , elle m'a porté à faire aussi des vœux pour votre changement. Ne vous emportez point mal à propos , & si vous vous ennuyez du séjour de cette Isle , profitez de l'occasion d'en sortir ; comme vous l'avez souhaité. Son orgueil se trouva si blessé de me voir continuer à lui parler sur ce ton , qu'il paroïsoit prêt à crever de rage. Il sortit brusquement de la cabane , en jurant qu'il sçauroit quelque jour me rencontrer dans un autre état ; & me faire payer cher mes injures. Je ne fis point d'effort pour le rapeler. Je quittai moi-même sa demeure , je rejoignis mes compagnons. Il me sembla que
j'avois

j'avois fait assez pour un homme de cette sorte, en consentant à le prendre dans mon Vaisseau, & à le conduire à la Jamaïque.

Cependant, pour remporter du moins quelque fruit de mon voyage, je continuai de visiter l'Isle, sur-tout du côté du midy, où j'étois bien aise de vérifier par mes propres yeux une partie de ce qu'on m'avoit rapporté à l'occasion de Sir George Aiskew. La nuit n'étoit pas assez obscure, pour m'empêcher d'apercevoir tout ce qui pouvoit s'offrir d'extraordinaire. Je côtoyai long-tems le rivage qui répond à la côte de Nicaragua. Je n'y aperçus point de flâmes, ni rien qui ressemblât à l'effrayante description qu'on m'avoit faite de cette partie de l'Isle. Seulement je vis sur le revers d'une colline, un mélange de blancheur & d'obscurité, qui a peut-être une aparence de flâmes & de fumée pour ceux qui passent pendant la nuit dans ces mers, sans s'approcher de l'Isle. Quoique ce spectacle n'eut rien de fort extraordinaire, nous marchâmes droit à la colline, pour en découvrir la cause. La blancheur nous paroissoit augmenter à mesure que nous avançons. Il se trouva à la fin, que ce n'étoit qu'un fond de terroir gras & bitumineux, qui n'étoit couvert d'herbe en nul endroit, & qui étoit comme divisé d'espace en espaces par des fosses fort profondes. Quelque claire que fut la nuit, nous ne pûmes connoître parfaitement ce que c'étoit que ces fosses, & nous résolûmes d'attendre le
jour

jour pour nous en éclaircir. Nous passâmes le reste du tems à nous reposer dans une Prairie. Le jour étant arrivé, nous remarquâmes distinctement qu'il sortoit de la fumée de plusieurs de ces ouvertures, & que le fond en étoit noir & sec, comme l'est un lieu où le feu a passé. Elles avoient trop de profondeur, pour être examinées davantage; mais je conjecturai que, soit que le feu du Ciel fut tombé sur cette terre grasse & l'eut enflammée, soit que la chaleur fût venuë de quelque cause intestine, il y avoit eu dans cet endroit une violente inflammation; ce qui servoit à expliquer, du moins en partie, l'aventure de Sir George Aiskew.

Etant retourné au Vaisseau, la première chose que j'appris de mes gens, fut qu'il venoit de leur arriver un Etranger, qui avoit demandé d'abord où j'étois, & qui ne me trouvant point de retour, les avoit prié de le recevoir à bord pour passer à la Jamaïque. C'étoit le Général Lambert. On me dit qu'il s'étoit retiré dans un coin du Vaisseau, où il étoit à rêver seul, d'un air chagrin; & qu'il n'y avoit parlé à personne, excepté pour s'informer en peu de mots qui j'étois, & quel dessein m'avoit amené à Serrane. Mais les Espagnols auxquels il s'étoit adressé n'étant point dans le secret de mes affaires, n'avoient pu l'éclaircir qu'en général sur ma patrie & sur mes liaisons avec le Gouverneur de l'Isle de Cuba. Je jugeai que malgré tout son ressentiment, il avoit fait des réflexions qui avoient refroidi son humeur bouillante,

lante; & qu'il aimoit mieux m'avoir l'obligation de son passage , que de manquer cette occasion de quitter la solitude. Je résolus non-seulement de ne pas m'y opposer & de le faire traiter avec honnêteté; mais de lui épargner même la confusion de reparôître devant moi , en évitant de le voir jusqu'à Port-Royal. Je donnai ordre à quelques-uns de mes gens de prendre soin de lui & de lui offrir toutes sortes de secours & de rafraîchissement. Il n'accepta que le nécessaire , & il continua de garder un profond silence. Après avoir employé une partie du jour à visiter toutes les parties de l'Isle , nous nous remîmes en mer. Le vent nous reconduisit heureusement à la Jamaïque. Comme nous touchions à terre , & que l'Equipe commençoit à débarquer , Lambert me fit demander un moment d'entretien particulier dans ma chambre. J'y consentis volontiers. Il me plaisanta d'un air honnête. Le service , me dit il , que vous venez de me rendre en m'accordant le passage , me fait oublier la manière dure & offensante dont vous m'avez traité. Je ne sçai quelle raison vous avez eu de le prendre sur ce ton avec moi qui ne vous connois point , & qui ne vous découvrois mon nom & mes malheurs que pour m'attirer votre secours & votre compassion. Cependant , je vous quitte sans ressentiment , & je serois même ravi de pouvoir vous marquer de la reconnaissance. Ce discours , qu'il me fit avec beaucoup de douceur , me rendit incertain pendant

pendant quelques momens de la manière dont je devois lui répondre : mais enfin je conclus après un peu de réflexion , qu'il y avoit trop peu de fond à faire sur un homme de son caractère , pour en attendre des sentimens constans de vertu , & par conséquent , pour prendre un intérêt particulier à ce qui le touchoit. Ainsi , sans entrer dans la moindre explication , je me contentai de l'assurer que je ne lui souhaitois point de mal , & que j'étois même disposé à lui continuer mes services. Le seul que je vous demande , reprit-il , est de ne révéler ici mon nom à personne , & d'ordonner la même chose à ceux de vos gens qui peuvent le connoître. Je le lui promis , & nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas vû depuis : mais j'apprens dans le tems même que j'écris ces Mémoires , qu'il est à Guernesey depuis long-tems , & qu'il y mène une vie douce & tranquille.

Quoique je n'eusse point de motif particulier qui m'obligeât de repasser par la Jamaïque , je revis avec plaisir Port-Royal , par cette seule inclination qui fait trouver de la douceur à se voir avec ses Compatriotes , & à s'entretenir du País où l'on est né. Je n'y avois nulle habitude ; mais plusieurs personnes , auxquelles j'avois eu l'occasion de parler en y passant la première fois , me reçurent encore avec honnêteté. Je ne leur avois appris ni mes desseins , ni ma fortune. Ils me connoissoient seulement sur le rapport de mes gens , pour un Anglois qui avoit épousé la Fille du Gouverneur de Cuba.

Cuba. En s'entretenant avec moi , ils me demandèrent si je n'avois pas entendu parler de Mylord Axminster. L'émotion que je sentis à ce cher nom faillit d'abord à me faire répondre avec une franchise que je m'étois proposé de ne point avoir. Cependant , m'étant remis avec un peu d'effort , je jugeai à propos , avant que de m'expliquer , de sçavoir de celui qui m'interrogeoit , dans quelle vûë il me faisoit cette question. Il me répondit naturellement , qu'il n'avoit point d'autre vûë que d'apprendre des nouvelles de ce Seigneur , qui avoit fait du bruit en Amérique quelques années auparavant , & qui avoit disparu ensuite ; sans qu'on eût pu sçavoir ce qu'il étoit devenu ; qu'on s'étoit imaginé qu'il avoit péri malheureusement par les mains des Sauvages ; que le Roi , depuis son rétablissement , avoit donné ordre plusieurs fois qu'on le cherchât avec soin ; qu'on s'y étoit employé inutilement ; que depuis fort peu de tems , c'est-à-dire depuis que j'étois venu à la Jamaïque en allant à l'Isle de Serrane , il avoit passé à Port Royal un Vaisseau dont le Capitaine , qui étoit Anglois , quoique son Equipage fût composé de diverses Nations , s'étoit informé extraordinairement de tout ce qui regardoit ce malheureux Seigneur & quelques Anglois de sa suite ; & que n'en ayant pu rien apprendre de certain , il avoit remis à la voile aussi tôt , sans s'expliquer autrement sur le dessein de son voyage.

Je ne crus pas pouvoir douter , après
avoir

avoit entendu ce recit , que ce ne fut Madame Lallin qui faisoit chercher Mylord , moi , & toute notre malheureuse Famille. Je m'imaginai même qu'elle étoit dans le Vaisseau dont on me parloit , & que ne nous trouvant point à la Jamaïque , elle auroit tourné aparemment vers l'Isle de Cuba , pour tirer quelque information du Gouverneur, dont elle n'ignoroit pas que Mylord Axminster avoit épousé la Fille. Je me hâtai , dans cette pensée de quitter Port Royal pour regagner promptement la Havana. Ce devoit être pour moi un sujet de joye infinie , de revoir une Dame que j'avois de véritables raisons d'estimer. Le tems me parut long , dans cette espérance. Enfin nous arrivâmes , & je trouvai que j'étois attendu sur le rivage. Mais par qui ? le devinera-t'on ? Par mon Frere Bridge , & son ami Gelin. Leur vûë me causa une vive satisfaction. Je ne me souvins nullement de nos démêlez passez , & je fus encore plus éloigné de prévoir les maux qu'ils devoient me causer à l'avenir. Je me livrai au plaisir de les voir & de les embrasser.

Ils étoient arrivez huit jours avant moi , & s'étant fait connoître à mon Epouse & au Gouverneur , ils en avoient été traitez avec beaucoup d'amitié. Ils eurent le tems en marchant par la Ville , de me raconter la conclusion de leurs aventures. C'étoit un mélange de peines & de plaisirs , comme il arrive dans tous les événemens qui dépendent de la Fortune. Ils avoient découvert
leur

leur Isle, cet objet de tant de recherches & de desirs; mais ils n'avoient dû ce bonheur qu'à un accident des plus funestes. Après avoir continué leurs courses pendant plusieurs mois depuis notre séparation, ils étoient retournés à Sainte-Hélène, autant par le désespoir de voir toutes leurs peines inutiles, que par la nécessité de renouveler leurs provisions qu'ils avoient eu le tems de consommer. Ils avoient passé l'Hiver dans le dessein de se remettre en mer au Printems. Lorsqu'ils commençoient à s'y préparer, ils virent un jour arriver dans le Port une Barque de la Colonie, avec un petit nombre d'Habitans qui la conduisoient. Leur joye étant égale à leur surprise, ils s'empresèrent de leur parler & de leur faire toutes sortes de caresses; bien résolus en même-tems de les observer avec tant de soin, qu'il leur seroit impossible de se dérober, & de cacher leur départ & leur route. Mais ils n'eurent besoin, pour cela, d'adresse ni de précautions. Ces malheureux habitans venoient volontairement découvrir leur demeure, leurs infortunes, & le besoin qu'ils avoient de la charité & du secours du Gouverneur. Une maladie contagieuse qui s'étoit répandue l'Été d'auparavant dans la Colonie, en avoit emporté la plus grande partie. A peine étoit-il échappé cent personnes. Ce triste reste n'avoit pas laissé de se roidir contre la crainte & le danger; ils avoient rendu les derniers devoirs à leurs Compagnons, & la force du mal s'étant rallentie

au commencement de l'Hyver , ils avoient espéré de pouvoir se rétablir peu-à-peu & réparer leurs pertes. Cependant le mauvais état de leurs Terres , qui étoient demeurées sans culture , l'air de tristesse & de solitude qui régnoit continuellement parmi eux , mille difficultez presentes , & des craintes encore plus fâcheuses pour l'avenir , les avoient enfin portez unanimement à chercher du secours au dehors , & à souhaiter même d'abandonner tout-à-fait l'habitation. Ce desir s'étoit fort augmenté par la connoissance qu'ils avoient acquise de la situation de leur Isle. Ceux qui étoient les dépositaires de ce secret , avoient été obligez de le communiquer en mourans ; & dans le trouble continuel que la presence de la mort ne pouvoit manquer de causer à tout le monde , on n'avoit point gardé les mesures ordinaires pour l'empêcher de se répandre. Tout ce qui restoit d'Habitans en fut donc bien-tôt informé & l'on vit arriver à la fin , ce que la prudence des Anciens leur avoit fait appréhender dès l'origine de l'établissement ; c'est-à-dire , que la connoissance du lieu fit naître l'envie de le quitter.

Pour éclaircir tout ce qu'on a pu trouver d'extraordinaire dans la description que j'ai faite de cette mystérieuse Colonie , je dois rapporter ici ce que j'en ai vû moi même en retournant en Europe. La partie méridionale de l'Isle de Sainte Héléne est environnée de Rochers , dont les uns sont d'une hauteur extraordinaire & bordent ce côté de

de l'Isle , comme autant de remparts ; les autres ne paroissans qu'à fleur d'eau , en défendent l'aproche aux grands Vaisseaux , & ne la permettent pas même aux plus petites Barques , si ceux qui les conduisent ne connoissent parfaitement les détours & les passages. C'est ce qui a fait que cette côte , qui d'ailleurs n'a rien d'agréable en aparence , a été négligée long-tems par les habitans de l'Isle. C'étoit d'abord des Portugais. Ils étoient en petit nombre , & ils n'avoient qu'un très-médiocre établissement dans la partie qui regarde le Nord. Mais ce qui est singulier , c'est que des roches escarpées , qui bordent l'Isle au Midy , renferment dans leur sein une Plaine qui n'a pas moins de cinq ou six lieües de longueur ; & que l'environnans aussi-bien du côté de la Terre que de la Mer , ils la dérobent aux regards non-seulement de ceux qui s'aprochent par mer en venans du Midy , mais de ceux mêmes qui habitent le Corps de l'Isle & auxquels il peut prendre envie d'en faire le tour. Ceux ci , qui aperçoivent les rochers qui sont entr'eux & la Plaine , s'imaginent qu'ils sont au bout de l'Isle , & que c'est la mer qui se trouve de l'autre côté. Les autres , au contraire , croient que les rochers qu'ils aperçoivent du côté de la mer , bornent la partie de l'Isle qui est connue & habitée. Ainsi , de l'un & de l'autre côté , ce sont des rochers différens qu'on aperçoit , au milieu desquels est située la Plaine dont je parle , & que leur hauteur escapée fait prendre

dré pour une même masse , quoique le terrain qu'ils contiennent intérieurement ait plus de trois lieues de largeur.

Cet espace de terre , si bien caché , & défendu si heureusement par la Nature , est le lieu même où la Providence avoit conduit les Rochelois , & auquel Bridge donne dans sa relation le nom d'Isle de la Colonie. On conçoit à present comment les Habitans de cette retraite paisible y avoient pu passer tant d'années sans être connus de leurs voisins , & sans sçavoir eux-mêmes que leur demeure faisoit partie de l'Isle de Sainte-Hélène. Ce secret, après avoir été découvert par Drington , s'étoit conservé parmi un petit nombre d'Anciens qui l'avoient gardé religieusement , jusqu'à ce que le desordre causé par le mal contagieux avoit servi insensiblement à le faire révéler. Les habitans que la peste avoit épargnez , ne purent sçavoir long-tems qu'ils avoient d'autres hommes auprès d'eux , sans souhaiter de lier avec eux quelque commerce ; & dans l'embarras où ils se trouvoient par la mort de leurs Compagnons , l'ennui ayant bien tôt succédé à la satisfaction qu'ils avoient goûtée pendant tant d'années dans leur solitude , ils prirent enfin le parti de faire avertir le Gouverneur de Sainte-Hélène par leurs Députez , du besoin qu'ils avoient de son secours.

Si le premier mouvement de mon Frere & de ses deux amis les avoit portez à se réjouir à la vûe de ces Députez , l'étrange nouvelle de la ruine de la Colonie leur inspira d'autres

res sentimens. A peine osèrent-ils s'informer si leurs Epouses étoient du malheureux nombre de ceux qui avoient péri. Le tendre Bridge craignoit cet éclaircissement , comme l'arrêt de sa mort. Il se trouva néanmoins , par une favorable disposition du Ciel , que la plus grande perte tomba sur celui qui étoit le plus capable de la supporter. Je veux dire que Gelin fut le seul qui eût perdu son Epouse. Mon Frere se fit répéter cent fois que sa chère Angélique étoit vivante , qu'il la reverroit , qu'il la posséderoit librement. Johnston se livra au même plaisir. Leur joye ne fut troublée qu'en apprenant la mort de Madame Eliot , de l'aînée de ses Filles , & de quantité d'autres personnes qui leur étoient chères. Les trois jeunes Infidèles qui avoient trahi leurs Epouses & leurs Compagnons , étoient morts aussi. Gelin fut d'abord affligé jusqu'au transport : mais graces à son caractère , qui le rendoit aussi peu capable d'une longue douleur que d'une douleur modérée , il se consola assez-tôt pour empêcher ses Amis d'appréhender les suites de son desespoir. L'impatience de Bridge lui permit à peine d'attendre que les Députés eussent fait leurs propositions au Gouverneur. Il contribua beaucoup à les faire écouter favorablement. Tout ce qu'ils demandoient leur fut accordé. Une partie des Habitans de Sainte-Hélène se mit dans des Barques pour les accompagner à leur retour , & la curiosité porta le Gouverneur même à les suivre. Ils trouvèrent encore

dans les misérables restes de la Colonie , assez d'ordre & de traces de l'ancienne discipline , pour ne les voir qu'avec admiration. L'arrivée imprévuë de mon Frere & de Johnston combla de joye leurs Epouses. Il n'y avoit plus de Ministre ni de farouches Anciens , qui pussent s'oposer à leur bonheur. L'amour , la vertu , & même la fortune s'unirent pour les récompenser & leur faire oublier leurs peines. Heureux Epoux ! qui virent enfin leur tranquillité solidement établie pour durer sans interruption jusqu'à la mort.

Le Gouverneur ayant offert à tous les Habitans de la Colonie de les faire transporter avec tous leurs biens dans l'autre partie de l'Isle , pour ne composer qu'un même Corps avec ceux qui étoient sous son Gouvernement , ils y consentirent , & l'on travailla aussi tôt à ce changement. Ils partagèrent avec égalité l'argent qui étoit en dépôt dans le Magasin. Ce trésor étoit si considérable , que chacun eut dequoi mener une vie douce & commode. Cependant ils firent réflexion qu'étans Protestans , il leur seroit peut être difficile de vivre long-tems en paix avec les Portugais , qui sont , comme on le sçait , le Peuple le plus intolérant de la Communion Romaine. Une sage prévoyance de ce qu'ils avoient à craindre pour l'avenir , les porta à prier le Gouverneur de leur accorder à quelque distance de son habitation , un endroit commode pour en former eux-mêmes une nouvelle. Ils s'engage-
gèrent

gèrent à le reconnoître pour leur chef, à condition qu'il les laissât libres dans l'exercice de leur Religion, & qu'il leur accordât tous les Privilèges des autres Habitans de l'Isle. Cet accord fut conclu de part & d'autre avec serment solennel. Quelques Anglois qui étoient mêlez avec les Portugais, s'unirent à leurs Compatriotes pour jeter les Fondemens d'une nouvelle Ville. Elle prit en peu de tems une forme régulière, & elle s'est depuis augmentée considérablement par la jonction d'un grand nombre d'Anglois & de François réfugiés. Mon Frere y fixa sa demeure avec ses deux Amis. Ils y passèrent plus d'un an, pour se remettre de leurs fatigues, & s'accoutumer tranquillement à leur bonne fortune. Mais l'excellent naturel de mon cher Frere ne lui permit pas d'oublier tout-à-fait que j'étois moins heureux que lui. L'état où il m'avoit laissé à la Havana venoit sans cesse à sa mémoire, & troubloit son repos. Si l'intérêt de son Epouse & celui de son propre bonheur lui avoit fait négliger le mien dans un tems où il étoit en effet aussi à plaindre que moi, il revint naturellement à sentir que j'étois son Frere, & que j'avois quelque droit à son secours. Ayant communiqué à Gelin la résolution où il étoit de me chercher, ou du moins d'aller jusqu'à l'Isle de Cube pour s'informer de ce que j'étois devenu, il l'engagea à se faire le compagnon de son voyage. Il pria Johnston de se charger pendant son absence du soin de son Epouse & de sa

Fille , & montant sur le même Vaisseau dont il s'étoit servi si long-tems dans ses courses , il se rendit droit à la Jamaïque , & de-là à la Havana.

Sa presence m'avoit pénétré de joye : son recit excita ma plus vive reconnoissance. Non-seulement je retrouvois une personne de mon sang , moi qui étois accoutumé à me regarder comme une branche détachée & sans racine , qui ne tenoit à rien sur la Terre , du moins par les liens de la nature ; mais j'acquérois , sans m'y être attendu , ce que je desirois avec tant d'ardeur , & ce que je venois de chercher inutilement à Serrane ; un Ami , un Compagnon de fortune , un témoin de ma conduite & de mes sentimens , un Confident de mes plaisirs & de mes peines. Je lui marquai toute la satisfaction que ces deux pensées devoient m'inspirer. Vous ne me quitterez plus , lui dis-je en le serrant tendrement ; ou si quelque nécessité vous appelle ailleurs , vous souffrirez que je vous y accompagne. Vous êtes mon Frere : mais je sens que vous m'allez être encore quelque chose de plus précieux & de plus tendre ; vous serez mon cher & fidèle Ami. La fortune me traitera comme il lui plaira : mais elle n'a rien que j'appréhende : si elle me laisse à present tout ce que je possède. En effet , mon cœur étoit si content , & mon imagination si agréablement remplie , que je dois compter ce moment pour un des plus tranquiles & des plus heureux de ma vie. En un instant d'attention ,
je

je réunis dans le même point de vuë toutes les circonstances de mon bonheur , & je m'attachai avec complaisance à les considérer. J'avois mon aimable Frere dans mes bras , j'allois me retrouver dans ceux de mon Epouse ; les souvenirs les plus affligeans du passé ne pouvoient tenir contre l'émotion d'un plaisir si vif & si present. Il n'y manquoit que d'avoir ma Belle-sœur à la Havana ; non-seulement pour la satisfaction que j'attendois de sa presence , mais parce que je prévoyois que mon frere s'ennuyeroit bientôt de vivre sans elle , & qu'il se hâteroit de nous quitter pour retourner à Sainte-Hélène. Cette réflexion me porta à lui proposer de faire partir sur le champ quelque personne de confiance sur le Vaisseau qui m'avoit aporté. Il n'eut pas de peine à se laisser persuader de changer de demeure , & de s'établir avec nous à la Havana : mais je ne pus l'engager à se reposer sur un autre du soin d'y amener son Epouse. Il me témoigna qu'il étoit absolument résolu de se remettre en Mer quelques jours après , & d'aller chercher lui-même sa famille à Sainte-Hélène.

Fanny avoit été charmée de le voir. Elle le fut encore plus de l'espérance d'avoir bientôt ma Belle-sœur auprès d'elle. Cependant , je formai un dessein qui l'affligea. Ce fut d'accompagner Bridge dans son voyage. L'habitude où j'étois de voyager & de traverser les Mers , me faisoit compter la distance des lieux pour rien. Mon Epouse étoit

en fureté à la Havana. Quelques mois d'absence ne pouvoient servir qu'à nous faire trouver de nouvelles douceurs à nous revoir. Faits comme nous sommes, nous avons besoin quelquefois de ce préservatif contre le refroidissement de l'amour. J'avois fait cette réflexion plusieurs fois. Le fond des sentimens ne s'éteint jamais dans un cœur naturellement tendre & constant ; mais la familiarité avec ce qu'on aime ; & l'habitude continuelle de se voir, fait perdre tôt ou tard à l'amour quelque chose de sa vivacité. Un peu d'art l'empêche de s'endormir ; & ce secours qu'un homme qui pense peut tirer de son esprit pour nourrir ses sentimens, le rend plus capable que le commun des hommes ; d'une passion forte & durable. S'il entroit un peu d'expérience dans ce raisonnement, elle ne m'étoit pas venue de la moindre diminution de ma tendresse pour Fanny : mais j'avois remarqué que ces petits ménagemens que j'appelle art dans un Amant qui raisonne, avoient servi plus d'une fois à redoubler son ardeur & la mienne ; & je conclus que ce qui pouvoit causer quelque augmentation dans une passion telle que la nôtre, devoit être capable à plus forte raison de l'empêcher de s'affoiblir.

Il m'arrivoit souvent, par exemple, de passer la plus grande partie du jour au milieu de mes Livres, & de n'admettre personne dans cette solitude. L'image de Fanny me revenoit alors cent fois. J'aurois souhaité d'être auprès d'elle. Il me manquoit quelque chose.

chose pour être dans une situation tranquille. J'obtenois sur moi néanmoins de me faire cette violence. Mais lorsque j'avois rempli le tems que je m'étois proposé de passer à l'étude, je retournois à elle avec tous les empressemens de l'amour, & je trouvois un goût plus délicieux que jamais à la caresser & à l'entretenir. Elle ne me cachoit point qu'elle éprouvoit la même chose : j'apercevois moi-même le renouvellement d'ardeur qui se faisoit dans ses sentimens. Elle se plaignoit avec une grace charmante de la dureté que j'avois de m'éloigner d'elle, pour m'ensevelir dans mon Cabinet. L'ennui qu'elle sentoit hors de ma présence, lui fit désirer d'être avec moi dans les tems mêmes que j'étois résolu d'employer toujours aux occupations de l'esprit. Je serai dans votre chambre, me dit-elle, je ne vous causerai pas le moindre trouble ; j'y serai tranquille, occupée à lire un bon Livre, ou à faire quelque ouvrage de main. J'y consentis. Mais je m'aperçus bientôt que sa présence n'étoit point compatible avec l'application que demande l'étude. Au moindre mouvement qu'elle faisoit, mes yeux se tournoient comme naturellement vers elle. Elle demouroit sans parler ; mais un regard, un souris me causoit plus de dérangement & de distraction, que n'auroit fait le bruit d'une Compagnie nombreuse. Quelquefois je n'étois pas le maître de demeurer assis sur ma chaise, & d'arrêter le mouvement qui me portoit à m'aller placer auprès de la sienne. Elle en paroiss-

soit pénétrée de joye , & elle me reprochoit en riant cet excès de foiblesse , qui deshonorait , disoit elle , la Philosophie. Le reste du tems se passoit ensuite en tendresses & en badinages.

Dans le fond je ne pus réfléchir sérieusement sur ce mélange bizarre d'occupations graves & badines , sans en ressentir quelque honte. L'objet de mes études étoit si sérieux , qu'il méritoit d'être respecté , même par l'amour. Je priai instamment Fanny de demeurer désormais dans son appartement , & de me laisser suivre mon premier ordre de conduite. Elle ne me l'accorda qu'avec peine. Son dédommagement fut de venir de tems en tems dans mon Cabinet , où elle me promettoit en entrant de ne demeurer qu'un instant. Mais elle s'y oublioit des heures entières , soit à s'amuser autour de moi avec mes papiers & mes Livres. Enfin j'eus assez de force pour lui dire un jour que je voulois absolument être tranquille , & qu'elle me chagrinoit de me troubler si souvent. Je ne scài si mon air fut assez sérieux pour lui faire croire que j'étois effectivement mal satisfait ; mais ayant demeuré quelque tems sans me répondre , & me voyant continuer ma lecture sans lui parler davantage , elle sortit de ma chambre en silence pour se retirer dans la sienne. Je ne fis attention qu'un moment après , à la manière dont elle étoit sortie. J'en eus de l'inquiétude ; & la connoissant extrêmement sensible , je me hâtai d'aller chez elle pour adoucir ce qu'il

qu'il y avoit eu de trop dur dans mon expression. Je la trouvai assise , la tête appuyée sur sa main , & les yeux tout en larmes. Elle s'efforça de prendre une autre contenance en m'apercevant , mais lorsque je lui eus expliqué que c'étoit la crainte de l'avoir offensée qui m'amenoit , elle ne put arrêter ses larmes qui recommencèrent à couler avec abondance. Je la pressai de m'apprendre ce qui pouvoit l'émouvoir jusqu'à ce point. Ce ne fut qu'après de longues instances qu'elle ouvrit la bouche , en baissant les yeux , pour se plaindre de ce que j'étois tout-à-fait changé pour elle , & de ce que je l'aimois si peu , que je trouvois plus de plaisir dans un Livre que dans sa présence & son entretien. Elle ajouta qu'elle ne reconnoissoit que trop, qu'en perdant son Pere, elle avoit perdu le principal lien qui m'attachoit à elle ; & que si je la traitois avec cette dureté, je la rendrois la plus malheureuse de toutes les femmes.

Quoique je ne me sentisse point assez coupable pour mériter des reproches si amers , je n'examinai point s'ils étoient justes , & je m'efforçai de la consoler par les plus tendres assurances d'amour & de fidélité. Nous fîmes la paix. Loin de lui sçavoir mauvais gré de cette querelle , & d'en prendre sujet d'estimer moins son caractère , je l'expliquai comme l'effet d'une extrême délicatesse de sentimens , qui ne devoit servir qu'à me la rendre plus chère , & à me la faire trouver plus aimable. Je m'accusai même d'avoir

mal conçu jusqu'alors un des principaux devoirs de la vertu & de la sagesse. Le but de mes études devoit être non seulement de travailler à mon bonheur , & à ma perfection , mais de me rendre utile , autant qu'il m'étoit possible , au bonheur des autres ; car ces deux obligations touchent presque également un homme raisonnable & vertueux , qui sent qu'il est fait pour la Société , & qu'il se doit par conséquent aux autres presque autant qu'à lui-même. Or quel étrange fruit me propoisois je dans mes études , si l'application même que j'y apportoïs , produisoit un effet tout opposé à celui que la raison devoit me faire désirer ? J'étudie , disois-je , pour me former à l'humanité , à la douceur , à la complaisance , & le travail par lequel je crois tendre à ce but , m'en écarte lui-même , & me fait commettre ce qui doit servir à me le faire éviter. Il choque mon Epouse , il me rend distrait , farouche , dur même & grossier , puisque j'ai été capable de la traiter si brusquement qu'elle en est touchée jusqu'aux larmes. Je ne suis donc point dans la voye qui conduit à la sagesse & à la vertu ; ou plutôt , j'y suis , mais j'y marche mal. Je ressemble à un homme qui chercheroit à plaire , & qui , faute d'art & de ménagemens dans ses soins & ses services , ne réussiroit qu'à les rendre importuns : il parviendroit ainsi à se faire haïr , par les moyens qui servent à faire aimer.

Mais , indépendamment de ce motif , qui n'étoit tiré que des idées de l'Ordre , & qui n'agissoit ,

n'agissoit , si j'ose ainsi parler , que sur ma raison , je n'avois qu'à suivre le mouvement de mon cœur , pour me porter à tout ce qui pouvoit plaire à ma chère Epouse. Je réglai mes études , & la durée de ma solitude , de concert avec elle : j'y mis les bornes qu'elle desira ; & une des principales conditions auxquelles il fallut consentir , fut qu'elle auroit la liberté d'entrer à toutes les heures dans mon Cabinet , & de me faire mêler un peu d'amour dans mes occupations les plus sérieuses. Elle en abusa ; car telle étoit encore la force de sa passion , qu'elle ne pouvoit être contente un moment loin de moi. Je ne cacherai point , que ma foiblesse étoit égale pour elle. Je ne l'avois jamais vu si charmante. On a dû comprendre , que dans les premières années de notre mariage elle étoit dans l'âge le plus proche de l'enfance : ses charmes étoient encore naissans. Mais elle entroit alors dans cette fleur de jeunesse , où il ne manque rien à la perfection de la beauté. Ajoutez , que les fatigues qu'elle avoit effuyées en Amérique l'avoient extrêmement changée , & que le repos où elle vivoit à la Havana lui rendoit un air d'embonpoint qui relevoit toutes ses graces. Je l'aimois donc avec plus d'ardeur que jamais. Chère Fanny ! Hélas , je l'aimois plus que moi-même. Pourquoi rougirois je d'une passion si juste , & autorisée de toutes façons par le devoir ? Et comment réüssirois-je d'ailleurs à exprimer bien tôt l'excès de mon infortune , si je ne confessois ici celui de mon amour ?

Cependant , comme je veillois toujours assez sur moi-même pour conserver de la modération dans mes desirs , je ne me livrois pas aux sentimens de ma tendresse présente avec si peu de mesures , que je ne portasse souvent mes réflexions sur l'avenir. Si le cœur de Fanny étoit tel que je le desirois , il falloit , pour le bonheur du mien , qu'il le fut toujours. C'étoit dans cette vuë que je méditois souvent sur la nature de nos inclinations & de nos attachemens , & que mettant mon propre cœur à toutes les épreuves , je tâchois de démêler ce qui étoit capable d'affoiblir ou d'augmenter ses sentimens. Je ne faisois point de découverte , que je ne vérifiassé aussi-tôt par l'expérience. Sans avertir Fanny de mon dessein , j'essayois sur elle , en quelque sorte , l'efficacité de mes remèdes , semblable à un Médecin qui feroit son étude continuelle de la santé d'une personne qu'il aime , & qui , sans attendre le tems de la maladie , s'attacheroit à pénétrer le fond de son tempérament , à découvrir de quel côté il peut s'altérer , à lui préparer les potions les plus salutaires , & à lui en présenter quelquefois un léger essai , soit pour s'assurer seulement de l'effet qu'elles peuvent produire au besoin , soit dans l'espérance qu'elles préviendront la naissance du mal , ce qui est encore mieux que de les réserver pour les guérir. J'employois ainsi toute mon attention & mon adresse à chercher ce qui pouvoit fixer l'amour dans le cœur de Fanny. De petites absences , ménagées avec art , m'avoient déjà paru d'un

secours admirable. J'en avois éprouvé plus d'une fois l'effet, même avant mon voyage de Serrane & l'arrivée de mon Frere. Quoiqu'il ne m'en coûtât guères moins qu'à mon Epouse pour me résoudre à ces séparations volontaires, j'étois déterminé par la raison, & soutenu par l'espoir d'un redoublement d'amour & de plaisir, sur lequel je comptois à mon retour.

Je persistai donc dans la résolution de partir avec Bridge & Gelin pour Sainte Héléne. Ils passèrent environ six semaines à la Havana, au bout desquelles nous montâmes sur le Vaisseau qui leur apartenoit. J'avois eu soin de le faire mettre en si bon état, qu'il n'y en avoit point qui valût mieux dans le Port. Sur la route nous relâchâmes à la Jamaïque, uniquement pour apprendre quelque nouvelle de l'Europe. Il y étoit arrivé tout récemment un Vaisseau parti de Londres. Je parlai au Capitaine. S'il ne m'apprit rien de fort intéressant touchant l'Angleterre, il m'entretint du sujet de son voyage, & en m'apprenant qu'il devoit faire voile au premier jour à la Virginie, il me fit naître un dessein que je dois regarder comme l'époque du plus horrible de tous mes malheurs. Je ne manquai point de m'informer d'abord s'il iroit jusqu'à Powhatan. Il me dit que c'étoit le terme de sa route. Je le priai instamment de demander des nouvelles d'une Dame Françoisse, nommée Madame Lallin; & s'il la trouvoit dans cette Ville, de lui dire que je faisois ma demeure

demeura dans l'Isle de Cube , chez le Gouverneur de la Havana , & que je l'invitois à profiter de la première occasion qui s'offriroit pour m'y venir joindre. Non-seulement il se chargea volontiers de cette commission , mais il ajouta , qu'il pouvoit lui-même rendre service à cette Dame , en la transportant où je souhaitois de la voir. Son Vaisseau étoit marchand. Il s'étoit défait à la Jamaïque d'une partie de sa Cargaïson , & les marchandises qu'il aporloit d'Europe n'étant que pour l'usage de notre Nation , il se proposoit de vendre le reste dans nos Colonies du Nord. De-là son dessein étoit de revenir , chargé des denrées du País , dans le Golfe du Mexique , pour les debiter aux Espagnols ; & de prendre d'eux de nouvelles marchandises qu'il devoit porter en Europe. Cet arrangement étoit si favorable pour Madame Lallin , que je ne doutai point qu'elle ne pût être à la Havana , même avant mon retour de Sainte-Hélène. En réfléchissant sur les facilitez de son voyage , il me vint à l'esprit d'accompagner moi-même le Capitaine jusqu'à Powhatan. Je devois assez de reconnoissance à Madame Lallin pour lui faire cette civilité. Bridge & Gelin ne pouvoient s'offenser que je les abandonnasse pour remplir un devoir si juste. Ma compagnie ne leur étoit d'aucun secours , & notre séparation ne changeoit rien à la promesse qu'ils m'avoient faite de revenir à la Havana. Je leur proposai mon dessein. Ils le trouvèrent juste , & ils ne marquèrent point

point d'autre peine en me quittant, que celle qu'ils alloient sentir de mon absence. Enfin, que dirai je pour justifier ce funeste voyage ? Si tous les événemens sont conduits par la Providence, de sorte qu'il n'arrive rien que par sa direction & par son ordre, dois-je donner à mon entreprise une autre cause que sa volonté ; & ne dois-je point reconnoître qu'il n'y avoit ni réflexions ni prudence qui pussent me faire éviter ce qu'elle avoit résolu ?

Je quittai mes Amis après être convenu avec eux du tems auquel ils tâcheroient de me rejoindre. Je comptois que mon retour seroit infailliblement plus prompt que le leur. Je me mis en mer avec joye, me faisant un plaisir extrême de la surprise agréable que j'allois causer à Madame Lallin. Mes aveugles desirs tendoient ainsi à ma perte, car je ne faisois plus un pas qui ne m'approchât du précipice. J'allois moi-même allumer le feu qui devoit me consumer, & causer avec ma ruine celle de mon Epouse, de mes Amis, & de tout ce qui m'étoit cher. Que je devrois haïr Madame Lallin ! Horrible Furie, dont je devrois détester jusqu'au souvenir ! C'est elle qui m'a perdu. Sans elle, ne serois-je pas heureux ? Ma fortune n'avoit-elle pas repris une face riant & tranquille ? Avois-je quelque autre raison de craindre qu'elle pût changer ? Hélas ! j'étois si satisfait de ma condition, que je commençois à perdre le souvenir de mes infortunes passées ; je ne les voyois déjà plus que

que dans l'éloignement, lorsqu'un rison fatal de haine & de discorde vint rallumer des flâmes presque éteintes, r'ouvrir dans mon ame les sources de la douleur, & joindre à mes anciennes blessures des coups si terribles & si imprévus, qu'ils ont mis dans le même danger, mon bonheur, ma vie & ma raison. Cependant, en accusant cette Dame de tous mes maux, je dois confesser qu'elle n'en fut qu'innocemment la cause. En quelque endroit du Monde que son desespoir & son mauvais sort l'aient conduite, je lui dois cette justice. Elle étoit bonne, douce, obligeante, attachée à ma famille, amie de la paix, & incapable de contribuer volontairement aux malheurs qu'elle m'a causez. Elle m'a perdu sans le vouloir. Mais son innocence ne met point de changement dans ma misère !

Le vent n'ayant pas cessé de nous être favorable jusqu'à l'entrée de la Rivière de Powhatan, nous arrivâmes heureusement dans cette Ville. J'appris du premier venu que Madame Lallin y étoit toujours, & qu'elle y avoit vécu jusqu'alors fort honorablement. Je me fis conduire sur le champ à sa maison. Mon arrivée lui causa une des plus grandes joyes qu'elle eût jamais ressenties. Je ne lui en marquai pas moins de la revoir, & j'augmentai beaucoup sa satisfaction, en l'assurant que c'étoit uniquement pour l'amour d'elle que j'avois entrepris le voyage. Elle accepta avec empressement l'asile que je lui offris dans l'Isle de Cuba auprès de mon Epouse ; & elle me pria de la regarder ,

après Fanny , comme la personne du monde qui auroit toujours le plus d'affection pour moi , & qui tâcheroit le plus sincèrement de se conserver la mienne. Elle me fit un long recit de ses aventures , qui étoient assez touchantes pour interresser beaucoup ma compassion. Le Capitaine Will avoit mis le comble à sa perfidie , en l'obligeant à l'épouser ; ou plutôt en lui faisant recevoir malgré elle , du Ministre de son Vaisseau , une bénédiction vaine & sans effet , puisqu'elle étoit forcée , & que ni caresses ni menaces n'avoient pû engager cette malheureuse Dame à y consentir. Lui-même n'avoit jamais eu dessein de regarder cet engagement comme un mariage légitime. Il avoit voulu ménager sa réputation , en donnant un voile honnête à son infamie , & prévenir non-seulement sa honte , mais le châtiment même qu'il pouvoit craindre pour une action de cette violence , lorsqu'il seroit de retour en Angleterre. Etant le Maître absolu dans son Vaisseau , il avoit fait subir ensuite à Madame Lallin toutes les loix que sa passion l'avoit porté à lui imposer. Il l'avoit conduite à la Jamaïque & dans la Virginie ; & s'il l'avoit toujours traitée honnêtement , ç'avoit été moins sur le pied d'une Epouse , que d'une Maîtresse dont il croyoit s'être acquis le pouvoir de disposer. Pour elle , qui gémissoit sans cesse de l'esclavage où elle étoit retenue , il ne s'étoit pas présenté d'occasion de fuir , dont elle n'eût tâché de profiter ; mais ses efforts avoient été

inu-

inutiles , tant que le Capitaine avoit eu assez d'amour pour veiller sur elle avec une continuelle attention. Enfin , lorsqu'il commença à se refroidir , & que pensant à retourner en Europe , il souhaita peut-être d'être défait d'elle & de la laisser en Amérique , elle s'aperçut qu'elle étoit moins observée. Will étoit alors revenu à la Jamaïque , où il devoit laisser une partie de ses Troupes. Il lui avoit accordé la liberté de sortir du Vaisseau , pour prendre quelques jours de repos à Port Royal. Elle fit la confidence de ses peines à un honnête-homme , qui lui promit de faciliter sa fuite , & qui trouva en effet le moyen de la faire embarquer secrètement dans un Vaisseau qui partoît pour *Lucayoneque*. Ce ne fut qu'après diverses aventures , & un nombre infini de peines , qu'elle gagna la Virginie , où elle espéroit de trouver Mylord Axminster , & moi peut-être avec lui. Ayant conservé les sommes d'argent qu'elle avoit apportées de France , il ne lui manqua rien pour mener une vie douce à Powhatan , & elle s'y mit en si bonne réputation par son honnêteté & sa sagesse , qu'elle inspira assez d'estime pour elle à quelques Anglois des plus considérables de cette Ville , pour leur faire naître l'envie de l'épouser.

Elle fut si satisfaite de ce que j'avois entrepris pour elle , & de l'espérance que je lui donnois de vivre tranquillement dans ma famille , où elle se promettoit beaucoup de douceur dans la compagnie de mon Epouse , qu'elle

qu'elle marqua une impatience extrême de quitter Powhatan. Les affaires du Capitaine ne nous arrêterent pas plus de quinze jours. Nous partîmes avec un bon vent. J'eus le plaisir en quittant cette Ville de voir tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens marquer à ma Compagne le regret qu'ils avoient de son départ , & la combler des témoignages de leur estime.

Sur la route , je trouvai dans les entretiens continuels que j'eus avec elle , que son esprit & son cœur n'avoient rien perdu par l'infortune. Il me parut au contraire que ses chagrins avoient fortifié sa raison , & je l'en estimai davantage , d'avoir sçu tirer un si excellent fruit de l'adversité. Elle pensoit juste , elle s'exprimoit avec grace , & tout ce qu'elle disoit avoit quelque chose de réfléchi , qui flâtoit extrêmement le penchant que j'avois moi-même à me recueillir & à méditer. Je ne lui cachai point la satisfaction que j'avois de la trouver dans un si bon goût. Je gagne bien plus que vous , lui dis je , à vous avoir rencontrée. Vous allez servir au bonheur de ma vie. Ce que j'ai cru vous devoir par reconnoissance , je vais le faire à présent par un motif d'intérêt & de propre utilité. Votre conversation sera pour moi une espèce charmante d'étude , dont je suis sûr de recueillir plus de fruit que de mes livres. Je lui appris là dessus , que j'attendois à la Havana mon Frere Bridge , dont le caractère avoit beaucoup de ressemblance avec le nôtre. Quelle douceur,

con.

continuai-je , ne trouverons-nous pas dans la manière dont nous allons vivre ? Notre vie sera toute composée de raison. Nous en passerons une partie à lire , une autre à nous communiquer nos réflexions. Mon Epouse elle-même n'est point incapable d'entrer dans ce projet. Il ne nous manquera rien pour être heureux ; car , ajoutai-je , il n'y a plus d'apparence que nous ayions rien à démêler désormais avec la fortune. Notre condition est fixée. Je ne vois plus par quel endroit nous pourrions appréhender ses coups. Tel étoit mon aveuglement sur le plus grand péril dont j'eusse jamais été menacé. J'y touchois , sans le moindre pressentiment qui pût m'en avertir ; & tout servit à me confirmer long-tems dans la plus malheureuse de toutes les erreurs.

Nous arrivâmes à la Havana. Quelques ordres que j'eus à donner pour le service du Capitaine qui nous avoit amené , m'ayant retenu long-tems dans le Port , le bruit de mon retour fut si prompt à se répandre , que mon Epouse en fut assez tôt informée pour venir au devant de moi avec Dom Pedro d'Arpez. Je fus surpris de voir paroître le carosse du Gouverneur , & me doutant qu'il y étoit avec Fanny , j'offris la main à Madame Lallin pour nous avancer ensemble. Fanny la prit d'abord pour ma Belle-sœur , avec laquelle elle s'imaginait que j'arrivois de Sainte-Hélène. Mais je m'expliquai aussi tôt , & je lui appris que c'étoit cette même Dame qui m'avoit écrit chez les

Abaquis ,

Abaquis , qui étoit partie de France avec moi , qui m'avoit donné dans mille occasions des marques d'amitié & de générosité ; enfin , que c'étoit Madame Lallin , & que je la lui offrois comme une Amie & une Compagne , dont elle goûteroit bien - tôt l'esprit & le mérite. Je continuai à lui raconter en peu de mots , par quel hazard j'avois eu l'occasion d'aller moi-même à Powhatan , pour offrir à cette Dame une retraite auprès de nous , suivant le projet qui l'avoit amenée en Amérique. C'est une autre Madame Riding , ajoutai-je , que je vous présente , & que je vous prie de recevoir avec amitié.

Si l'on se rapelle tout ce que j'ai rapporté , dans plus d'une occasion , du caractère de Fanny , & de cette délicatesse inquiète qui la portoit naturellement à la jalousie , on entrera sans peine dans le sens de tout ce qui me reste à raconter. Qu'on se souvienne de cette profonde tristesse dans laquelle elle s'étoit comme obstinée chez les Abaquis ; de ces allarmes qu'elle n'avoit pu cacher , même dans les premiers jours de notre engagement ; de ses distractions , de ses pleurs mêmes & de ses soupirs ; & quiconque lira cette funeste partie de mon Histoire , sera bien mieux instruit de la cause de mon malheur , que je ne l'étois moi-même au tems qu'il m'est arrivé. Qui le comprendroit , sans cette clef ? Mais après le soin que j'ai pris de préparer de si loin mes Lecteurs à ce recit , ils ne trouveront rien

rien d'obscur dans les ténèbres où ils me verront marcher. Ils jouïront clairement du spectacle de mes peines. Helas ! que n'avois je alors pour les éviter , les lumières que je donne ici pour les faire entendre !

Eloigné, comme j'étois, de toute ombre de défiance , je n'observai pas même de quel air mon Epouse écoutoit ce discours ; je n'étois occupé que du plaisir de la revoir & de lui procurer une Amie. Cependant , si j'y eusse fait réflexion , dès ce premier moment , j'aurois pû découvrir , comme je l'ai sçu trop certainement dans la suite , quelque altération sur son visage , & beaucoup de contrainte dans ses manières. L'opinion qu'elle avoit prise de mes sentimens pour Madame Lallin , depuis qu'elle avoit sçu que cette Dame avoit quitté son País pour m'accompagner jusqu'en Amérique ; & la confirmation qu'elle croyoit en avoir eüe dans le soin avec lequel je lui avois caché long-tems cette circonstance de mon voyage , ces deux raisons , dis-je , eussent suffi seules pour lui rendre Madame Lallin odieuse , & sa presence desagréable. Lorsqu'elle vit non seulement que c'étoit moi-même qui souhaitois de l'avoir avec nous , mais que je m'étois donné la fatigue de faire exprès le voyage de Virginie pour l'amener à la Havana , & pour lui offrir une retraite auprès de moi , elle se crut trop assurée , qu'il entroit de la passion dans une civilité si excessive , & que je l'avois par conséquent trompée elle-même dès le commencement

cement de notre mariage , ou abandonnée dans le cœur depuis que j'avois recouvré sa Rivale. Quels progrès cette pensée ne fit-elle pas tout-d'un-coup dans un caractère tel que celui de mon Epouse ? tendre au-delà de mes expressions , timide & facile à s'alarmer , toujours pleine de la crainte de n'être pas assez aimée ; possédée avec cela d'une mélancolie douce qui lui faisoit chercher la solitude , pour s'y livrer à la rêverie dans tous les momens qu'elle ne passoit pas avec moi. Hélas ! l'instant de mon arrivée fut le dernier de son repos. Cette chère Epouse n'eut plus que des joyes feintes qu'elle eut la constance d'affecter pour sauver les apparences ; & sa disposition habituelle fut la douleur , avec tous les tristes effets qui l'accompagnent.

Je m'aperçus si peu de ce changement , que je me crus au contraire dans une des plus agréables circonstances de ma vie. Il ne me manquoit que mon Frere & son Angélique pour me persuader absolument que je n'avois plus rien à desirer. Je témoignai ces sentimens à mon Epouse. Elle y répondit avec sa tendresse ordinaire. Je l'excitai à marquer de l'amitié à Madame Lallin ; & cette Dame m'ayant paru tout à-fait revenuë de la foiblesse qu'elle avoit eue long-tems pour moi , je ne fis pas difficulté dans toutes les occasions de lui prodiguer mille caresses innocentes , qu'elle recevoit comme autant de marques de la sincère affection que j'avois pour elle. Fanny se faisoit
assez

assez de violence , pour lui donner de tems en tems quelques démonstrations extérieures de son estime. Mais il est facile de juger qu'elles n'étoient pas sincères. Elle souffroit mortellement , lorsqu'il lui arrivoit d'être témoin des miennes. C'étoit un suplice pour elle , que de me voir entretenir quelquefois son Ennemie en particulier , ou faire avec elle un tour de promenade dans le jardin du Gouverneur. Elle venoit souvent nous interrompre , & quoiqu'elle tâchât de prendre alors un visage riant , j'ai fait réflexion dans la suite , qu'il m'eût été aisé d'y remarquer de l'agitation , si je n'eusse été accoutumé à regarder ses petites inégalitez comme un effet ordinaire de sa mélancolie.

Deux mois se passèrent , sans qu'il lui fût encore rien échappé qui pût me faire connoître son trouble & me causer de l'inquiétude. L'arrivée de mon Frere avec son Epouse & Gelin , devint bien-tôt pour elle & pour moi une nouvelle source de maux irréparables. Dom Pedro , qui étoit attentif à prévenir tous nos desirs , jugea , par la satisfaction que nous eûmes de les voir arriver , qu'il ne pouvoit nous obliger davantage qu'en leur offrant sa maison pour demeure. Je les fis consentir par mes instances à l'accepter. Bridge aimoit inséparablement Gelin : ainsi, c'étoit les retenir tous deux, que d'en engager un. Il y avoit d'autant moins de difficulté , que la maison , ou plutôt le Palais du Gouverneur , étoit d'une si vaste étendue , que nous pouvions y occuper chacun

cun notre appartement sans y causer le moindre trouble. Nous nous trouvâmes donc tous logez sous le même toit.

Lorsque nous fûmes un peu revenus du premier mouvement qu'inspire la joie de revoir des personnes qu'on aime, chacun pensa à se faire des occupations de son goût, pour remplir les momens que nous ne pouvions pas toujours passer ensemble. Mon choix étoit fait : c'étoit l'étude. Brid-ge, qui n'y étoit pas moins porté que moi par inclination, prit le même parti. Madame Lallin se détermina aussi à demeurer une partie du jour occupée de quelque lecture ; & comme j'avois formé dans mon cabinet une Bibliothèque, de tout ce que j'avois pu découvrir de bons Livres à la Havana, elle s'accoutuma à venir souvent m'y trouver, soit pour choisir ceux qu'elle jugeoit les plus agréables, soit pour se procurer avec moi quelques momens de conversation. J'avois compté que mon Epouse choisiroit aussi ce genre sérieux d'amusement, pour lequel elle avoit toujours eu du goût. Cependant elle déclara ouvertement, que son dessein étoit de tenir sans cesse compagnie à ma Belle-sœur, pour s'occuper avec elle de quelque ouvrage de main. Ce fut son desespoir secret, & son aversion pour Madame Lallin, qui lui fit prendre cette résolution ; sur-tout lorsqu'elle eut remarqué que cette Dame venoit souvent dans mon Cabinet. Pour elle, il ne lui arriva plus d'y mettre le pied. Cette ancienne ar-

Tome IV. F deux

deur qu'elle marquoit pour me voir & pour m'entretenir, parut s'éteindre tout à-fait. Si elle quittoit quelquefois ma Belle-sœur, c'étoit pour se retirer seule dans une allée écartée du Jardin, & pour s'y livrer à toutes les agitations de son ame. Je ne pus manquer de faire quelque réflexion sur le changement de sa conduite; mais quelle raison aurois-je eu de l'attribuer à une si cruelle cause, & comment l'aurois-je soupçonnée de se défier de mon cœur, lorsque je n'y sentoispour elle que les mouvemens les plus tendres de l'amour, & le témoignage assuré d'une constance immortelle.

Gelin, qui n'avoit pas autrement d'inclination pour l'étude, s'attacha à la compagnie de ma Belle-sœur & de Fanny. Dans les idées de politesse & de galanterie qui sont communes à tous les François, il auroit cru blesser l'honneur de sa Nation, s'il eût abandonné ces deux Dames lorsqu'il pouvoit les amuser par son entretien. Sa vivacité, soutenuë de beaucoup de facilité à s'exprimer, ne laissoit guères de vuide dans la plus longue conversation; & je suis obligé, malgré le mal qu'il m'a fait, de confesser qu'il étoit d'un commerce agréable. Il passoit donc une partie du jour auprès de mon Epouse & d'Angélique. Je veux croire qu'il n'eut point d'abord d'autre vuë que de satisfaire sa politesse, ou tout au plus de se procurer un plaisir plein d'innocence, dans la compagnie de deux Dames infiniment aimables. Si je ne me trompe point
dans

dans cette opinion , je dois le plaindre : je connois la tyrannie des passions , & je puis me persuader encore même en détestant sa mémoire , qu'il fut peut être plus malheureux que coupable. Mais si c'est volontairement qu'il se jetta dans le crime , si c'est de dessein formé qu'il conjura ma perte , & sur ces principes trop ordinaires aux François , qui leur font regarder une intrigue d'amour comme un badinage , se trouvera-t-il quelqu'un qui ne le haïsse point avec moi , comme un monstre qui viola les droits les plus saints , & qui se rendit coupable des plus noirs de tous les crimes.

Il devint amoureux de mon Epouse. Dans un caractère comme le sien , il n'y avoit point de passion qui pût être foible & modérée. On a vu dans la relation de son aventure de Ste-Hélène , qu'il étoit adroit & fertile en inventions. Toute son étude s'attacha d'abord à connoître le fond du naturel de Fanny , pour attaquer sa vertu par l'endroit le plus foible. Il n'eut pas de peine à remarquer qu'elle étoit mélancolique. Mais ses yeux perçans pénétrèrent beaucoup plus loin. Il ne put la voir & l'observer continuellement , sans découvrir qu'elle étoit agitée de quelque passion violente. Il la suivit de si près , & il examina toutes ses démarches avec tant d'adresse & de persévérance , qu'il saisit enfin le secret de son cœur. Ce fut sur cette connoissance , qu'il établit tout l'espoir de ses amoureux succès. J'entre ici dans un détail , dont on s'étonnera

de me voir si parfaitement informé. Mais demanderai-je trop à mes Lecteurs, si je les prie de suspendre leur jugement & leur attention ?

Le cruel Gelin ne tarda guères , après cette découverte , à mettre en usage tous les secours qu'il put tirer de son esprit artificieux. Le premier dessein qu'il forma , fut de se servir de ses lumières pour s'insinuer dans la confiance de mon Epouse. Il prit l'occasion d'une promenade qu'elle faisoit seule au Jardin , pour avoir avec elle un entretien particulier. Là , après mille protestations de respect & de sincère estime , il lui fit entendre , non pas qu'il se fût aperçu de sa tristesse , mais qu'il avoit découvert quelque chose qui pourroit lui en causer beaucoup. Il lui fit même des excuses d'avoir différé peut-être trop long-tems à lui faire cette ouverture ; & quelque pressé qu'il en eût été , lui dit il , par la reconnoissance dont il se croyoit redevable à notre famille , il avoit été retenu par la crainte d'y causer du trouble , ou du moins quelque refroidissement d'amitié. Mais le mal paroissant croître de jour en jour , & les conséquences n'en pouvant être que très-fâcheuses , il se croyoit obligé de lui dire que Madame Lallin étoit passionnée pour moi , & qu'elle gardoit si peu de mesures , qu'elle en donnoit des marques scandaleuses ; qu'elle étoit seule avec moi dans mon Cabinet , à toutes les heures du jour ; qu'il avoit entendu des choses qu'il ne jugeoit point à propos de

de répéter ; qu'à la vérité , il ignoroit absolument si je répondois à cette passion ; mais que c'étoit cette raison même qui l'obligeoit à rompre le silence , afin que mon Epouse pût remédier au mal , s'il étoit encore tems de l'arrêter.

Un discours si adroit eut tout l'effet que Gelin s'en étoit promis. La bonne & crédule Fanny n'y aperçut que l'avis d'un Ami fidèle & desintéressé , qui s'accordoit parfaitement avec ses propres idées , & qui confirmoit toutes les préventions de sa jalousie. Elle n'y répondit d'abord que par un ruisseau de larmes , & par des plaintes de sa mauvaise fortune. Gelin affecta de la vouloir consoler ; mais ce fut d'une manière qui l'engagea à s'ouvrir davantage. Elle lui confia toutes ses peines. Elle lui confessa qu'elle n'avoit rien entendu de lui , dont elle ne fût bien instruite depuis long-tems. Elle eut même l'imprudence de lui avouer qu'elle se croyoit trahie de moi , & qu'elle étoit trop certaine que j'aimois Madame Lallin autant que j'en étois aimé. Rien ne pouvoit être plus favorable pour Gelin. Son but étoit de se rendre , en quelque sorte , nécessaire à mon Epouse , sous le prétexte de la servir ou de la consoler. Il avoit remarqué qu'elle m'aimoit encore avec trop d'ardeur , pour qu'il osât se flâter que son cœur fût une conquête aisée ; mais il espéra que dans la relation étroite qu'il se promettoit d'avoir avec elle , il trouveroit par degrez le moyen de l'attendrir. Les ouvertures de

cœur , les communications de sentimens , l'air mystérieux de confiance , soit autant de symptômes qui appartiennent à l'amour , & qui ne manquent guères d'en être la cause , quand ils n'en sont pas l'effet. Gelin parvint effectivement à une partie de ce qu'il prétendoit auprès de Fanny ; & s'il n'obtint pas sa tendresse , il eut du moins le premier rang dans son estime & dans son amitié.

Ce ne fut plus entr'elle & lui que rendez-vous secrets , rapports , mystères , signes particuliers d'intelligence. Il n'échapoit plus à Madame Lallin de me dire un mot , ni de me jeter un regard , qui ne fût interprété dans le sens le plus malin. Gelin avoit l'œil sur nos moindres mouvemens. Il en tenoit un compte exact , qu'il ne manquoit point de rendre tous les jours à mon Epouse. S'il n'apercevoit rien qui fût susceptible d'un mauvais sens , sa malignité suppléoit au défaut de la matière. Il portoit l'impudence jusqu'à se glisser dans mon appartement , & prêter l'oreille à la porte de mon Cabinet , pour recueillir quelque chose de mes entretiens avec Madame Lallin. Les expressions les plus innocentes de l'amitié & de la confiance prenoient dans sa bouche un tour corrompu & empoisonné. Cet indigne Confident achevoit ainsi de perdre de plus en plus ma malheureuse Epouse. Il est vrai que les fruits qu'il en tiroit , n'étoient guères favorables à sa passion. Il vouloit lui inspirer de l'amour , & il ne
faisoit

faisoit entrer dans son cœur que du trouble & de la tristesse. Trop certaine de son malheur , & comme accablée par les nouvelles confirmations qu'elle en recevoit de jour en jour , elle vivoit moins , qu'elle ne languissoit dans un continuel desespoir. Elle n'avoit plus que deux occupations , mais toutes deux funestes & violentes : l'une , de se livrer à la douleur lorsqu'elle étoit seule & qu'elle pouvoit éviter d'être observée ; l'autre , de faire des efforts infinis pour la cacher , lorsqu'elle étoit obligée de paroître en compagnie. Aussi , sa santé ne put-elle résister long-tems contre des agitations de cette nature. Elle s'affoiblissoit à vûë d'œil. Sa couleur & son embonpoint diminuoient tous les jours. Le poison qu'elle avoit eu la force de tenir si long-tems renfermé , gaignoit peu à peu les dehors , & commençoit à corrompre son sang & ses forces , après avoir infecté toutes les facultez de son ame.

Je vivois pendant ce tems-là dans une confiance & une sécurité , qui rendoient mon malheur infiniment plus déplorable. Loin de former le moindre soupçon contraire à mon repos , s'il m'arrivoit de faire quelque réflexion sur le changement que j'apercevois dans la conduite de Fanny ; c'étoit pour m'en réjoûir , comme d'une chose que j'avois souhaitée , & que je croyois d'un extrême avantage pour elle. Je m'imaginois qu'elle trouvoit dans la compagnie de ma Belle-sœur & de Gelin un amusement si agréable , qu'il triomphoit de sa mé-

lancolie. Si ma tendresse y perdoit quelque chose, parce que je passois une partie du jour sans la voir, je trouvois de la douceur à penser qu'elle étoit tranquille & satisfaite. Je lui marquois même souvent la joie que j'en avois, & je remerciai plus d'une fois Gelin & Angélique d'avoir eu le secret de changer ainsi son humeur. C'étoit souffler sur les flammes, & attiser le feu qui la dévorait; car elle ne manquoit point d'expliquer ces marques de satisfaction comme une preuve manifeste de mon infidélité. J'étois charmé qu'elle me laissât libre avec Madame Lallin. Sa présence m'étoit devenuë odieuse & importune. Tels étoient les tristes raisonnemens de son cœur malade, & de son esprit troublé. Nous ne laissions pas de nous voir plusieurs fois le jour, mais c'étoit en public. Le soir, il arrivoit toujours que la nuit étoit fort avancée lorsqu'on se retiroit. J'attribuois sa pesanteur & son abattement au sommeil. Elle ne se refusoit point à mes caresses; mais j'avois peine à tirer d'elle quelques paroles. Elle faisoit semblant de s'assoupir presque aussi-tôt. Je passois néanmoins la nuit délicieusement auprès d'elle; heureux de cette seule pensée, que je régnois dans son cœur, & qu'il étoit aussi tranquille que le mien.

Cependant, sa santé continuant à s'altérer tous les jours, il parut visiblement sur son visage qu'elle souffroit quelque douleur dont elle ne se plaignoit point. Je lui marquai de l'inquiétude. Elle confessa qu'elle se
trouvoit

trouvoit mal , & elle en prit occasion de se faire préparer un lit différent du mien. Alarmé de ses moindres maux , j'interrompis l'ordre de mes études pour demeurer plus régulièrement auprès d'elle. Je remarquai , en l'observant , qu'elle étoit agitée. Elle parloit peu. Ses yeux s'attachoient languissamment sur moi , & malgré l'effort qu'elle faisoit pour se vaincre , il lui échappoit souvent des soupirs. Ma Belle - sœur me dit en confidence , qu'elle croyoit s'être aperçue que la source du mal étoit moins dans le corps que dans le cœur & l'esprit , & qu'elle ne doutoit pas que Fanny n'eût quelque sujet considérable de chagrin. Je me ménageai un moment de solitude avec elle. Je l'embrassai avec toute ma tendresse. Je la conjurai de s'expliquer , & de m'ouvrir son cœur , à moi qui étois son cher Epoux , qui l'adorois , & qui ne pouvois vivre un instant tranquille s'il manquoit quelque chose à son repos & à son bonheur. Elle me parut incertaine pendant quelques momens , comme si l'ardeur de mes expressions l'eût émuë , & qu'elle eût été prête à me communiquer le secret de ses peines. Hélas ! j'en suis sûr , ce fatal secret vint jusqu'au bord de ses lèvres , & nous pouvions encore être heureux s'il en fut sorti tout-à-fait. Mais quelque réflexion funeste , qui étoit l'effet des malignes inspirations de Gelin , le fit rentrer dans des ténèbres que mes yeux ne purent pénétrer. Elle me répondit en soupirant , qu'elle n'étoit point

E s. toujours

toujours la maîtresse de son imagination ; que malgré elle les tragiques aventures de son Pere & de sa Mere lui revenoient souvent à l'esprit ; qu'elle ne pouvoit penser sans frémir aux cruels defastres qui avoient détruit sa famille ; que n'ayant nulle raison d'espérer que le courroux du Ciel la ménageât davantage , elle s'attendoit à quelque fin funeste , qui répondroit aux malheureux commencemens de sa vie. Elle ne put retenir ses larmes en finissant ces paroles ; & son cœur , qui étoit serré de tristesse , se soulagea en poussant une infinité de soupirs.

Je me sentis si attendri de la voir dans cet état, que pour peu qu'elle eût conservé de liberté d'esprit & de raison, il eût été impossible que des marques si sincères de ma tendresse & de ma douleur ne lui eussent point fait ouvrir les yeux sur son injustice & sur mon innocence. Je pris une de ses mains , que je ferrai contre mon visage. O chère Fanny ! lui dis-je avec un sentiment de cœur inexprimable ; ô charme tout-puissant de ma vie & de mes peines , comment pouvez-vous vous affliger par des craintes si injustes , & par des souvenirs que vous devriez avoir effacés ! Le passé n'est point en notre pouvoir ; mais où voyez-vous de quoi trembler pour l'avenir ? Ne sommes-nous pas l'un à l'autre ? Tout le pouvoir de la nature empêchera-t-il que je ne vous adore , que vous ne m'aimiez , que vous ne soyez à moi pour toujours ! Et si cela est aussi

sur

sur qu'il doit le paroître , qu'y a-t il à présent dans la vie qui puisse être un malheur pour vous & pour moi ? Non , non , ajoutai-je en l'embrassant , ce n'est point sentir le prix du bonheur dont on jouit , que d'être troublé continuellement par la crainte de le perdre. Votre cœur est trop inquiet. Je veux vous donner un moyen de le rassurer : c'est que la place de la crainte y soit toujours occupée par l'amour.

Comme je n'avois nul sujet de me défier de sa sincérité , je pris la réponse qu'elle m'avoit faite pour l'aveu de ses véritables peines , & je ne pensai qu'à lui procurer des amusemens qui pussent écarter les pensées qui l'affligeoient. Je fis prier les principales Dames de la Havana de se rendre chez nous tous les jours après-dîner , & de former dans sa chambre des parties de jeu & de plaisir. J'y assistois moi-même constamment. Soit par un effet de dissipation , soit que ma présence continuelle servît à la tranquiliser , elle se rétablit en peu tems ; nous reprîmes nos exercices ordinaires. Je remarquai le zèle de Gelin à la servir pendant sa maladie ; mais il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y entrer autre chose que de la générosité & de l'amitié.

Je fus obligé quelques mois après, pour faire plaisir au Gouverneur, de me charger de quelques affaires qu'il avoit à régler à la Vera-Cruz. Ce voyage fut plus long & plus ennuyeux , que pénible. Je trouvai à mon retour, ma Famille & mes Amis dans

une santé parfaite. Gelin étoit mieux que jamais avec Fanny, c'est-à-dire, qu'il continuoit à l'empoisonner par ses inclinations & ses conseils. Il ne manqua point de lui faire apercevoir, qu'une absence de plusieurs mois n'avoit rien diminué de sa passion prétendue pour Mme. Lallin. Si je n'avois à donner dans la suite, des preuves claires & sans réplique de la vertu inébranlable de mon Epouse, il paroîtroit incroyable qu'avec la confiance & l'affection qu'elle avoit pour Gelin, elle eût pu se défendre si long-tems contre ses séductions. Ce malheureux s'étoit rendu tellement maître de son esprit, qu'elle ne faisoit plus rien sans l'avoir consulté. Il n'étoit plus à lui faire l'aveu de sa passion ; mais il s'y étoit pris avec tant d'adresse, qu'elle n'avoit pu s'en offenser. Cependant, la manière dont elle avoit reçu sa déclaration lui ayant ôté la hardiesse de la renouveler, & ce qu'il apercevoit tous les jours de son caractère ayant presque achevé de lui faire perdre l'espérance, il s'étoit réduit à son premier dessein, qui étoit d'allumer de plus en plus sa jalousie ; sûr que sa tendresse pour moi s'éteindroit tôt ou tard avec son estime, & qu'il lui deviendrait plus facile de s'insinuer dans son cœur après m'en avoir chassé. Il affectoit donc d'éviter ce qui sentoit l'amour, & de lui marquer en tout une envie desintéressée de la servir. Elle, qui étoit la douceur même, & qui n'avoit jamais su cette sorte d'expérience qui apprend à son

son sexe à se défier du nôtre , ne croyoit rien risquer en accordant son estime & sa confiance à une personne qui lui témoignoît tant d'attachement. Elle avoit d'ailleurs entendu mon Frere se louer mille fois de la générosité de son ami Gelin. Elle me voyoit moi-même le traiter avec amitié ; & pour lui rendre justice , il ne lui manquoit aucune des qualitez qui forment , dans l'opinion commune , l'homme de mérite & l'homme aimable. Ciel ! comment puis-je parler avec cette modération , d'un cruel qui m'a précipité dans le dernier excès du desespoir & de la misère !

Le tems de ma ruïne aprochoit. Dom Pedro d'Arpez , cassé de vieillesse , & se sentant proche de sa fin , fit un Testament par lequel il me laissoit tout son bien. Il ne survécut pas long-tems à cette dernière disposition. Une maladie précipitée le mit au tombeau. Aussi-tôt que notre reconnoissance se fut acquitée , en lui rendant magnifiquement les derniers devoirs , je ne pensai plus qu'à recueillir son héritage & à retourner en Europe. Mon dessein étoit d'équiper exprès un Vaisseau , pour être absolument le maître de ma route. Les Biens que Dom Pedro m'avoit laissez , étoient si considérables , que cette dépense me paroissoit légère ; & dans la résolution où j'étois de me rendre droit en Angleterre avec mes richesses , ma famille & mes amis , je n'étois point d'avis de m'exposer à la discrétion d'un Capitaine Espagnol. Mon Frere avoit ren-

renvoyé à Sainte-Hélène le Vaisseau qui l'avoit apporté avec son Epouse & Gelin : je pris donc le parti d'en acheter un qui avoit été construit peu de tems avant la mort du Gouverneur , & je donnai des ordres si pressans , qu'il fut préparé avec beaucoup de diligence. Mais comme nous nous disposions à nous mettre en mer , j'entendis un jour Bridge qui se plaignoit avec Gelin de la nécessité où ils étoient , en retournans en Angleterre , de laisser après eux leur ami Johnston à Sainte-Hélène. J'aimois Bridge comme moi-même. Je lui fis un reproche de ne m'avoir pas fait connoître plutôt qu'il prît assez d'intérêt à Johnston , pour souhaiter de l'avoir avec lui. Vous deviez l'amener , lui dis-je , lorsque vous vintes ici pour vous y établir avec moi. Tout ce qui vous est cher , ne sçauroit manquer de me l'être beaucoup. Mais j'y sçai un remède ; ajoutai-je , c'est de prendre notre route par Ste-Hélène. Le détour n'est pas infini ; & avec le plaisir de rejoindre Johnston & son Epouse, qui sera votre principal objet , vous aurez celui de nous faire voir cette belle Campagne où votre Angélique est née , & dont vous nous avez raconté tant de merveilles. Cette proposition causa une joye extrême à mon Frere. Nous ne tardâmes point à partir , & ce fut pour Sainte-Hélène que nous mîmes à la voile.

Notre route fut heureuse , mais nous ne l'achevâmes pas sans crainte. La Guerre étoit alors déclarée entre l'Angleterre & la Hollande.

Hollande. *Holms*, à la tête d'une Escadre Angloise, s'étoit emparé des Isles du Cap-Verd, & de quelques Forts que les Hollandois ont sur les côtes de Guinée. J'avois été informé avant mon départ de la Havana, que les Etats de Hollande avoient envoyé tout récemment dans ces mers leur Amiral *Ruiter*, avec une Flote considérable; & dans l'ardeur qui lui faisoit chercher à tirer vengeance des Anglois, il ne pouvoit être que très-dangereux pour moi de tomber entre ses mains. Ce n'est pas que nous dussions appréhender naturellement sa rencontre; mais on sçait que sur mer un coup de vent rapproche quelquefois tout d'un-coup des Vaisseaux bien éloignez. Cette crainte m'avoit porté à prendre Pavillon Espagnol, & à prier tous les Anglois qui étoient dans mon Vaisseau, de ne pas s'exprimer dans leur Langue, s'il nous arrivoit malheureusement de tomber dans la Flote de *Ruiter*. Avec cette précaution, j'évitai un danger dont rien ne m'eût pu sauver autrement; car nous rencontrâmes en effet *Ruiter* dans la mer d'Ethiopie, & nous ne dûmes notre salut qu'aux apparences & au nom d'Espagnols.

Après m'être échapé si heureusement d'un tel péril, ce n'étoit point dans le sein de la paix & de la confiance, ni par la main d'une Epouse & d'un Ami, que je m'attendois de périr. J'avois essuyé dans toute ma vie des infortunes & des pertes, & je n'avois déjà que trop bien acquis la qualité de malheu-

malheureux : mais j'avois toujours eu du moins quelque raison de m'attendre à mes peines ; j'avois eu quelque marque ou quelque pressentiment , qui les avoit précédé. D'ailleurs , en perdant quelque chose de cher & de précieux , il m'étoit toujours resté quelque chose de plus cher encore , qui pouvoit servir à me consoler par cette seule pensée , que le Ciel , en m'ôtant le bien que je regrettois , m'en avoit du moins laissé d'autres dont la perte m'eût rendu infiniment plus misérable. Ici , sans pressentiment , sans réflexion , & presque sans le moindre intervalle , la fortune en deux tours de rouë me précipite au fond de l'abîme. Elle m'y fixe sans retour. Elle m'ôte l'espoir , le remède , les consolations ; enfin , elle me rend tel qu'on va voir , & qu'on aura peine à le croire.

Nous arrivons à Sainte-Hélène ; un Vaisseau François qui venoit des Indes , y entroit dans le Port au moment de notre arrivée. Nous abordons ensemble. Les premières nouvelles dont mon Frere est informé , sont la mort de Johnston & celle de son Epouse. Cette perte lui causant beaucoup de chagrin , je m'employai pendant quelques jours à le consoler. Rien ne pouvoit nous arrêter à Sainte-Hélène , après que nous eûmes vu la Campagne de la Colonie ; & il nous fut aisé de nous procurer cette satisfaction , parce que les Portugais ayant fait sauter à force de poudre quelques parties de rochers qui la séparoient du reste de l'Isle ,
la

la communication par terre étoit devenuë libre & facile. Nous pensions donc à nous remettre en mer , & n'ayant point d'autres Ports à gagner que ceux d'Angleterre , je fis un compliment honnête à Madame Lallin & à Gelin qui étoient François , sur la satisfaction que je ressentois de pouvoir leur assurer une retraite tranquille dans ma Patrie. Signal funeste de ma ruine. Fanny avoit juré de ne pas mettre le pied en Angleterre , si j'y menois avec moi Madame Lallin. Les artifices de Gelin l'avoient engagée à prendre cette téméraire résolution ; & voyant qu'elle ne pouvoit l'exécuter qu'en fuyant avec lui , elle y consentit lorsqu'elle se vit assurée que je ne pensois point à me séparer de sa Rivale. La nuit suivante fut prise pour le départ ; & , ce qui est horrible à raconter , Fanny se leva pendant mon sommeil , du lit où elle étoit avec moi , elle quitta mon côté , pour suivre un infâme , qui rioit peut être de sa foiblesse au moment qu'il l'enlevoit comme sa proie , & qu'il se croyoit prêt à triompher de son honneur & de sa vertu.

On ne sçut cette nouvelle que le lendemain , & il étoit même fort tard avant qu'on en fût assuré parfaitement. Le Vaisseau François étoit parti ; Fanny & Gelin ne paroissoient pas. On les chercha d'abord , on s'informa avec soin si personne ne les avoit vus ; & lorsque toutes les recherches eurent été inutiles , on ne balança point à s'imaginer la vérité. Peut-être étois-je
le

le seul de tous les Habitans de l'Isle , qui n'en étoit pas encore instruit. Je demandai plusieurs fois où étoit mon Epouse. Tant qu'on l'ignora , on me répondit d'une manière qui me causa de l'inquiétude ; & lorsqu'on fut pleinement assuré de mon malheur , on eut l'adresse de me rendre tranquille en me le déguisant. Cependant , comme il étoit impossible de me le cacher plus longtems que jusqu'à la fin du jour , Bridge prit le parti de me l'annoncer. Ce cher Frere , qui m'aimoit avec la dernière tendresse , & qui étoit lui-même si consterné de mon malheur , qu'il avoit presque autant de besoin que moi de consolation , se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il lui fallut ouvrir la bouche & trouver des expressions pour se faire entendre. Il sçavoit , par l'aveu que je lui en avois fait mille fois , qu'il n'y avoit rien dans mon cœur au-dessus de Fanny. Il connoissoit mes sentimens jusqu'au fond , par les tendres & sincères confidences que je lui en faisois tous les jours. Toutes mes passions en effet se réduisoient à celle-là. Sans cesse attentif à veiller sur les mouvemens de mon cœur , & à régler ses inclinations , je ne lui laissois que la liberté d'être tendre & de se livrer à l'amour. C'étoit toute la douceur de ma vie , le charme de mes peines , & le dédommagement de la contrainte perpétuelle où je tenois tous mes autres desirs. Raison , devoir , penchant naturel d'un cœur infiniment sensible , tout s'accordoit à rendre l'amour nécessaire

cessaire à mon bonheur. Aussi m'en étois-je fait une si douce habitude , que de même qu'il faut respirer pour vivre , il me falloit aimer Fanny & être aimé d'elle , pour être heureux. Bridge le sçavoit ; il n'étoit que trop certain par conséquent qu'il alloit me donner le coup mortel en m'apprenant ce que j'avois perdu.

J'étois seul dans une chambre , occupé à lire. Il y entra d'un air qui me fit frémir , en me faisant connoître tout-d'un-coup une partie de ses agitations. Mais quelle aparence d'en pouvoir deviner la cause ? Je le crus attaqué de quelque maladie subite ; ou si j'entrevis dans ses yeux quelque chose de plus funeste , ce fut d'abord sur lui que tombèrent mes craintes & ma compassion. Il ne me laissa pas long-tems dans cette erreur. Je me levois : Demeurez , demeurez , me dit-il , en me faisant remettre sur ma chaise : ne quittez pas une posture dont vous aurez besoin pour m'entendre. Il s'assit auprès de moi. Sa voix étoit tremblante , & son visage si changé , que ne pouvant rien comprendre à ce que je voyois , je demurai interdit , en tenant les yeux attachés sur lui. O pauvre Cléveland ! reprit-il aussi-tôt , comment dois-je te préparer au coup que je te vais porter ! Ton cœur ne saigne-t-il pas déjà ? O malheureux Frere ! n'entendez vous pas du moins à demi , ce que je n'ai pas la force de vous raconter ? Ces quatre mots , prononcés du ton le plus passionné & le plus tragique , me pénétrèrent d'horreur & de

de saisissement. Malgré la multitude d'idées affreuses qui se présentèrent sur le champ à mon esprit , je crus démêler aussi-tôt le plus cruel malheur que j'eusse à redouter. Fanny est morte ! m'écriai-je d'une voix douloureuse , Fanny est morte ! Non , interrompit-il , ce que j'ai à vous apprendre est plus terrible que la mort de Fanny ! Ah ! Bridge , achevez donc , & ôtez-moi la vie tout-d'un-coup. Hélas ! c'est ce que je crains , reprit-il , en s'attendrissant jusqu'aux larmes. Trop malheureux Cléveland ! je sens que je te vais percer le cœur , & je ne puis te cacher ton malheur , ni même te le déguiser. Mais , mon cher Frere , ajouta-t'il en m'embrassant , vous avez de la force d'esprit & de la constance ; recevez le coup que je vais vous porter , comme vous en avez déjà reçu quantité d'autres. Songez que nous ne sommes pas faits pour être heureux , ni vous ni moi ; & que le Ciel nous ayant fait naître pour être misérables , il faut que notre triste destinée se remplisse. Je fis quelques efforts pour me remettre. Hé bien , parlez , cher Bridge , ne me ménagez pas ; je suis prêt à tout entendre : si Fanny n'est pas morte , je me crois assez de fermeté pour supporter toute autre perte.

Après m'avoir répondu qu'il le souhaitoit , mais que je cesserois bien tôt de regarder la mort de Fanny comme le plus grand mal qui pût m'arriver , il m'aprit la nouvelle funeste de sa fuite avec Gelin , & toutes les circonstances qu'il avoit pu décou-

vrir. Ils étoient sortis ensemble pendant la nuit sans autre suite que le Valet de Gelin & une Femme-de chambre. A peine avoient-ils emporté quelques habits ; mais ils s'étoient pourvû d'une grosse somme d'argent. Gelin n'avoit eu sans doute nulle peine à obtenir du Capitaine François ; d'être reçu à son bord avec sa proie ; & selon les aparences , il n'avoit pas attendu le dernier moment pour se ménager son amitié. Le Vaisseau avoit mis à la voile avant le jour , ce qui marquoit clairement qu'ils étoient d'intelligence. Bridge , en finissant ce recit , accabla le perfide Gelin de malédictions , & soit pour flâter ma douleur par le témoignage de la sienne , soit que l'excélence de son caractère lui fît prendre autant de part qu'il le témoignoit à ma peine , il me fit voir par mille marques qu'il en étoit inconsolable.

Pour moi , qui me crus alors arrivé au comble de l'infortune & de la douleur , je ne laissai pas de résister pendant quelques momens aux assauts du plus horrible desespoir. Je me fis même une violence incroyable , pour prendre cet air de constance & de fermeté dont je m'étois fait fort à mon Frere. Il est clair , lui dis je d'une voix basse , que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Je le suis au-delà même de mes craintes & de mon imagination. Ce que j'entens est plus triste sans doute , que la mort de Fanny , & mille fois plus terrible & plus insupportable que la mienne. Votre rapport

port, ajoutai-je, en m'efforçant de le regarder d'un œil ferme, est aparemment certain ? Il ne me reste point le moindre lieu à l'espérance ? Il me répondit, que je devois bien juger que le mal étoit sans remède, puisqu'il avoit cru impossible de me le cacher, & nécessaire de me l'apprendre. Il ajouta à cette confirmation quelques raisonnemens sur le parti qu'il croyoit à propos que nous prissions ; comme de nous mettre promptement en mer, & de poursuivre le Vaisseau François qu'il ne nous seroit peut-être pas impossible de rejoindre. J'eus la force de l'écouter, & celle de répondre juste à ses propositions. Mais si mon ame avoit encore assez d'empire sur elle-même pour se contraindre jusqu'à cet excès, elle n'en avoit point assez sur mes sens pour en arrêter plus long-tems le trouble & le desordre. Les mouvemens cruels qui me déchiroient le cœur, se communiquèrent en un moment au cerveau ; je sentis que ma raison s'obscurcissoit tout d'un-coup : j'étendis les bras vers Bridge, comme si la Terre se fût dérobée sous mes pieds, & que j'eusse cherché à me tenir à quelque chose. O mon Frere ! lui dis-je, je me meurs. En effet je tombai sur lui, sans le moindre reste de sentiment & de connoissance.

Il fit venir du secours, & l'on prit long-tems des soins inutiles pour me les rapeler. Madame Lallin & ma Belle-sœur s'y employèrent avec toute l'ardeur de leur amitié. Elles y réussirent à la fin. Mais il s'étoit
fait

fait un si étrange épuisement dans mes forces , que je demeurai plus d'une heure sans en trouver assez pour répondre à leurs questions , & pour leur faire connoître que j'étois revenu à moi-même. J'avois les yeux fermez , & la tête apuyée languissamment contre le dos de ma chaise. Ma respiration étoit haute & convulsive. J'entendois tout ce qui se disoit autour de moi , mais je ne me sentois ni le pouvoir ni la volonté de remuer la langue pour y prendre part. Qu'on se figure une Victime étendue au pied de l'Autel , après avoir reçu le coup du sacrifice : j'étois dans le même état , sans autre mouvement que celui d'une palpitation violente , qui se communiquoit du cœur à toutes les parties de mon corps , & qui causoit un tremblement visible dans tous mes membres.

Cependant , étant revenu tout-à-fait à force de soins & de secours , j'embrassai ceux qui m'avoient rendu leurs services avec tant de zèle. Je leur dis : Hélas ! votre amitié s'est trompée en me rapelant à la vie. Vous sçavez quel fardeau je vais avoir à porter. Vous avez vu la Nature se déclarer par mon évanouissement & ma longue défaillance. Pourquoi l'avez-vous ranimée ? N'est-ce pas un signe qu'elle est trop foible pour soutenir long-tems des maux , dont elle n'a pû même supporter le premier sentiment ? Ils me répondirent , qu'ils étoient certains que mon courage seroit plus fort qu'elle. Je pris cette occasion pour
les

les prier de me laisser seul : Si vous le croyez, leur dis-je, je vous demande en grace de m'abandonner pour quelque tems à moi-même, & de me laisser faire tous mes efforts pour le rapeller. Quoique je n'eusse réussi qu'imparfaitement à leur cacher mon desespoir, ils connoissoient si bien mon caractère, qu'ils se reposèrent sur la parole que je leur donnai de ne me porter à rien de funeste. J'obtins d'être seul, comme je le souhaitois. Mon Frere me demanda si je n'approuvois point la proposition qu'il m'avoit faite, de nous mettre promptement à la poursuite du Vaisseau François. Je me reposai de tout sur son affection & sa prudence. Il fit faire les préparatifs de notre départ avec tant de diligence, que nous fûmes en état de mettre à la voile le lendemain à midi.

On s'imagine bien sans doute, que ce n'étoit point par indifférence que je m'abandonnois ainsi à sa conduite. Tout étoit au contraire agité & tumultueux dans mes idées & dans mes sentimens ; & c'étoit cette raison même qui me portoit à me remettre de mes soins les plus importants, sur un Frere dont je connoissois la sagesse & le zèle pour mes intérêts. Je dois confesser que je n'étois point capable alors de prendre par choix la moindre résolution. Dans le trouble d'esprit & de cœur où j'étois, je ne pouvois même démêler quels étoient les mouvemens qui dominoient dans mon ame. Il me fut impossible après deux heures

res de solitude & de méditation , de me répondre nettement à moi-même lorsque je me demandai si je détestois mon Epouse , ou si je l'adorois encore ; si je souhaitois de pouvoir l'enlever à son perfide Amant , ou s'il n'étoit pas mieux pour mon honneur & même pour mon repos , de les abandonner tous deux à la justice du Ciel & à leur mauvais sort. Je n'avois pas la force de m'arrêter deux instans de suite à cet examen. J'avois encore moins celle de me représenter Fanny disposée à fuir avec Gelin , résolue volontairement à abandonner son Epoux & ses Enfans , quittant mon lit pour suivre un Adultère , occupée peut-être à recevoir ses caresses : Dieux ! tous mes esprits se confondoient à la seule aproche de cette idée ; & ne me sentant point capable d'en soutenir un moment la présence , j'en détournois mon attention , pour me réduire à plaindre mon sort , sans oser presque penser à cette foible & malheureuse créature.

Cette disposition , que je retrace ici en peu de mots , fut pendant long-tems mon état habituel. Le poids de mes maux étoit comme renfermé au fond de mon cœur. Mon courage s'employoit moins à le guérir par mes efforts , ou à le diminuer par mes réflexions , qu'à me faire une illusion continuelle pour m'en dérober la vûe. Mon ame reculoit de frayeur à cet objet , comme ma main se seroit retirée d'un fer brulant auquel elle auroit touché sans réflexion. Cependant tout servoit à m'y rapeler : mes

Enfans qui étoient sans cesse devant mes yeux lorsque nous nous fûmes remis en Mer ; ma Belle-sœur qui pleuroit continuellement la honte de son Amie , & qui prononçoit le nom de Gelin mille fois le jour avec détestation ; Madame Lallin même qui augmentoit mes peines , & qui les renouveloit à tout instant , en me disant mille choses qu'elle croyoit propres à me consoler. Pour Bridge , qui fut le seul à qui je ne craignis point de me laisser voir à découvert , il eût contribué sans doute plus que personne à ma guérison , si j'eusse été capable de goûter quelque remède. C'eût été dans la sagesse de ce cher Frere , dans sa douceur , dans sa tendre & sincère affection , que j'eusse trouvé mes consolations les plus solides. Mais , loin de recueillir les fruits que j'avois lieu d'espérer quelque jour de son amitié , telle fut la barbarie de mon sort , qu'il servit lui-même de catastrophe à mes tristes aventures de l'Amérique. On va voir par son exemple , si c'est ici bas que la vertu doit s'attendre d'être récompensée ; & par le mien , qu'il peut y avoir un progrès sans fin dans l'infortune , puisqu'on peut devenir plus malheureux qu'on n'étoit lorsqu'on croyoit déjà l'être infiniment.

Malgré la diligence avec laquelle nous étions partis de Sainte - Hélène , les vents furent si contraires , que nous n'avancâmes pas beaucoup dans notre route. Mon Frere étoit desespéré de ce retardement , qui détruisoit toute l'espérance qu'il avoit eu

de

de joindre le Vaisseau François. Pour moi dont les sentimens étoient toujours si incertains , que je ne sçavois ce que je devois craindre ou desirer , je m'occupois moins à réfléchir & à raisonner qu'à gémir. Nous fumes plus de trois mois à gagner la hauteur de l'Espagne. J'avois reçu sur mon Vaisseau à la Havana quelques Espagnols de considération , qui m'avoient prié de les débarquer à la Corogne. Bridge eut soin de faire prendre cette route à notre Pilote. Nous y arrivâmes heureusement : mais comme notre dessein n'étoit pas de nous y arrêter , nous n'entrâmes point dans le Port. Mon Frere fit mouiller l'ancre à quelque distance , & se mettant dans la plus grande de nos Chaloupes , avec les Espagnols & trois Anglois de notre suite , il se rendit à terre en un moment. La curiosité étoit son unique motif. Il tâcha même de m'engager par de fortes instances à lui tenir compagnie , pour dissiper un peu mes chagrins par cet amusement ; mais rien n'étant capable de me divertir & de m'amuser , je refusai d'avoir pour lui cette complaisance. Hélas ! je le refusai : mon dessein étoit d'éviter un plaisir , que je n'étois point capable de goûter ; & le Ciel , qui vouloit épuiser sur moi toute sa colère avant mon retour en Europe , prit cette occasion pour consommer ma ruine & rendre ma misère accomplie.

Mon malheureux Frere entra donc dans le Port de la Corogne. C'est de lui-même

que j'ai bien-tôt les circonstances que je vais raconter. En abordant, il quitta les Espagnols qui devoient prendre la poste pour Madrid ; & ne s'étant proposé que le plaisir d'y visiter la Ville, il y employa la plus grande partie du jour dans le dessein de retourner au Vaisseau avant la nuit. Il revenoit au Port vers le soir pour s'embarquer à l'instant. Comme il étoit prêt à mettre le pied dans la Chaloupe, il se sent arrêté par le bras, & tournant la tête, aussitôt-il reconnoît Gelin. Quelle surprise ! A peine en crut-il d'abord ses yeux ; & dans la première confusion de ses mouvemens, il demeura interdit jusqu'à ne pouvoir s'exprimer. Cependant, ce perfide se jette à son col, l'embrasse étroitement, & marquant une joye infinie de le revoir, il lui confesse que venant de l'apercevoir sur le Port, il n'avoit pu résister à l'envie d'accourir à lui, pour lui témoigner qu'il étoit toujours le plus tendre & le plus sincère de tous ses Amis. Mon Ami, lui dit Bridge, qui n'étoit revenu de son étonnement que pour se livrer à l'indignation & à la colère : Quoi, traître ! n'est-ce pas toi qui a deshonoré mon Frere, & violé les droits les plus saints de l'honneur & de l'amitié ? De quel front oses-tu te présenter à moi, & comment crois-tu pouvoir éviter ici le châtimement de tes crimes ? Quoique Gelin ne dût point s'attendre à un traitement plus favorable, il parut extrêmement embarrassé de cette réponse. Il faudroit avoir
connu

connu son caractère, pour comprendre tout ce qu'il y a d'étrange dans l'aventure que je raconte. Au fond, ce malheureux avoit mille qualitez excellentes. Il avoit de l'esprit, de la générosité, de la tendresse de cœur; & tout autre motif qu'une passion amoureuse ne l'auroit jamais rendu capable d'une lâcheté. Mais étant d'une vivacité qui l'emportoit sur ses réflexions, il n'avoit fait attention à rien, pour se satisfaire du côté de l'amour. Quelque furieuse que fut sa passion pour mon Epouse, & quelques crimes qu'il eût à se reprocher, il ne put voir mon Frere, qu'il aimoit passionnément, sans se sentir pressé du desir de l'embrasser. Peut-être sa légèreté l'empêcha-t-elle même de penser qu'il devoit craindre sa colère, & qu'il ne pouvoit plus prétendre d'en être traité comme un Ami. Quoiqu'il en soit, il fit paroître plus de douleur que de ressentiment, après avoir écouté ses reproches; & s'attendrissant même jusqu'aux pleurs, il le conjura de lui accorder un moment d'entretien particulier.

Bridge balança, si le parti qu'il devoit prendre d'abord n'étoit pas de le faire arrêter. Cependant, ayant le cœur si bon qu'il ne le put voir touché jusqu'à ce point, sans l'être un peu lui-même, & sans sentir quelques retours de son ancienne amitié, il consentit à l'entendre. Ses pleurs, & sa hardiesse même à se présenter, pouvoient être l'effet de quelque repentir. Bridge se flâta de cette pensée; & s'écartant avec lui

sur le sable, au côté le plus desert du Port, ils commencèrent un entretien dont on pourroit juger par la conclusion, quand je me dispenserois d'en rapporter la première partie. Gelin confessa nettement qu'il étoit coupable. Mais rejetant son crime sur la violence d'une passion sans bornes, il tâcha d'exciter la pitié de mon Frere & de lui persuader qu'il ne méritoit point sa haine. Eh ! quels sentimens faut-il donc que j'aye pour vous, lui dit Bridge, lorsque vous trahissez mon amitié & ma confiance, que vous ôtez l'honneur à ma famille, & que vous mettez le poignard dans le sein d'un Frere qui m'est aussi cher que moi-même ? Perfide Gelin ! que vous avions-nous fait ? Ne vous ai-je pas toujours regardé comme le plus cher de mes Amis ? Mon malheureux Frere n'avoit-il pas cette opinion de vous ; & ne vous a-t-il pas traité lui même, à ma prière, avec une honnêteté & une affection qui méritoient toute votre tendresse ? Ne vous a-t-il pas offert sa maison, une part à ses biens & à sa fortune ? Auroit-il eu plus de bonté pour vous, si vous lui aviez appartenu d'aussi près que moi par le sang ? Et pour récompense, vous le couvrez d'infâmie ! vous l'assassinez cruellement en lui enlevant tout ce que son cœur aimoit ! Dites après cela que vous méritez ma compassion, & que je ne dois point vous haïr ; moi qui suis obligé de vous détester plus que Cléveland. Car n'est-ce pas sur moi que retombent toutes

tes vos perfidies ? Ne vous ai-je pas introduit dans sa maison ? N'est-ce pas sur mon témoignage qu'il a pris pour vous de l'estime & de la confiance ? Lorsque je vous reproche ici nos malheurs communs , n'a-t-il pas droit de me reprocher en particulier tous les siens ? Mais qu'avez-vous fait de son Epouse , continua Bridge ? Vous êtes-vous hâté de combler bien-tôt notre honte ? Vos infâmes desirs ont ils tardé bien long-tems à se satisfaire ? C'est sans doute de concert avec elle , que vous nous avez trahis , & vous avez insulté ensemble plus d'une fois à notre infortune & à nos peines ?

Malgré l'obstination de Gelin dans son crime , j'ai sçu de mon Frere que ces reproches l'avoient pénétré jusqu'au fond du cœur. Il ne se défendit que par quelques paroles confuses & embarrassées. Cependant , étant pressé de nouveau & sans doute avec trop peu de ménagement , de s'expliquer sur le lieu où il avoit laissé Fanny , & sur la manière dont il vivoit avec elle , il répondit fièrement , qu'elle étoit en sûreté , & qu'il auroit toujours pour elle plus de considération que je n'en avois eu. Ces derniers mots piquèrent Bridge. Comment perfide ! reprit il , tu prétens donc la garder ? Aussi long-tems , lui dit l'autre , qu'elle sera contente de mes services , & qu'elle aura besoin de mon secours. Peut-être mon Frere eut-il tort de ne pas lui demander l'éclaircissement de ces paroles. Quoique je n'y visse pas plus clair que lui lorsqu'il me les ra-

porta , j'ai conçu long-tems après qu'avec un peu plus d'explication , elles eussent peut-être servi à me faire pénétrer dans ce fatal mystère ; & si cette connoissance n'avoit rien changé à mes malheurs , elle auroit pû me donner un peu plus de force pour les supporter. Peut-être que Gelin par un reste d'honneur & d'amitié , alloit lui découvrir non-seulement la retraite de mon Epouse , mais encore le motif de sa fuite , & les circonstances qui pouvoient en diminuer le crime & la honte. Il y a du moins de l'apparence qu'avec un peu plus de modération , Bridge eût évité le malheur qui le menaçoit. Mais il étoit entraîné tout à la fois par l'ascendant de son mauvais sort , & du mien ; & lui , qui étoit le plus doux & le plus patient de tous les hommes , se livra trop tôt au juste ressentiment qu'il eut de se voir insulté par un Ami perfide. Aussi long-tems , s'écria-t il , qu'elle aura besoin de tes services ? Loin de marquer du repentir , comme je me l'étois figuré , tu joins donc la raillerie à l'ingratitude , & l'outrage à la trahison ? Va , nous prendrons des voyes plus sûres pour tirer raison de tes perfidies. Et en même-tems qu'il prononçoit ces paroles avec beaucoup de feu , il s'efforça de le saisir au collet & de l'arrêter , pour le conduire ensuite à mon Vaisseau , où nous aurions tenu conseil sur la manière dont nous devions en user avec lui.

Gelin étoit vigoureux. Il échapa des mains de mon Frere , & il prit la fuite. Cependant ,

dant, étant poursuivi de près, & se voyant dans la nécessité de repasser auprès de la Chaloupe, où il ne pouvoit manquer d'être arrêté par nos Anglois, qui paroissoient même l'avoir déjà aperçu & venir à sa rencontre, il ne ménagea plus rien pour sauver sa liberté. Il mit l'épée à la main, & se tournant tout d'un-coup vers mon Frere, il fondit si impétueusement sur lui, que quoiqu'il eut le tems de tirer aussi la sienne, & de se mettre en défense, il ne put éviter de recevoir un grand coup qui le perça d'outre en outre. L'infortuné Bridge tomba sans forces. Gelin, en retirant son épée du sein de son Ami, en vit sortir un ruisseau de sang. Ce spectacle l'émut jusqu'au fond du cœur. Il en oublia l'intérêt de sa liberté & de sa vie : & la tendresse de l'amitié prenant le dessus sur toutes les autres passions, il se jetta par terre à corps perdu, pour embrasser mille fois celui qu'il venoit de massacrer.

Pendant qu'il le ferroit de toute sa force, en lui demandant pardon, & en poussant des cris pitoyables, les trois Anglois, qui avoient redoublé leur course en voyans de loin le combat, s'approchèrent du lieu où couloit le sang de leur Maître. Dans la fureur qu'ils sentirent à cette vûë, ils ne s'arrêtèrent point à distinguer si c'étoit haine ou amitié qui tenoit Gelin attaché sur son cadavre. Ils le percèrent de plusieurs coups, sans que ce malheureux Garçon jettât une plainte, ni qu'il fit le moindre mouve-

ment pour se défendre. Mon Frere respiroit encore ; mais il avoit perdu tout-à-fait la connoissance. Ils tinrent conseil ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. Comme ils étoient incertains de ce qui pouvoit leur arriver de la part des Espagnols s'ils étoient découverts auprès de deux corps qui paroissoient sans vie , ils conclurent que le plus sûr pour eux étoit de regagner promptement le Vaisseau avec le cadavre de leur Maître. Ils firent avancer la Chaloupe vis-à-vis du lieu du combat , qui étoit le rivage même de la Mer ; & s'embarquans aussitôt , ils arrivèrent à bord à l'entrée de la nuit.

Un si funeste accident se répandit en un instant par tout le Vaisseau. Bridge étoit chéri de tout le monde. Sa mort , qui passa d'abord pour certaine , fit pousser des cris aux plus insensibles. Quelque peu de part que j'eusse pris , depuis notre départ de Sainte-Hélène , à ce qui se passoit autour de moi , je fus frappé d'entendre un bruit que je n'y avois jamais entendu. Je craignis que dans l'absence de mon Frere , qui faisoit l'office de mon Lieutenant , il ne se fût élevé quelque desordre parmi les Matelots , & j'envoyai pour s'en informer un Valet qui étoit toujours dans ma chambre auprès de moi & de ma famille. Le bruit cessa , mais mon Valet ne revint point. On l'avoit arrêté par la même raison qui faisoit que ma chambre étoit le seul endroit du Vaisseau où notre perte ne fût point encore

encore connuë , c'est-à-dire , pour ménager ma Belle-sœur , sa Fille & moi , dont on jugeoit bien que la douleur ne manqueroit point d'être extrême. Nos gens avoient eu cette attention. C'étoit rendre en effet un service considérable à ma Belle-sœur & à sa Fille , que de leur épargner les vifs transports que cause presque toujours une douleur subite & imprévue , & de prendre des mesures pour les y préparer. Mais pour moi qui étois accoutumé plus que jamais à juger d'un événement au premier coup d'œil , & à le dépouiller de toutes ses circonstances pour l'envisager en lui-même , il importoit peu de quelle manière le plus affreux malheur me fût annoncé. Dans l'état où j'étois , la mort de mon Frere étoit ce qui pouvoit m'arriver de plus funeste. Peut-être n'en aurois-je pas porté le même jugement avant qu'elle fût arrivée : mais c'est qu'il ne me seroit pas tombé alors dans l'esprit qu'elle fût possible , ou du moins qu'elle pût être si prochaine ; & qu'occupé comme j'étois de l'infidélité de mon Epouse , je n'avois rien de plus terrible devant les yeux , que le sujet present de mes peines.

J'attendois le retour de mon Valet , ou plutôt , mon inquiétude & ma curiosité avoient cessé avec le bruit ; lorsque ce même Garçon que j'avois envoyé , étant rentré dans ma chambre , me pria à l'oreille d'en sortir un moment. Un des trois Anglois qui avoient accompagné mon Frere à la Co-

rogne , étoit dehors à m'attendre. Il m'apprit en peu de mots , non que son Maître fût mort ou mourant , mais qu'ayant été blessé à terre , il l'avoit ramené heureusement avec ses Compagnons , & qu'avant que de m'informer de cette nouvelle , ils avoient eu soin de le mettre dans un endroit commode , pour lui faire rapeler ses esprits & pour panser sa blessure. Il ajouta , que c'étoit la crainte de m'allarmer trop qui leur avoit fait prendre cette précaution ; & qu'ils s'étoient même crû obligez de m'avertir encore avant ma Belle-sœur , afin que je pusse régler moi-même de quelle manière je souhaitois qu'on lui communiquât cette triste aventure. Je le louai de sa sagesse & de sa discrétion , & je me fis mener aussi tôt dans la chambre où ils avoient mis mon Frere. Je donnai ordre qu'on ne parlât de rien aux Dames jusqu'à mon retour. Quoique je ne fusse point sans inquiétude en allant , j'étois si éloigné de croire mon cher Bridge dans l'état où je l'allois voir , que je n'avois pas même conçu que sa blessure vint d'une autre cause qu'une chute , ou de quelque autre accident ordinaire. Cependant , l'air de langueur & le profond silence avec lequel il me tendit les bras au moment qu'il me vit paroître , me fit naître tout d'un coup d'étranges soupçons. J'approchai pour l'embrasser. Il étoit pâle , sans force , presque hors d'état de prononcer une parole ; en un mot , tel qu'il devoit être après avoir perdu presque tout son sang.

par.

par sa blessure, & après un évanouissement de deux heures dont il ne faisoit que revenir. Je lui demandai à lui-même, par quelle funeste aventure il se trouvoit réduit à cette extrémité. Quoiqu'il pût à peine ouvrir la bouche, sa réponse me fit pressentir toute l'horreur du sort qui m'attendoit, en réunissant à mes peines présentes l'idée des nouvelles douleurs dont j'étois menacé. Il m'aprit la rencontre qu'il avoit faite de Gelin, l'entretien qu'il avoit eu avec lui, le peu de lumières qu'il en avoit tirées; mais qu'il jugeoit suffisantes, me dit-il, pour confirmer la honte de mon Epouse, & pour me faire oublier éternellement cette misérable. Il me parla de son combat, & de l'action de Gelin qui s'étoit jetté sur lui pour l'embrasser, après l'avoir percé d'un coup d'épée. Pour sa mort il ne put m'en apprendre que ce qu'il s'étoit fait raconter lui-même par ses gens depuis qu'il étoit revenu de son évanouissement. Il demeura quelques momens en silence après ce discours, comme pour reprendre haleine, & il me regardoit d'un œil aussi abattu par la douleur, que par l'épuisement de ses forces. Voilà, mon cher Cléveland, reprit-il, l'état de votre fortune & de la mienne. J'ai cet avantage sur vous, que je touche au moment où l'on perd le sentiment des plaisirs & des peines, & où tout devient égal & indifférent par la mort. Cependant, en faisant réflexion, ajouta-t-il, sur ce qui se passe actuellement dans mon cœur,

j'ai

j'ai peine à comprendre que je puisse être aussi insensible qu'on le prétend , lorsque j'aurai perdu le peu de vie qui me reste. C'est de quoi je m'entretenois lorsque vous êtes entré dans cette chambre. Je sçai dans quelle situation je vous laisse ; troublé , languissant , accablé de douleur , & privé de la consolation que vous étiez sûr de trouver toujours dans un Frere , qui n'avoit rien de plus cher que vous. Je laisse dans le même état mon Epouse & ma Fille. O Dieu ! serai-je tranquille dans votre sein même avec de si tristes souvenirs ?

Quoique le témoignage de mes propres yeux m'assurât , autant que son discours , de l'extrême péril où étoit sa vie , je ne lui répondis qu'en l'exhortant à bien espérer de la bonté de son tempérament & de la force des remèdes ; & malgré les incroyables agitations de ma douleur , je me rendis le maître de tous mes mouvemens. Les efforts que je fis pour étouffer jusqu'à mes soupirs furent si violens , que je sentis plus d'une fois cette espèce de frémissement que je m'imagine que l'ame doit éprouver lorsqu'elle est prête à se séparer du corps. Cependant , un moment de réflexion sur la nécessité dont il étoit pour l'intérêt de mon Frere , de ma Belle-sœur , de mes Enfans , & pour le mien même , de conserver toute la liberté de mon esprit , me fit trouver assez de force pour suspendre ainsi les effets du plus vif & du plus invincible desespoir. Qu'on ne s'imagine point qu'en

qu'en faisant étalage de ma fermeté , j'aye ici en vûë cette fumée qu'on appelle gloire , & l'estime de ceux qui apprendront mes malheurs & ma constance. Hélas ! si je ne l'ai point dit assez , je veux le répéter encore ; je ne demande que leur compassion.

Le Chirurgien du Vaisseau à qui j'ordonnai en particulier de me dire naturellement ce qu'il pensoit de sa blessure , me confirma dans l'opinion que j'en avois formée. Elle est si mortelle , me dit-il , que je ne conçois point comment il a pu vivre un moment après l'avoir reçue. Tous les intestins sont percez , & vous ne devez espérer à present de le conserver qu'aussi long tems que le Ciel voudra faire un miracle. Je me rapprochai du malade après cette sentence. Il prévint ce que j'avois dessein de lui dire , en me priant instamment de lui procurer la vûë de son Epouse & de sa Fille. Je trouvai cette demande si juste , & je craignis si fort qu'il ne fût privé de la consolation de les embrasser pour la dernière fois , que je le quittai sur le champ , pour aller préparer ma Belle-sœur à cette visite.

Mes gens , qui me virent passer , me proposèrent de mettre à la voile avant la fin de la nuit , de peur que nous ne fussions exposez le lendemain , de la part des Espagnols , à quelques recherches qui pourroient nous causer de l'embarras. J'y consentis. On leva l'ancre aussi-tôt. Je ne m'arrêtai point un instant à donner un ordre , & je ne fus guères plus long-tems à déclarer à ma Belle-sœur ,

sœur , qu'il falloit s'armer de courage & de résolution , pour voir son Epoux dans un état auquel elle ne s'attendoit point. Cette courte absence m'ôta néanmoins la satisfaction de recevoir les derniers soupirs de mon cher Frere. Il expira avant que je pusse être de retour dans sa chambre , c'est-à-dire , quatre minutes après que j'en fus sorti.

Quelque habitude que j'eusse prise de dépouïller , comme j'ai dit , tous mes malheurs de leurs circonstances , pour n'y considérer que ce qu'ils avoient de réel , j'avouë que ç'en fut une bien terrible & bien insupportable que cette tromperie du sort , qui sembloit ne m'avoir éloigné de mon Frere pendant un instant que pour saisir aussitôt cette occasion de me le ravir. A peine lui avois-je dit quatre mots , depuis que j'avois été averti de sa blessure. Mille sentimens tendres que la douleur & l'amitié avoient fait naître en confusion dans mon cœur , s'y trouvoient resserrez sans pouvoir éclater. Je m'étois contraint auprès de lui , pour le ménager dans l'état où je l'avois vû , & je me trouvai obligé en apprenant sa mort , de me faire encore plus de violence pour ménager ma Belle-sœur & sa Fille , & pour les porter à la modération par mon exemple. Je sortois de ma chambre avec elle , lorsqu'un Valet vint au-devant de moi. Il est trop tard , Monsieur , me dit-il , la larme à l'œil , mon Maître vient d'expirer. Ma Belle-sœur & sa Fille.
l'enten-

l'entendirent. Leurs cris , & leurs efforts pour courir , l'une à son Epoux, l'autre à son Pere , surpassent toutes mes expressions. J'eus une peine infinie à les arrêter , avec le secours de quelques-uns de mes gens , & à les faire retourner à ma chambre , où je les laissai gémir en liberté. Madame Lallin , & leurs Femmes , y étoient pour s'opposer à leurs transports. Je les priai de prendre ce soin , tandis que je me retirai dans un coin opposé , & que je m'y livrai à cette sorte de douleur qui est le plus mortel poison de l'ame , parce que rien ne s'en répand au dehors , & qu'elle s'enyvre en quelque sorte , en le dévorant tout entier.

Cependant après avoir passé quelque tems dans cette triste occupation , je ne pus refuser de répondre à quelques-uns de mes gens qui entrèrent brusquement dans ma Chambre , en demandant à me parler. Drink , l'un de ceux à qui j'avois donné le plus d'autorité , me dit d'un air effrayé , qu'on apercevoit sur Mer un spectacle épouvantable , & qu'il étoit à propos que je sortisse un moment pour en juger moi-même. Je montai sur le pont ; il étoit encore nuit , mais l'obscurité ne servit qu'à me faire découvrir plus aisément ce qui se presenta à mes yeux. C'étoit un globe de flammes qui paroissoit assez éloigné , & qui s'élevoit vers le Ciel avec une activité extrême. Après l'avoir considéré long-tems sans pouvoir m'imaginer ce qui pouvoit lui servir d'aliment au milieu des eaux , je me figurai

gurai à la fin que ce devoit être quelque Vaisseau où le feu avoit pris , & qui étoit par conséquent dans le dernier péril. Je donnai ordre aussitôt qu'on tourna la voile de ce côté-là pour lui apporter du secours. Je fis même tirer quelques coups de Canon , & allumer plusieurs flambeaux , pour avertir l'Equipage de notre approche. Cette précaution ne fut point inutile. Un moment après nous vîmes paroître deux Chaloupes , remplies chacune de quinze ou seize personnes qui nous tendoient les bras , en demandant d'un ton pitoyable d'être reçus à bord , & d'être secourus. Je ne balançai point à leur permettre de monter dans le Vaisseau. Ils racontèrent leur infortune. Le feu s'étoit mis en effet dans leur Bâtiment , & ils avoient couru risque d'être consumés par les flammes. C'étoit des François qui venoient de la Martinique , & qui retournoient à Nantes en Bretagne , où ils étoient nez presque tous. J'ordonnai qu'ils fussent traités avec humanité. Ils me demandèrent quelle route je tenois. Je l'ignorois moi même. Nous n'étions pas encore bien éloignés de la Côte d'Espagne. Malgré le trouble de ma douleur , & l'image présente de la mort de mon Frere , je ne pouvois oublier que mon Epouse étoit sans doute à la Corogne , & qu'il dépendoit peut être de moi de me saisir d'elle. L'embarras où me jettoit cette pensée , achevoit de me déchirer le cœur , & je fus longtemps avant que d'en venir même à la dé-

libération

libération. J'avois honte de sentir que l'amour m'interressât encore pour elle jusqu'à ce point. Je soupirois , je prenois intérieurement le Ciel à témoin de mes peines ; mais je ne pouvois me résoudre à quitter un lieu où j'avois raison de croire qu'elle étoit. Cependant , les dernières paroles de mon Frere s'étant présentées à mon esprit dans toute leur force , le sentiment de ma honte se réveilla tellement , que je pris mon parti tout-d'un-coup. Eloignons - nous , dis-je brusquement à mes gens , fuyons cette malheureuse Côte à force de voiles ; gagnons Nantes , puisque la charité m'oblige , après avoir reçu ces honnêtes François , de les remettre dans leur País. C'est notre route pour l'Angleterre ; & il m'est indifférent d'ailleurs en quel endroit du Monde j'aïlle achever ma triste vie. Quoique cette résolution n'eût point été l'effet d'un raisonnement tranquile , je m'y confirmai de plus en plus en avançant.

Le vent qui continua de nous être contraire , rendit notre voyage extrêmement long & pénible. Je le passai dans un abattement si profond , que je ne fis pas même usage de mon esprit pour méditer & pour réfléchir. Toute la capacité de mon ame , si j'ose parler ainsi , étoit employée en sentiment. Il se trouva parmi les François que j'avois à bord , quelques personnes de mérite , qui étant bien-tôt informez de mes pertes , s'offrirent officieusement à me consoler par leur compagnie &

par

par leur entretien. Je les priai de rendre ce service à ma Belle sœur , & ils s'y prirent avec tant d'esprit & de politesse , que leurs soins ne lui furent pas tout-à-fait inutiles. Pour moi , qui étois aussi peu capable de desirer de la consolation que d'en recevoir , je me tenois renfermé du matin au soir dans le Cabinet qui touchoit à ma Chambre , & je n'y voulois même souffrir la présence de personne. J'étois sans livres ; j'avois-toujours fait fort peu de cas de ceux que j'avois en Amérique , & quoiqu'ils eussent servi pendant long-tems à m'occuper , je les comptois presque pour rien ; de sorte qu'espérant d'être bien-tôt en Europe , j'avois négligé d'en prendre sur le Vaisseau , en partant de la Havana. Je n'avois donc , pour me soutenir contre le poison qui me rongeoit le cœur , que le secours invisible du Ciel , & la force de mon tempérament.

Nous arrivâmes enfin à Nantes. Le bon office que j'avois rendu aux Habitans de cette Ville en recevant leurs Concitoyens dans mon Vaisseau , m'y procura un accueil honnête & plein d'amitié. On m'y offrit d'abord toutes sortes de plaisirs & de divertissement ; mais je ne tardai guères à déclarer que les marques de joie m'importunoient ; & que dans la disposition où j'étois , la plus grande faveur qu'on pût me faire , étoit de me laisser seul & en liberté. J'employai les premiers jours à faire ensevelir honorablement mon cher Frere. Hélas !
que

que je lui portai d'envie , en lui voyant prendre possession de la paix éternelle dans l'asyle du tombeau.

La misère où la plupart des François que j'avois amenez se trouvoient réduits par la perte de leur Vaisseau , me fit naître une envie , que j'exécutai avec l'aplaudissement & l'admiration de tous les Nantois. Ce fut de leur faire present du mien. J'étois riche , peu attaché à mes richesses , & extrêmement sensible à la compassion. C'étoit me satisfaire moi-même , que de leur accorder cette faveur. Elle fut regardée néanmoins comme un effet inouï de générosité. Rien ne me pressoit de me rendre en Angleterre ; je pouvois toujours y passer facilement de France , où les occasions s'en présentent à tous momens dans tous les Ports. Je récompensai aussi fort libéralement les Matelots qui m'avoient servi depuis la Havana , & je ne retins que six Domestiques , avec les Femmes de ma Belle-sœur & de Madame Lallin.

En abordant en Europe , je fis réflexion , malgré mon accablement , que j'avois des soins & des mesures à prendre dont rien ne pouvoit me dispenser. Il falloit pourvoir à l'éducation de mes Enfans , & à celle de la Fille de mon malheureux Frere , qui ne devoit pas m'être moins chère que mes deux Fils. Il falloit chercher une retraite pour ma Belle-sœur & Madame Lallin , & leur assurer une honnête subsistance. J'étois assez riche en argent comptant , pour satisfaire
à

à ces obligations , & rien ne pouvoit me causer d'inquiétude de ce côté-là , sur-tout par rapport aux deux Dames , à l'égard desquelles il m'étoit facile de m'acquitter en leur laissant à elles-mêmes le choix de leur demeure. Mais quoique je fusse en état de faire élever honnêtement mes deux Fils & la petite Bridge , je ne me déterminai pas aisément sur le lieu ni sur la méthode de leur éducation. Pour la méthode , j'aurois souhaité qu'il m'eût été possible de la régler moi-même , & de faire pour eux ce que ma Mere avoit fait pour moi. Je m'entretins même long tems de cette idée : mais je ne me trouvois point l'esprit assez tranquille pour une entreprise qui eût demandé toute mon attention & tous mes soins. Je considérois d'ailleurs, que la profonde tristesse qui régnoit dans mon ame, ne pouvoit manquer de se répandre sur mes instructions , & de communiquer peut-être quelque chose de trop sombre & de trop farouche à des Enfans de cet âge. Ajoutez que j'avois appris par mon propre exemple , que les méthodes singulières d'éducation , quelques sages qu'on les suppose , ne produisent pas toujours un effet avantageux. Nous sommes faits pour la Société : la droite raison veut donc que les premières leçons qu'on nous donne, répondent à cette destination naturelle. Il me semble que c'est en écarter un Enfant , que de le retenir dans la solitude , & de l'empêcher de prendre dès ses premières années

les

les connoissances dont il doit faire un perpétuel usage pendant le cours de sa vie. Les préceptes de la Philosophie sont , à la vérité , de tous les tems & de tous les âges : mais comme on ne peut les regarder dans leur plus grande utilité que comme des aides & des moyens de sagesse , c'est-à-dire comme des règles qui doivent nous diriger & nous soutenir dans l'exercice de nos devoirs, il est clair que leur connoissance doit être précédée , ou du moins toujours accompagnée de celle de ces mêmes devoirs ; sans quoi je ne vois point qu'elle puisse produire de fruit raisonnable & assuré. Or , les plus naturels & les plus indispensables par conséquent de tous nos devoirs , sont ceux de la société ; & ce n'est point par de simples spéculations qu'on peut s'en instruire : ils forment promptement la Science du monde , qui ne s'apprend guères autrement que par la pratique. Ainsi je conclusois , que la méthode la plus utile que je pusse choisir pour l'éducation de mes Enfans , étoit de les faire entrer dans le train commun , en les mettant dans une Ecole publique : non que cette voye n'ait peut-être aussi ses inconveniens , mais je les trouvois légers , en les comparant avec le grand nombre & la solidité de ses avantages.

Après m'être arrêté à cette méthode , il étoit question de me déterminer sur le lieu. Je me trouvois en France ; il m'étoit libre d'y demeurer , ou de passer en Angleterre. Mais n'ayant pas dessein de m'éloigner

gner de mes Enfans , j'aurois voulu connoître dans l'un ou l'autre de ces deux Royaumes, une Ville dont le séjour fut également convenable pour eux & pour moi. Il ne falloit pour eux qu'un Collège, ce qui n'étoit pas difficile à trouver : mon embarras rouloit sur moi seul. Après tant de pertes & de malheurs effuyez , dans quel endroit du monde me convenoit-il de chercher un azyle ? Si je ne suivois que le mouvement aveugle d'une douleur incessamment présente, je n'avois plus d'autre azyle à désirer que le tombeau. Je n'étois plus capable de mettre aucune différence d'estime & de goût, entre une demeure & une autre demeure. L'excès de ma tristesse me faisoit regarder tout avec indifférence , pour ne pas dire avec aversion & avec dégoût. Semblable à un malade qu'une fièvre brulante tient attaché au lit de douleur ; le feu qui coule dans ses veines éloigne le sommeil de ses yeux , & ne lui laisse pas goûter un moment de repos : il se tourne mille fois ; il change à tout instant de situation , pour en trouver une qui soulage ses peines cruelles ; il étend ses membres fatiguez vers toutes les parties de son lit ; & il espère en vain dans celle où il s'avance, le soulagement qu'il n'a pu trouver dans celle qu'il a quittée ; chaque posture nouvelle que son inquiétude lui fait prendre , lui paroît toujours la plus douloureuse & la plus insupportable. Ainsi en ne consultant que l'agitation de mon ame, je ne voyois point de lieu

lieu sur la Terre qui pût s'attirer ma préférence , & me faire naître le moindre espoir de remède ou d'adoucissement pour mes peines.

Mais j'avois peut-être quelque chose de plus consolant à attendre de ma raison. Quoique les ressources qu'elle m'offroit fussent encore impuissantes , je sçavois du moins par l'expérience du passé , que si mes maux presens n'étoient pas absolument incurables , c'étoit d'elle seule que je devois en espérer la guérison. Sans ressentir encore l'efficacité de son secours , j'en connoissois la force ; & je n'ignorois point par quelle voye elle me feroit retrouver le repos , si je pouvois prendre assez sur moi-même pour suivre sa direction. La principale difficulté consistoit donc à me mettre en état de l'écouter , & de recommencer peu à peu à goûter ses principes , que ma douleur n'avoit point détruits , mais dont elle avoit comme suspendu l'usage. J'avois besoin pour cela , de choisir une demeure où je pusse trouver , soit dans le commerce des personnes avec lesquelles j'aurois à vivre , soit dans le renouvellement de mon ancienne application à l'étude , des moyens & des facilitez pour apaiser la révolte de mes sens , & pour faire reprendre tout son empire à ma raison. Il est vrai néanmoins , que ma dernière infortune étoit de telle nature , qu'elle demandoit des remèdes plus forts que celles qui l'avoient précédée. Tout ce qui ne subsiste plus , peut-être ou-

blié : le ressentiment des outrages , celle de la perte des biens & d'une condition misérable , s'éteint par la succession des années qui en affoiblit le souvenir. La perte même des personnes chères , quelques douloureuses qu'en aient été les circonstances , n'est point un mal à l'épreuve du pouvoir du tems : les regrets & les desirs s'ensevelissent à la fin avec les espérances. Mais l'infidélité d'une Epouse , avec les noires circonstances que j'ai rapportées , une douleur aussi juste que je m'imaginerois la mienne , dont la cause toujours subsistante se presentoit sans cesse à ma mémoire , pouvoit-elle cesser un moment de m'affliger ? Quel tems ma Raison pouvoit-elle choisir pour arrêter les plaintes continuelles de mon cœur , ou pour se faire entendre parmi tant de tristesse & de confusion

Cependant l'espoir que je fondois sur son secours , fut le seul motif qui me fit préférer Saumur à tous les lieux où j'aurois pû fixer ma demeure & celle de mes Enfans. Cette Ville étoit alors dans un haut degré de splendeur , & sa réputation ne pouvoit être établie sur deux meilleurs titres , puisqu'elle la devoit aux Sciences & à la Religion. Elle étoit remplie de personnes pieuses , de Professeurs habiles , & d'une infinité d'Etrangers qui s'y rendoient de tous les Païs Protestans pour y puiser la sagesse & la vertu , comme dans leur source. Mes Enfans ne pouvoient être élevez dans une meilleure Ecole ; & je crus que
pour

pour moi-même , il y avoit peu de lieux où je pusse me promettre autant de soulagement & de solide consolation. Dans quelque partie du Monde que fût mon Infidèle , mon dessein , comme je l'ai déjà dit , n'étoit pas de la chercher. Il me sembloit au contraire , que malgré tout l'amour que je conservois encore pour elle , j'eusse refusé de la voir , si le hazard m'en eût présenté l'occasion. La seule résolution que j'eusse pû prendre par rapport à elle , si j'eusse connu le lieu de sa demeure , eût peut-être été de la faire arrêter , sans lui laisser sçavoir que ce fût par mes ordres , & de la faire renfermer dans quelque lieu de sûreté , où sa clôture m'auroit répondu pour toute sa vie de la sagesse de sa conduite. Ce n'étoit point un desir de vengeance qui m'inspiroit cette pensée : Qu'elle vive , disois-je , malgré l'amer sentiment de ma tendresse & de ma foi méprisées ; qu'elle soit même aussi heureuse , que sa lâcheté la rend indigne de l'être : Que tout le bonheur qu'elle m'a ravi , se joigne au sien , pour lui en composer un plus parfait ; ou si la justice du Ciel demande qu'elle soit punie , que ce ne soit du moins que par son repentir & par ses remords ! Mais je dois trop à la mémoire du Vicomte d'Axminster , pour souffrir que sa Fille la deshonne , s'il dépend de moi de l'empêcher. Je me saisirai de sa personne , & je la renfermerai dans un lieu sûr , mais commode , où je lui procurerai encore tous les agrémens qui seront en

mon pouvoir. Elle est douce, ajoûtois-je : la mort de Gelin lui fera sans doute ouvrir les yeux sur son crime ; elle ne souffrira point impatiemment la retraite. Elle y vivra peut-être contente , & je serai le seul misérable.

C'est ainsi que l'ancienne habitude que j'avois formée de modérer mes passions , me soutenoit encore contre celles qui n'avoient pas pris tout-à-fait l'ascendant sur ma raison. Jamais la haine & la vengeance n'ont eu la force de répandre leur poison dans mon cœur. Il n'y a que la douleur & l'amour qui y aient disputé l'empire à la sagesse. Mais ces deux tyrans n'y ont fait que trop de ravage , & j'ignore encore quand il plaira au Ciel de me délivrer tout-à-fait de leur pouvoir.

Aussi-tôt que je fus fixé dans la résolution d'aller à Saumur , je communiquai mon dessein à Madame Lallin & à ma Belle-sœur , & je les priai en même tems de penser elles-mêmes à se choisir une retraite. Leur réponse fut plus prompte que je ne m'y étois attendu. Elle fut si unanime , que je ne doutai point qu'elle ne fût concertée. Nous ne vous quitterons point , me dirent-elles presque en même-tems : c'est notre résolution ; & nous vous prions de ne pas vous y opposer. Vous avez besoin d'être consolé ; personne ne vous rendra ce service plus volontiers que nous. Et comme je leur voulois faire entendre que j'étois résolu de mettre mes Enfans dans une Ecole publique ,

que , elles me représentèrent , qu'ils étoient encore trop foibles pour être confiez à des mains étrangères. Madame Lallin me promit de servir de Mere à mes deux Fils , pendant que ma Belle-sœur s'occupoit de l'éducation de sa Fille. Ses instances furent si pressantes , que n'ayant point d'objection raisonnable à lui faire , je m'y rendis sans difficulté ; de sorte que continuant ainsi à m'aveugler plus que jamais sur la principale cause de mon malheur & de celui de mon Epouse , je consentois imprudemment à ce qui devoit servir à le perpétuer. Nous convînmes de nous rendre incessamment à Saumur & d'y louer une maison où nous vivrions en commun. Quoique mon nom ne fut point assez célèbre pour m'attirer des distinctions , nous réglâmes que j'en prendrois un autre , voulant éviter tout ce qui pourroit sentir l'éclat , & s'opposer à l'aplication que je me proposois d'apporter à l'Etude. Les deux Dames en prirent aussi d'absolument inconnus. Nous partîmes de Nantes , immédiatement après la conclusion de la Paix de 1667. entre la France & l'Angleterre ; & nous fîmes en peu de tems notre voyage , qui étoit court & facile.

La Paix avoit amené tant d'Etrangers à Saumur , que ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une maison commode. Mon premier soin fut de la meubler de livres , & de tout ce qui pouvoit servir à mes nouveaux projets de Philosophie. Je l'avois choisie dans un endroit écarté de la Ville ,

à dessein d'y être le maître de mon repos, & de régler à mon gré le tems de ma solitude & celui de mes communications au dehors. Je laissai le gouvernement de mon ménage & de mes Enfans à mes deux Compagnes ; & renfermé du matin au soir dans mon Cabinet, je recommençai à me nourrir de lectures & de réflexions ; cher exercice qui avoit fait toute la douceur des premières années de ma vie , & dont je me flâtois de retirer les mêmes fruits. Quoique j'eusse passé plusieurs années sans livres , les traces de mes anciennes études subsistoient encore ; de sorte que sans avoir besoin de remonter aux élémens , il me fut facile de reprendre des voyes que je n'avois jamais perduës de vûë tout-à-fait. Je les repris au point même où je les avois quittées ; c'est-à-dire , que comptant toujours sur la solidité des principes dont je m'étois rempli dans ma première jeunesse , je cherchai dans mes livres & dans mes réflexions , par quel moyen j'en devois faire l'aplication à l'état présent de mon ame. Cet objet m'occupa pendant quelques semaines. J'y réunis tous mes efforts & toute mon attention ; je dis l'attention & les efforts dont j'étois capable : car il faut que je le confesse ici ou à ma honte , ou à celle même de la Philosophie , ma solitude extérieure & mon assiduité aparente à l'étude , furent d'infidèles images de la disposition intérieure de mon esprit. Dans le tems que j'a-

vois

vois les yeux attachez sur un livre, insensiblement mon attention s'en éloignoit, pour se transporter dans tous les lieux où s'étoit passée la scène de mes pertes & de mes malheurs. Elle se fixoit sur le spectacle sanglant de ma Fille & de Madame Riding, égorgées à mes yeux & dévorées par des Tigres revêtus d'une figure humaine ; sur mes horribles souffrances dans les deserts de l'Amérique ; sur la mort déplorable de Mylord Axminster ; sur l'infidélité & la fuite honteuse de mon Epouse ; sur l'effet funeste de la générosité & de l'amitié de mon cher Bridge ; enfin, sur tous les coups cruels que j'avois reçus de la fortune, & par un pressentiment de l'avenir, sur ceux que j'avois encore à appréhender. Cette représentation terrible n'agissoit guères moins vivement sur mon cœur, que n'avoit fait auparavant la présence même des objets ; & lorsque je revenois à moi faute de constance & de force pour soutenir plus long-tems une si triste considération, je me trouvois ordinairement les yeux tout en larmes, & le cœur gros de soupirs, qui cherchoient violemment à s'ouvrir un passage. S'il m'arrivoit quelquefois de m'attacher d'une manière plus ferme à ma lecture, j'étois bien éloigné d'en tirer l'utilité que j'en avois attenduë ; les conclusions que j'en déduisois, ne se faisoient point sentir à mon ame ; mes méditations étoient sèches & stériles ; j'apercevois des vérités, mais sans découvrir le rapport

qu'elles pouvoient avoir à ma situation , & fans ſçavoir de quelle manière il falloit les employer pour les rendre propres à me ſervir de remèdes. Eſt-ce-là , diſois-je quelquefois avec étonnement après quantité d'inutiles réflexions , eſt-ce-là cette ſource de paix & de ſageſſe , où je puisſois autrefois ſi heureuſement ? Sont-ce-là les mêmes principes ſur leſquels ma force & ma tranquillité étoient autrefois ſi bien établies ? Eſt-ce de leur côté , ou du mien , qu'il eſt arrivé du changement ? Je comprends qu'ils ont pû me manquer au beſoin , lorsque le trouble inſurmontable de mon imagination les déroboit à ma vûe ; comment me ſerois-je reſſenti alors de leur influence ? Ils ne pouvoient ni ſe faire apercevoir , ni ſe faire entendre d'une ame qui ne voyoit & qui n'écoutoit que ſa douleur. Mais qui les empêche à ce moment de reprendre ſur elle leur ancien empire ? Je m'efforce ici de les rapeler ; je les cherche , je les invoque , jé leur ouvre un cœur malade & affligé , qui languit en attendant leur ſecours. Pourquoi tardent-ils à le lui faire éprouver ? Que ne lui rendent ils le calme qu'il deſire , ce calme heureux dont il jouiſſoit autrefois , & dont il croyoit leur être redevable ?

L'impuiffance de mes lectures & de mes réflexions me fit penſer à la fin , qu'il falloit néceſſairement qu'il y eut quelque erreur dans le fond de ma Philoſophie ; & ne pouvant me perſuader que l'inutilité de mes efforts

efforts vint absolument d'elle , j'aimai mieux croire que c'étoit moi-même qui m'écartois du droit chemin dans mes principes , ou dans ma méthode. Voici de quelle manière je raisonnai : La Nature , disois je , ou pour parler sans figure , la Sagesse Divine n'a pu permettre que les hommes fussent exposez à des maux sans remède. En leur donnant l'existence , elle s'engage en quelque sorte à leur donner les moyens de se conserver ; sans quoi , dans la multitude infinie d'accidens qui peuvent sans cesse leur arriver , ils seroient les plus infortunez de tous les Etres , de se trouver sujets à de continuelles douleurs , en même-tems qu'ils sont partagez de la raison , parce qu'il sembleroit alors qu'elle ne leur seroit accordée que pour les sentir. Aussi voyons-nous qu'il y a peu de maladies auxquelles la lumière naturelle , ou d'heureuses expériences ne nous fassent découvrir quelque remède. S'il s'en trouve d'incurables , elles ne doivent point être mises , non plus que les monstres , sur le compte de la Nature ; il suffit que , suivant les Loix communes , on ne voit guères d'infirmité qui ne puissent être guéries par le secours de la médecine. Ce soin de la Providence ne s'est-il pas étendu jusques sur les bêtes ? Nous remarquons tous les jours , qu'elles connoissent l'usage des simples , & de quantité de choses salutaires qu'elles prennent pour se soulager dans leurs maladies. Ainsi la Sagesse de Dieu a pourvu à la conserva-

tion de ce qui subsiste, sans en excepter les animaux privez de raison.

Or si cette disposition paroît juste & nécessaire à l'égard du corps, cette partie de notre être, qui est sans contredit la plus basse, & qui ne tire sa dignité que de son union avec notre ame; croirons-nous, sans offenser la sagesse & la justice de notre Auteur, qu'il ait négligé la plus noble de nos deux substances, jusqu'à lui refuser des secours qu'il accorde à la plus méprisable? La douleur, & toutes les autres passions violentes, sont proprement les maladies de nos ames. Une fièvre empestée ne cause point plus de ravage dans la masse du sang, que ces tyrans ne répandent de desordre dans la raison. Seroit-il possible qu'il n'y eût point de ressource contre leurs cruelles attaques, & que le plus douloureux de tous les maux fût un mal incurable? Il ne l'est point, ajoutois-je, ou je n'ai qu'une fausse idée de la justice du Créateur. Si je réussis donc si mal à me délivrer de ma douleur, je suis certain que c'est ma faute, ou celle du remède que j'emploie: la mienne, s'il est vrai que je me sois égaré dans ma méthode, ou dans quelque'un de mes principes; celle du remède, si la guérison de l'Ame surpasse peut-être le pouvoir de la Philosophie, & si le Ciel attache un si grand effet à quelque autre cause.

Mais, reprenois-je, quel sujet ai-je de me défier de la Philosophie? N'est ce pas elle qu'on a regardée dans tous les tems,
comme

comme la règle des mœurs , & la modératrice des passions ? Les plus grands hommes n'ont-ils pas eu recours à elle , lorsqu'ils ont eu quelque chose à guérir ou à réformer dans leur cœur ? Lui suposoient-ils un pouvoir qu'elle n'a point ; & se feroient-ils trompez comme moi , en se promettans d'elle un secours qu'elle ne pouvoit leur donner ? Là-dessus je pris la résolution de remonter sur mes propres traces , pour commencer un nouvel examen de mes principes & de toutes mes anciennes connoissances. La fidélité de ma mémoire me rendoit cette entreprise facile. Je me fis une étude , pendant quelques jours , de rappeler ce que j'avois appris par les instructions de ma mere , ou par mes lectures ; & ce que j'avois pensé moi-même jusqu'alors de plus raisonnable en matière de bonheur & de sagesse.

Je pris les choses jusques dans leur origine. Je me situai dans le premier moment où l'on peut supposer qu'un homme commence à faire un libre usage de sa raison. N'ayant rien de plus present que lui-même , c'est sur son propre être que sa première attention doit tomber. Il en examine la nature ; il reconnoît qu'elle est composée. Deux substances différentes , & d'inégale dignité dans leur essence , se trouvent unies , & comme confonduës , pour produire des actions qui leur sont communes. Chacune des deux , considérée en elle-même , n'est capable de rien moins que des

opérations de l'autre : & réunies ensemble , elles produisent une même opération. Notre corps se remuë , il marche ; il agit , c'est à quoi il est propre par sa nature ; cependant , il ne se remuëroit point sans le concours de l'ame , qui n'est pas capable de mouvement. Notre ame reçoit les sensations de la douleur & du plaisir ; c'est aussi sa nature : cependant , elle ne les recevrait point sans le concours & l'entremise du corps , qui n'est point capable de sentir.

Voilà donc deux parties du même Etre , qui sont nécessaires l'une à l'autre. Le corps , n'exécutera rien , sans le secours de l'ame ; & sans l'entremise du corps , l'ame demeurera dans une continuelle apathie. Cette dépendance mutuelle établit-elle leur égalité ? Non. Je vois , au contraire , que le corps ne contribue aux actions qui lui sont communes avec l'ame , que d'une manière basse & grossière , c'est à dire , par de simples mouvemens : s'il a quelque autre propriété qui lui soit particulière , elle n'est pas plus noble ; c'est uniquement celle de recevoir un nombre borné de figures & de combinaisons , avantage si mince , qu'il ne mérite pas même le nom de perfection. D'un autre côté , j'aperçois dans l'ame tous les caractères d'une véritable grandeur. Quel nom donnerai-je à cette faculté admirable qu'elle a de connoître , de juger , & de sentir ? C'est elle-même qui s'étudie , qui se contemple ,
qui

qui se replie sur sa substance, & qui en dé-
mêle la nature & les propriétés. Malgré la
dépendance où elle est du corps, elle s'en
dégage assez pour le considérer comme un
être tout différent d'elle, inférieur à elle,
& qui n'a rien de plus recommandable
que l'honneur de lui être uni pour compo-
ser un tout avec elle. Elle le pénètre,
elle le mesure, elle l'apprécie; elle le trou-
ve si méprisable, qu'elle ne met guères de
différence entre n'être point, & n'être com-
me lui qu'une vile & insensible portion de
matière.

De-là, si elle s'attache à considérer tout ce
qu'elle est capable d'apercevoir, elle dé-
couvre bien-tôt que, si elle tient à un corps
matériel par des loix qu'elle ne comprend
point encore, elle tient d'un autre côté à
quelque chose de plus relevé & de plus
digne d'elle. Pour peu qu'elle fasse usage
du pouvoir qu'elle a de réfléchir, elle
parvient aux idées de l'ordre, & à celles
des perfections & des vertus; & sentant
que ce qu'elle aperçoit n'est point elle-mê-
me, elle conclut, que ce qui se représente
si parfaitement à elle, doit avoir une réel-
le existence, puisque le néant ne sçauroit
être aperçu. Une découverte de cette im-
portance la rend d'abord inquiète & in-
certaine: elle se demande ce qu'elle doit
penser d'un être qui ne se manifeste à elle
qu'en partie, mais par une voye si lumineu-
se & si sublime. Son attention augmente.
Elle reconnoît sans peine, qu'il doit être
plus

plus parfait qu'elle , puisque c'est lui qui l'éclaire. Mais n'a-t-elle pas d'autre liaison avec lui , que celle d'une perception simple & passagère ? Comment s'est-il fait du moins , qu'elle ne l'ait pas euë plutôt ? Là , elle veut se replier sur le passé , pour examiner le progrès de ses connoissances ; & elle reconnoit avec étonnement , qu'elle ne fait que commencer à connoître.

C'est ici que son admiration redouble , avec sa surprise. Elle n'a pas besoin de beaucoup d'efforts , pour découvrir en même tems l'époque toute récente de son existence. Mais de qui l'a-t-elle reçûë ? Elle voit manifestement qu'elle ne se l'est pas donnée. Qui l'aidera à connoître l'Auteur & la source de sa vie ?

Elle sort d'elle-même , pour cette interressante recherche. Son attention s'attache sur tout ce qui l'environne. Que d'objets se présentent à elle , & avec quelle avidité veut-elle tout approfondir ! Cependant elle trouve bien-tôt , que son examen aura moins d'étenduë qu'elle n'a pensé. Dans tout ce qu'elle aperçoit , il ne s'offre rien qui soit capable d'éclaircir ses doutes. Cet immense composé qu'on apele Monde , ne l'arrête qu'un moment ; car , avec un peu d'attention sur la moindre de ses parties , elle apprend à juger de toutes les autres. Elle n'y voit que de la matière , c'est à-dire , une substance grossière & insensible , dont toutes les différences ne consistent que dans la variété de ses configurations & de ses mou-

mouvemens , & précisément de la même nature que celle de son corps qu'elle a déjà reconnuë & méprisée. Elle sent trop sa noblesse , pour attribuer son origine à une cause si vile.

Il est vrai que parmi ces parties de matière qui ne lui paroissent capables que d'un mouvement passif & aveugle , elle en aperçoit quelques unes qui semblent se mouvoir avec plus de choix & de liberté. Elle remarque que leurs actions sont trop variées , & en même tems trop liées & trop régulières dans leur variété , pour ne pas partir d'un principe de connoissance & de raison. Leur figure d'ailleurs est exactement semblable à celle de son propre corps : elles lui paroissent tendres vers les mêmes choses , & être sensibles aux mêmes besoins. Elle en conclut , qu'elles n'agissent pas seules ; qu'elles sont accompagnées de quelque chose qui lui ressemble : enfin , qu'elles sont , comme son corps , l'enveloppe de quelque être plus noble qu'elles. Heureuse découverte ! Ne seroit-ce pas à quelqu'un de ces êtres nobles & immatériels qu'elle seroit redevable de son existence ? Ils pensent , ils sentent , ils réfléchissent comme elle ; n'auroient-ils pas pû lui communiquer ce qu'ils possèdent ?

Mais s'ils lui sont semblables , comme elle n'en sçauroit douter , pourquoi jouïroient-ils d'un pouvoir qu'elle sent bien qu'elle n'a point ? En suposant même qu'ils l'eussent effectivement , de qui l'auroient-ils reçu ?

reçû ? car il n'est que trop clair qu'ils n'auroient pu se le donner. Non plus qu'elle, ils ne demeueroient pas long-tems dans la dépendance humiliante d'un corps, s'ils pouvoient disposer d'eux-mêmes, & changer quelque chose à leur condition. Il faut donc qu'elle abandonne l'examen de ce qui est autour d'elle, comme une considération inutile à ses recherches. Elle se trouve placée dans le monde, mais elle comprend trop bien qu'elle n'en vient point, & qu'elle ne sçauroit rapporter son origine à ce qui est inférieur à elle, ou à ce qui n'étant tout au plus que son égal, n'a pu commencer non plus qu'elle d'exister sans une cause.

Cependant, elle tire un fruit précieux de cette excursion qu'elle a faite au-dehors. En parcourant la matière dont ce vaste Univers est composé, il lui semble qu'elle y a remarqué quelque chose qui s'est attiré comme naturellement son admiration. Ce n'est point le fond de la matière même, elle lui a paru également méprisable dans toutes ses formes : mais que doit-elle penser de cet ordre étonnant qui éclate dans l'arrangement de ses parties ? Quelle justesse de rapports ! Quelle régularité de proportions ! Quel exact enchaînement de causes & d'effets subordonnez ! d'un autre côté, quelle grandeur dans la disposition générale du dessein ! Quelle noble simplicité dans l'exécution ! Quelle uniformité constante dans sa durée ! Qui a rendu la
matière

matière capable de former ainsi le plus magnifique & le plus ravissant de tous les spectacles ? Quelque desir que l'Auteur d'un si bel Ouvrage puisse avoir de se tenir caché , il est impossible qu'on ne le reconnoisse pas à sa marque ; il faut que sa puissance soit infinie , pour avoir tiré d'une substance aussi vile que la matière , le fond de tant de productions admirables. Sa sagesse ne doit point être plus bornée que sa puissance , pour s'être représentée d'une manière si frappante dans l'ordre & la distribution de son ouvrage. Enfin , sa bonté doit être égale à sa Puissance & à sa sagesse , pour avoir pris plaisir à répandre sur les Créatures tant de splendeur & d'ornemens.

Ici l'ame philosophe , que je suppose toujours attentive , sent réveiller toute la capacité qu'elle a de comparer & de réfléchir. Elle rapelle avec une joye avide , les premières idées qui ont donné lieu à ses recherches ; & elle commence à voir sensiblement qu'elles se réalisent. Cet Etre inconnu , qu'elle n'apercevoit que par les notions vagues de l'ordre & des perfections , se dévoile & se fait connoître à elle d'une manière presque sensible. Ses incertitudes ne sçauroient durer plus long-tems. Elle tient ce qu'elle a cherché ; c'est l'Auteur de la Nature , c'est le sien , c'est la source de la vie , le principe de toute lumière , c'est la règle de l'ordre , de la sagesse , de la bonté , de la justice , de toutes les perfections

fections & de toutes les vertus : ou plutôt, c'est l'ordre même ; son essence est la sagesse , la justice & la bonté. Il est toute vertu , toute perfection & toute excellence.

Un Philosophe qui a pû s'élever une fois jusqu'à cet heureux point de connoissance , se flâte avec raison , d'avoir atteint au plus haut degré de lumière , où son ame soit capable de parvenir. Tout le reste n'en est plus que le développement & l'exercice. Il ira désormais de science en science , c'est-à-dire de certitude en certitude. Quelle vaste carrière s'est ouverte devant lui ! Le voilà d'abord assuré de la vérité de toutes ses idées , & de l'infailibilité de ses jugemens , s'il les porte avec une considération attentive. Etant l'ouvrage d'un Etre dont la sagesse & la bonté sont infinies , il n'appréhende point que les qualitez qu'il a reçues de sa main soient des presens trompeurs. Le même fond d'intelligence qui l'a rendu capable de ces grandes idées , d'ordre , de justice , de bonté & de sagesse , ne sçauroit l'abandonner dans les examens moins difficiles : il a trouvé des principes ; il va se faire une occupation tranquille & agréable de l'étude des conséquences.

Premièrement , il examine de nouveau la nature de son Ame , pour y démêler avec plus de clarté les traits du Créateur. S'il en a reconnu de si divins dans la matière , à quoi doit-il s'attendre dans une substance infiniment plus relevée ? En effet , il y en aperçoit deux , qui lui paroissent d'une
grandeur

grandeur avec laquelle rien ne peut entrer en comparaison. L'un est cette faculté même de penser, par laquelle elle est capable de connoître, & de multiplier à l'infini ses connoissances; faculté si noble, que lui-même qui la possède se trouve embarrassé à l'expliquer. Il voit mieux ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est. Elle n'est rien d'aprochant de la matière; toute la variété possible des figures & des mouvemens de la matière, ne produira rien qui ressemble à une pensée. Elle n'est pas non plus l'harmonie, l'ordre, la justesse & la perfection qui résultent d'un certain arrangement des parties de la matière: car si cette harmonie & cette perfection ont une existence propre & réelle, il est clair qu'elle est dépendante de celle de la matière; & l'Ame sent trop bien que la sienne ne dépend de rien de matériel. La répugnance même, & le chagrin qu'elle ressent de se voir assujettie à son corps dans quelques-unes de ses opérations, est une preuve naturelle qu'elle ne lui doit rien, & qu'elle ne lui est unie que par des loix qui la contraignent. D'ailleurs, si l'Ame n'étoit que l'ordre, l'harmonie & la perfection du corps, comment seroit-elle plus grande que l'étendue de ce corps? Sa grandeur devroit répondre exactement aux parties du corps auquel elle apartiendrait. Or l'Ame se sent plus grande que toute la masse de la matière réunie; elle s'élève infiniment au-dessus d'elle, elle en voit les bornes :

nes : elle n'est donc rien qui appartienne à la matière. Mais qu'est-elle donc ? Peut-être est-elle réservée à une plus parfaite connoissance d'elle-même dans un autre tems ou dans un autre état : mais elle est sûre du moins, qu'elle pense ; avantage inestimable ; qui suffit pour établir sa dignité & la grandeur infinie de son Auteur.

Ce premier trait d'un Ouvrier divin est sans doute le plus éclatant ; mais il n'est pas le seul qui soit digne de lui. Le Philosophe n'a qu'à se consulter un moment : qu'aperçoit-il ? Je me trompe, car il cesse ici d'apercevoir ; mais il sent dans le fond de son être une secrète inclination, un penchant actif, qui le porte, il ne sçait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment ? C'est l'exigence de quelque besoin inconnu, qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un plaisir nécessaire. Il manque d'un bien, sans lequel il ne peut être tranquille ; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire, & comme entraîné par un ascendant irrésistible.

Il reconnoît donc, non-seulement qu'il est capable de desirs, mais qu'il en a d'invincibles & de plus étendus que ses connoissances. Cette réflexion ne sert d'abord qu'à l'allarmer. Ce n'est pas tout d'un-coup, qu'il pénètre dans la sage disposition du Créateur. Il regarde d'abord ses desirs comme un aveu naturel & une marque humiliante

liante de l'imperfection de son être ; & il en est d'autant plus affligé , qu'il ne comprend pas même quel peut être leur objet & leur terme. Nuages importuns , qui ne sont propres qu'à troubler la sérénité de son ame ? Diversion chagrinante , qui retardera les progrès de ses connoissances , & qui l'empêchera de faire un usage tranquille de la capacité qu'elle a de penser ! S'il n'ose se plaindre de son Auteur , & soupçonner sa bonté ou sa sagesse ; il gémit du moins de sa condition , il perd quelque chose de l'opinion qu'il avoit de sa propre grandeur , & pour en sauver en quelque façon les restes , il prend le parti de réprimer & d'éteindre s'il peut ses desirs , pour se livrer par l'exercice d'une faculté plus noble , à la contemplation de la vérité. Mais son erreur ne sçauroit durer long-tems. A peine a-t-il fait quelques pas vers la vérité , qu'il la reconnoît pour l'objet même de ses desirs. Il ne peut s'y tromper ; son cœur s'enflamme à mesure qu'il s'en approche. Son inquiétude semble prête à se fixer , & ses besoins à se remplir. Il lui semble qu'elle soit faite pour lui , ou du moins lui pour elle. Il est vrai que plus il s'avance à sa découverte , plus son ardeur augmente pour la découvrir parfaitement. Mais ce redoublement de desirs n'a plus rien d'incommode & d'affligeant ; c'est la situation d'un homme qui jouit d'un grand bonheur , dont il ne peut se rassasier : il est heureux , & il veut l'être encore davantage.

avantage. Ainsi le Philosophe trouve une source nouvelle de contentement & d'admiration dans ce qui causoit sa peine. Ce qu'il regardoit comme une imperfection dans son être, lui paroît un nouveau trait des perfections infinies de son Auteur. Non-seulement il voit qu'il a été fait par lui, mais il sent encore qu'il n'a été fait que pour lui. Ses desirs se trouvent assortis, pour ainsi parler, à ses idées. Par ses idées, il le connoît comme l'Auteur de son être; & il se porte à lui par ses desirs, comme à son souverain bien & à l'Auteur de sa félicité.

Un homme qui vit dans l'esclavage des sens, & qui n'a peut-être jamais fait attention aux deux grandes facultez de son Ame, n'est point capable de concevoir la joye que ces sublimes & interressantes découvertes répandent dans l'Ame d'un Philosophe. Non, il n'en est point capable : car s'il l'étoit, il en seroit jaloux, & il ne tarderoit guères à mépriser toute autre joye. Aussi est ce de ce point qu'il faut commencer à marquer l'heureux cours d'une vie raisonnable & véritablement Philosophique. Quiconque a connu son Auteur, & s'est bien connu soi-même, ne fait plus, s'il le veut, que des pas certains vers le bonheur & la sagesse. La voye lui est ouverte, il est sans cesse à la vuë du terme. Dirigé par ses lumières en même-tems qu'il est poussé par ses desirs, il n'est pas plus capable de s'égarer par ignorance, que de s'arrêter

rêter par langueur. Si sa qualité d'Homme l'oblige à quelque relation avec les Créatures de son espèce , il sçait jusqu'où s'étend ce devoir. Il en prend la règle dans la source même de l'ordre & de la justice , qu'il contemple incessamment. Les devoirs du sang , tels que la tendresse & l'attachement pour ses proches ; ceux de l'humanité , tels que la bonté , la douceur , l'oubli des injures , la compassion pour les peines ; ceux de la raison , comme l'égalité d'Ame , la constance , le mépris du superflu , & l'usage modéré du nécessaire , sont autant de conséquences qui coulent naturellement de ses principes , & qui forment le système de sa morale. Il copie en quelque sorte son Auteur , & il s'agrandit en imitant les souveraines perfections par lesquelles il se communique à lui. D'ailleurs , le commerce des hommes n'est point un obstacle à la sagesse pour celui qui l'aime & qui tend sincèrement à elle. Il trouve au contraire de l'utilité à les connoître. N'ai-je pas dit qu'ils portent tous la marque du Créateur ? Le Philosophe l'aperçoit , quoiqu'ils la défigurent. Cette vuë sert à nourrir ses desirs. Il tourne à son profit jusqu'aux effets de leurs passions déréglées : leurs arts , leurs sciences , qui sont pour la plupart les inventions de l'intérêt ou de la vanité , il les fait servir à ses desseins , comme autant de secours qui étendent ses connoissances. Ce sont des effets excellens d'une mauvaise cause , qu'il rectifie

rectifie de plus en plus par l'usage qu'il en fait faire , & qu'il ramène ainsi à leur véritable destination. Enfin , il tire un avantage considérable de la vuë même des foiblesses & des folles agitations des hommes. La comparaison qu'il en fait avec la vigueur & la tranquillité continuelle de son ame , sert à l'attacher de plus en plus à ses principes. Elle lui rend son bonheur plus cher , & le fruit de ses recherches plus précieux. Il se dévouë sans réserve à la sagesse par cette double raison de l'aimer ; qu'elle le rend heureux , & qu'il ne voit hors d'elle que des insensez & des misérables.

Que lui manque-t-il après cela pour mériter le nom de Sage ? Réunissons toutes nos connoissances naturelles , & toutes les forces de notre raison , pour nous en faire une plus juste idée. Quelqu'un lui donnera peut-être plus d'étendue , mais je doute qu'on puisse s'en former une plus sublime. C'est dans cet heureux état que le Philosophe doit être également insensible , & aux maux qui ne peuvent le lui faire perdre , & aux biens qui peuvent lui venir d'une autre cause : les premiers doivent être trop foibles pour lui causer les émotions de la douleur ; & ceux-ci doivent lui paroître trop méprisables , pour lui faire goûter un vrai sentiment de plaisir. A la vérité , l'ordre de la nature assujettit son ame aux organes du corps ; il est impossible qu'elle se défende de le voir , lorsque les yeux

yeux s'ouvrent ; qu'elle n'entende point , lorsque les nerfs de l'oreille sont ébranlez ; & qu'elle s'empêche de sentir aussitôt qu'il se passe quelque mouvement extraordinaire dans la portion de la matière à laquelle elle est comme attachée. Mais ce sentiment est-il capable de diminuer sa grandeur & d'affoiblir sa liberté ? Elle le rejette lorsqu'elle le reconnoît indigne d'elle. Elle le reçoit du moins sans s'y arrêter & sans y consentir. Plus sa dépendance du corps lui paroît incommode & humiliante , plus elle y trouve de quoi se consoler , par la certitude qu'un état si violent ne sçauroit être d'une longue durée. Comment en douteroit-elle ? elle connoît trop bien les Loix invariables de l'ordre primitif & éternel. L'ordre de la nature n'en est qu'une exception. Elle est même assurée que l'un doit tenir à l'autre par quelque lien secret , quoiqu'il soit encore obscur pour elle ; & elle compte sur un tems de manifestation & de lumière , où les obscuritez & les exceptions venans à cesser , elle verra tout retourner à sa fin , & rentrer paisiblement daas l'ordre général. Elle se sent donc faite pour un autre état ; elle y touche déjà par l'ardeur de ses desirs , & par la certitude de ses espérances ; & constamment indifférente pour tout ce qui ne sçauroit empêcher qu'elle n'y parvienne un jour , elle méprise le plaisir , elle compte pour rien la douleur , elle voit sans s'émouvoir l'agitation de tout ce qui

l'environne : elle verroit de même le renversement de la nature & l'entière destruction de l'Univers.

Tels sont les fondemens sur lesquels j'avois cru ma force & ma constance établies. Telles avoient été les premières leçons de mon enfance. Mes études , les exemples & les instructions de ma Mere , avoient roulé continuellement sur ces principes. Ils m'étoient devenus comme naturels , à force de les avoir entendus & de m'être efforcé moi-même de les tenir sans cesse presens à ma mémoire. En effet , leur impression s'étoit fait sentir à mon cœur , tant qu'ils n'y avoient point trouvé d'obstacle qui pût les empêcher de se faire sentir librement. Ils avoient servi de règle à ma vie pendant qu'elle étoit tranquille. Je m'étois cru Philosophe ; & peut-être l'étois-je véritablement , avant que d'être arrivé à un certain degré de misère & d'infortune. Mais c'étoit cette pensée même qui me confondoit , & qui me rendoit la Philosophie suspecte. Car pourquoi m'abandonnoit-elle lorsqu'elle m'étoit devenuë le plus nécessaire ? Quelle idée devois-je prendre d'un remède , dont l'utilité disparoissoit au moment de la maladie ? Cependant , je ne pouvois disconvenir que les principes dont je venois de faire un nouvel examen , n'eussent toujours la même solidité. Il n'y a rien de certain dans le monde , disois-je , sur quoi l'on puisse compter , si ce qui me paroît invinciblement établi

établi par des raisonnemens si clairs , n'est qu'un sophisme & une malheureuse illusion. Si c'est à la vraie sagesse que je me suis attaché constamment , que ne me fait elle donc recueillir les fruits qu'elle promet ? Et si c'est l'erreur que j'ai pris pour la vérité , que je suis à plaindre d'être tout à la fois tourmenté par la douleur , & abandonné par la raison.

Il me vint à l'esprit qu'il y avoit peut-être aussi de l'injustice dans mes plaintes , parce qu'il me semble que ce n'étoit point assez de connoître l'excélence d'un remède , & que pour en faire une sage application , il falloit connoître en même-tems la nature du mal. J'examinai là-dessus avec soin en quoi consistoit proprement la douleur. Je reconnus bien-tôt qu'étant un pur sentiment de l'ame , & ne pouvant se représenter par des idées , elle ne sçauroit être mieux définie que par le mot même de *Douleur* qui sert à l'exprimer ; car c'est la définir d'une manière bien obscure & bien imparfaite , que de l'appeler simplement une aversion de l'ame , comme font quelques Philosophes. En général , puisque nous ignorons la nature même de l'ame , il n'est pas raisonnable de prétendre expliquer ce que c'est qu'un sentiment. Or s'il est impossible de connoître en quoi consiste la douleur , il est clair que ce n'est pas directement sur elle que se doit faire l'application du remède. Cette méthode blesseroit la raison. De là il me fut aisé de con-

clure que c'étoit à sa cause qu'il falloit nécessairement remonter.

Je n'entrai point dans la discussion de toutes les voyes différentes par lesquelles le sentiment de la douleur peut être communiqué à l'ame : toutes mes réflexions se raportoient à mes seuls besoins. Il étoit constant que la mienne ne venoit que de la perte ou de l'infidélité de ce que j'avois eu de plus cher , & des circonstances terribles qui avoient toujours accompagné mes malheurs. Telle étoit la cause de la maladie de mon ame. Je me demandai alors s'il étoit vraisemblable que la Philosophie pût couper cette source de mes maux ? En la suposant capable de ce miracle , je conçus qu'elle ne pouvoit l'opérer que de trois manières. L'une étoit d'ôter au spectacle de mes infortunes , qui m'étoit sans cesse présent , cette force dominante avec laquelle il agissoit sur moi , qui , ne se bornant point à me pénétrer du plus vif sentiment de douleur , me forçoit quelquefois à pousser des cris involontaires , dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de ceux qui demeuroient avec moi & qui paroissoient effrayez de les entendre. Quelle aparence que la Philosophie pût produire un effet si merveilleux ? Le Ciel même l'auroit-il pû , sans changer la nature des choses ? Il y a de la contradiction qu'on puisse perdre sans regret ce que l'on aime : mais si l'on aime avec la passion la plus tendre & la plus parfaite ,

parfaite, si ce qu'on aime si parfaitement, on le perd par la plus cruelle de toutes les morts, ou par la plus noire perfidie; quel pouvoir arrêtera les transports & les larmes que ces redoutables coups doivent nécessairement exciter? L'action d'un feu dévorant n'est pas plus prompte ni plus infailible. Je comprenois bien que par le secours de la Philosophie j'eusse pu réussir peut-être à me garantir des excès de l'amour & de l'amitié; mais ayant ouvert une fois mon cœur à ces deux passions, je ne voyois pas moins clairement, que tous leurs effets étoient comme nécessaires, & que des malheurs qui tiroient leurs forces de ces deux causes, surpassoient le pouvoir de la Philosophie.

La seconde voye qu'elle pouvoit prendre pour le soulagement de ma douleur, étoit de me communiquer du moins autant de force pour soutenir mes infortunes, qu'elles en avoient pour se faire sentir. Belle & flâteuse idée! Hélas! puisqu'elle plaît à la raison, que n'agit-elle donc aussi sur le cœur? L'expérience, plus puissante que tous les raisonnemens, m'apprenoit sans cesse, que ce n'est point de ses idées que l'ame doit attendre du secours contre ses sentimens. Il ne me sembloit pas même possible de m'imaginer une nouvelle situation de mon ame, dans laquelle je pusse supposer qu'elle se trouvât plus tranquille. Un accroissement de force & de lumières ne pouvoit être qu'une augmentation de mes

I 3

peines,

peines , parce que ç'eût été un nouveau degré de captivité pour les sentir.

Enfin , le troisième moyen étoit de détourner infailliblement mon attention des principales causes de ma douleur , & de faire prendre , pour parler ainsi , le change à mon ame , en l'accoutumant peu-à-peu à s'occuper d'un autre objet. Cette voye de guérison me parut d'abord badine & frivole , & je la rejettai plus promptement encore que je n'avois fait les deux premières. Cependant j'y revins à la fin , comme à la plus solide , lorsque j'eus fait réflexion qu'elle étoit la seule possible. Il est certain , disois-je , que mes malheurs sont d'une nature à se faire sentir nécessairement à mon ame aussi long-tems qu'elle s'attachera à les considérer. Il ne l'est pas moins , qu'elle ne peut tirer , ni d'elle-même , ni de la Philosophie assez de force pour résister à ce sentiment ; & qu'elle doit renoncer par conséquent à toute espérance de repos & de bonheur , tant qu'elle le conservera. Mais qui m'empêche d'espérer que son attention pourra prendre un autre objet , qui la fera passer peu-à-peu à un autre sentiment ? Ce grand changement ne sauroit être sans doute l'ouvrage d'un moment ; mais il est clair qu'il peut arriver par degrez. Oüi , ajoutai-je , c'est un service que la Philosophie est capable de me rendre , & que je veux attendre d'elle. J'étois peut-être sur le point de la condamner injustement. Ce que je demandois d'elle est effecti-

effectivement impossible , parce qu'il est contraire à la Nature : mais ce qu'elle m'offre ici est infiniment raisonnable. Elle peut se rendre maîtresse de mon esprit , en le remplissant peu-à-peu des vérités sublimes qu'elle proposera à sa considération ; le cœur , qui n'a que des mouvemens aveugles , se tourne infailliblement vers les objets de l'esprit. Le mien deviendra donc tranquille , lorsque je serai occupé d'une méditation paisible ; & je retrouverai ainsi le repos , le bonheur & la sagesse.

Cette réflexion me réconcilia pour quelques momens avec la Philosophie. Je me flâtai qu'elle produiroit son effet sur moi , du moins à l'avenir ; & je passai , de cette espérance , à la pensée que c'étoit dans ce sens sans doute qu'il falloit expliquer les éloges qu'on lui a donnez dans tous les tems , & le pouvoir qu'on lui attribué de guérir les maladies de l'Ame. Mais le Ciel , qui me préparoit des remèdes plus certains , & plus convenables à mes maux , permit que cette pensée fût suivie d'une nouvelle réflexion qui me replongea dans mes incertitudes , & qui me fit reprendre d'elle une aussi mauvaise opinion que jamais. Elle me guérira donc , disois-je , en détournant mon attention de mes peines. Mais si c'est-là tout le pouvoir qu'elle a sur nos Ames , repris je tout-d'un coup , quel est son avantage particulier ? Je ne vois dans cet effet rien qui lui soit propre , & que je ne puisse attendre également des Sciences

les plus communes. Que dis-je ? Il n'y a point d'occupation vaine & méprisable, qui ne doive le produire beaucoup plus infailliblement ; car la représentation d'une Comédie, par exemple, un Concert harmonieux d'instrumens de Musique, une partie de chasse ou de bonne chère ; en un mot tout ce qui sera capable de faire une forte impression sur mes sens, le sera beaucoup plus de s'attirer l'attention de mon esprit, que de sèches & ingrates spéculations qui n'ont pas le pouvoir de se faire sentir par elles-mêmes à mon cœur. Voilà donc, continuai-je avec une espèce de courroux, à quoi se réduit cette vertu tant vantée de la Philosophie, & ce souverain empire qu'elle s'attribuë sur ses passions ! Impuissant fantôme, que j'ai révééré trop long-tems, & dans lequel j'avois placé follement toute ma confiance ! Non, non, ajoutai-je ; je ne serai plus le jouët d'une fausse & inutile sagesse. Si je me suis persuadé avec raison, que la bonté du Ciel doit un remède aux maladies de l'ame ; j'ai dû penser aussi, que ce ne sçauroit être un remède vague & sans force, qui ne peut rien opérer par lui-même. J'en demande un qui guérisse à coup sûr ; & puisque la Philosophie n'en est pas capable, je me défie d'elle, & je rejette désormais son secours.

J'aurois gagné beaucoup à reconnoître ainsi l'impuissance de toutes les spéculations Philosophiques, si j'eusse découvert en même-tems quelque ressource solide sur laquelle

quelle j'eusse pû fonder de plus sûres espérances. Mais en rejetant un infidèle apui, mes peines & mon embarras ne diminuoient point. Ils devoient croître au contraire, parce que n'ayant rien à substituer au fantôme que j'avois détruit, je demeurais en quelque sorte plus désarmé & moins défendu. Aussi passai-je les jours suivans dans un abattement qu'il m'est impossible de décrire. Tout m'étoit à charge, tout sembloit conspirer à augmenter mon ennui. Les Livres que j'avois aimez jusqu'alors avec idolâtrie, me devinrent odieux & insupportables. Je les regardois comme autant d'imposteurs qui m'avoient séduit par des fausses promesses, & qui m'abandonnoient cruellement au besoin. Je ne mis plus le pied dans mon cabinet, pour éviter leur présence, me figurant, lorsque je me trouvois au milieu de ma Bibliothèque, que j'y étois comme environné d'une multitude d'Amis perfides. Je n'aurois pas souffert patiemment qu'on eût prononcé devant moi le nom de *Platon* & de *Senéque*, & je formai plus d'une fois la pensée de brûler leurs Ouvrages. Mon unique occupation pendant sept ou huit jours, fut de me promener seul dans un assez grand Jardin qui appartenoit à ma Maison, & de m'y ensevelir dans un abîme de méditations sombres & funestes. Madame Lallin & ma Belle-sœur marquoient beaucoup d'inquiétude pour ma santé & d'attention sur toutes mes démarches; mais je leur fis con-

noître que leurs soins me gênoient , & j'exigeai absolument qu'elles n'interrompissent point mes profondes rêveries & ma solitude.

Il y a peu de personnes qui , dans le récit d'une aventure telle que je vais la rapporter , ne se crussent obligez par amour pour leur réputation , d'en déguiser quelques circonstances. Pour moi qui ai toujours fait profession de croire que le bien ou le mal d'une action doit se tirer du principe qui fait agir , & qu'il n'y a par conséquent que le motif qui deshonne , je n'ai point honte de me laisser voir tel que je suis au Public , & de lui faire l'aveu ingénu de mes fautes. C'est assez que je puisse me rendre cet honorable témoignage , que mon cœur a toujours suivi par inclination la vertu & la sagesse ; & que s'il s'est trompé quelquefois dans son objet , il n'a jamais manqué de droiture dans ses intentions.

Loin de trouver dans la solitude de mon Jardin le soulagement que j'y cherchois , ma douleur s'accrut tellement par mes tristes réflexions , que je tombai en peu de jours dans la plus dangereuse & la plus terrible de toutes les maladies. Je ne puis la faire mieux connoître qu'en la nommant , *une horreur invincible pour la vie*. C'est une espèce de délire frenétique , qui est plus commun parmi les Anglois que parmi les autres peuples de l'Europe. Mais quoique cette raison le fasse regarder comme une maladie propre à notre Nation , il n'est pas moins

moins surprenant que j'en aye ressenti des atteintes si pressantes, moi qui avois passé plusieurs années dans des climats éloignés, & qui me trouvois d'ailleurs en France, où l'air est si pur, que nos Anglois le vont prendre pour remède contre cette noire disposition de l'ame. J'aurois peine à expliquer par quels degrez je parvins au dernier excès de la folie & de l'aveuglement : mais ce qui paroîtra incroyable à mes Lecteurs, je regardai pendant quelques jours mes transports furieux comme l'effet de la plus haute sagesse, & je ne crois pas que j'aie fait dans toute ma vie de raisonnemens plus méthodiques que ceux qui me conduisirent jusqu'au bord du plus affreux précipice.

Ce fut le troisième jour après que j'eus fait divorce avec mes Livres, que je ressentis le premier accès de la maladie dont je parle. Il fut si vif & si pressant, que si j'eusse eu un poignard à la main, dans le premier moment, je me serois percé le cœur sans réflexion. Cependant, comme il s'étoit fait tout d'un-coup une grande révolution dans mes esprits, je ne fus pas long-tems à m'apercevoir qu'il venoit de m'arriver quelque altération extraordinaire. Cette pensée m'ayant rendu plus attentif, je démêlai aussitôt ce qui se passoit dans mon ame, quoique ce ne fut encore qu'une impression aveugle & involontaire. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que cette découverte ne m'alarmâ point. Le désordre de mes humeurs avoit déjà corrompu ma raison. Je me fa-

miliarifai en un moment avec l'image de la mort ; & si j'eus quelque étonnement , ce fut d'avoir attendu si tard à prendre le parti de mourir qui me sembloit aussi doux que nécessaire. Je cherchois le remède des maladies de l'ame , disois-je ; le voilà découvert. Il est simple , il est court , il est tel que mes maux le demandent. Quel aveuglement m'empêchoit de le découvrir plutôt ? Oüi , reprenois-je : il a tous les caractères qui peuvent prouver son excéllence. Il est facile , il est présent à tous les malheureux , son effet est certain , & je n'y vois d'ailleurs rien d'amer ni de rebutant. Combien de chemins peuvent en un moment me conduire à la mort ? Il ne me reste qu'à choisir le plus sûr & le plus abrégé.

Ma mémoire ne manqua point de me fournir quantité d'exemples , qui servirent encore à confirmer ma résolution. Je considérois que les plus grands hommes avoient eu recours à cette voye pour se délivrer de leurs peines. Dirait-on que c'étoit défaut de sagesse & de vertu dans *Caton* , défaut d'esprit dans *Démotbène* , ou de courage dans *Mitridate* & dans *Marc-Antoine* ? Il est donc certain , conclusois-je , que le courage , l'esprit , la vertu & la sagesse , ne se trouvent point blessez par une mort volontaire. Or , ce qui s'accorde si bien avec les plus belles qualitez de l'ame qui sont des presens du Ciel , ne sçauroit être un mal ; ce doit même être une vertu. En effet , les lumières de la raison ne nous portent-elles pas

pas à desirer la mort ? L'ame la plus tranquille & la plus malheureuse doit gémir dans l'esclavage du corps. C'est un état violent de pesanteur & d'obscurité qu'elle doit souhaiter de voir finir. Les liens qui la tiennent captive sont durs, humilians, injustes, & contraires à l'ordre. Avec quelle ardeur doit-elle desirer de les rompre !

Quoique la résolution que je pris de mourir, ne fit que s'affermir à chaque instant, & que je ne trouvasse rien qui s'y opposât dans ma raison, j'eus assez de force pour différer de quelques jours l'exécution de mon dessein. Le motif de ce délai fut tout différent de ce qu'on croiroit pouvoir s'imaginer. Je n'avois point d'autre vuë que de justifier cette étrange démarche à mes propres yeux par de nouvelles réflexions, & de me convaincre de plus en plus que le Ciel même ne la condamneroit point. Je me fis une violence infinie pour obtenir ce retardement de moi même. Chaque moment que j'ajoutois à ma vie, en différant celui de ma mort, me sembloit une espèce de larcin que je faisois à mon repos & à mon bonheur. J'employai quatre jours entiers à faire un nouvel examen des raisons que j'avois de mourir. Il ne me parut point qu'elles eussent rien perdu de leur force. La seule objection qui m'arrêta pendant quelque tems fut celle-ci : Mon ame se trouve renfermée dans un corps par la volonté du Souverain Auteur de mon être. Il ne la retient point dans cette captivité sans raison.

raison. Je ne puis comprendre le secret de ses vuës impénétrables ; mais je suis sûr qu'il ne scauroit se conduire par d'autres règles que celles d'une Justice & d'une Sagesse infinies. Je dois donc les respecter, même sans les connoître. Il a marqué la durée de mes jours ; je viole ses ordres, si j'en précipite la fin. Oüi , répondis-je , après une longue méditation , je les viole sans doute , si je suis persuadé qu'ils subsistent, autant que je le suis qu'il les a portés : mais s'il les a changés lui-même , ou du moins s'il les interprète autrement pour moi que pour le commun des hommes, dois-je moins de respect à ses dernières volontez que je n'en devois aux premières ? En permettant que je sois tombé dans l'extrémité de l'infortune & de la douleur , il m'a excepté du nombre de ceux qu'il condamne à vivre long-tems. Il est impossible qu'étant infiniment bon par essence , il se fasse un plaisir de me voir traîner une vie misérable. L'excès même de mes peines est un témoignage clair & intelligible qu'il me permet de mourir.

Il ne me restoit , après cette conclusion , que de choisir le genre & le moment de ma mort. Ces deux articles me causèrent peu d'embarras. Je résolus de me servir de mon épée pour me percer le cœur , & de ne pas remettre le tems de l'exécution plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Il y avoit dans le Jardin plusieurs allées profondes , & écartées du corps de la maison : je choisiss celle :

celle qui me parut la plus favorable à mon dessein. Un Cabinet de verdure , qui étoit dans le plus obscur enfoncement , devoit être le Théâtre de mon action sanglante. J'examinai avec soin , si je pouvois m'assurer de n'y être aperçu de personne. Au reste , je pris ce petit nombre de mesures avec une tranquillité surprenante. Je ne me sentois ni trouble ni empressement. Mes grandes douleurs étoient comme suspendues par un effet anticipé de ma résolution. Pour le peu de tems qu'elles avoient à durer , ce n'étoit plus la peine qu'elles se fissent sentir. Quand on est prêt de sortir d'un rigoureux esclavage , on n'arrête guères les yeux sur les maux qu'on a soufferts , ou sur les chaînes qu'on va quitter ; on n'est plus sensible qu'aux douceurs de la liberté.

Je pris donc paisiblement le chemin de la maison , & comme l'heure de dîner approchoit , je crus que pour éviter toute affectation , il falloit encore une fois prendre place à table avec ma Famille. Les deux Dames remarquèrent que je paroissais plus tranquille que je ne l'avois été depuis longtemps. Elles m'en témoignèrent quelque chose ; ma réponse les confirma dans leur opinion. Je les quittai à l'ordinaire , & n'étant monté à ma chambre que pour prendre mon épée , je me rendis aussi-tôt au Jardin. Mon cœur continuoit d'être dans une paix profonde ; je n'avois pas même d'inquiétude pour la vie à venir. Je ne me sentois coupable de rien à l'égard du Ciel ;

&c.

& quelque obscur que fut mon sort après la vie que j'allois perdre , je tirois des idées générales de la Justice & de la bonté de mon Créateur , une espèce d'assurance qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi dans la nouvelle condition où j'allois entrer. J'arrivai au Cabinet de verdure. Je m'assis tranquillement dans le coin le plus enfoncé. Je tirai mon épée hors du fourreau , & j'en considérai un moment la pointe avec un regard fixe & attentif. Je ne puis cacher que je sentis un léger frémissement qui se répandit dans tous mes membres ; mais loin qu'on puisse lui donner le nom de crainte , il ne servit qu'à me faire faire une réflexion consolante sur le bonheur de mon ame , qui touchoit au moment de sa liberté. Je sortis même de la foiblesse de mon corps , & le regardant avec dédain : Ton règne est passé , lui dis-je , rentre dans la poussière dont tu es sorti. Si j'ai besoin encore un moment de ton secours , c'est pour te faire servir toi-même à notre séparation éternelle. Auteur de mon être , ajoutai je en fermant les yeux & en faisant comme un effort pour me replier sur moi-même, prends pitié de ta Créature , & dirige mes premiers pas dans l'obscurité où je vais entrer. Tu es par-tout , mon ame ne sçauroit manquer de tomber dans ton sein.

J'avois le bras levé. Il est certain qu'il n'y avoit plus qu'un instant d'intervalle entre ma vie & ma mort. Ciel ! par quel miracle arrêta-t-on la pointe de mon épée ,
qui

qui devoit déjà être dans le lieu de mon cœur ? Un bruit , que j'entendis à quelques pas du Cabinet , me fit baïsser la main tout-d'un-coup , & cacher derrière moi mon épée , de peur d'être aperçu. C'étoit mes Enfans. Madame Lallin & ma Belle-sœur , qui avoient cru me trouver plus tranquille qu'à l'ordinaire en dînant , les avoient envoyez après moi , pour contribuer par leurs caresses & par leur badinage à m'entretenir dans ce nouvel air de tranquillité. Ils s'aprochèrent , & m'embrassans l'un après l'autre avec les marques d'une tendre affection , ils me prirent les mains , en me faisant quelques questions puériles & innocentes , suivant la portée de leur âge. Je les laissai faire d'abord , & je demurai dans une espece d'inaction , causée par mon incertitude & ma surprise. Cependant , comme ils continuoient à me carresser & à m'interroger , mon attention se tourna sur eux. Je les regardai pendant quelque tems , avec cette tendre complaisance que la Nature réveille aisement dans le cœur d'un Pere. Le plus âgé ne passoit pas huit ans , & ils avoient tous deux les graces les plus aimables de l'enfance. Ils vont me perdre , disois-je en moi-même ; ils demeureront après moi sans protection & sans suport , abandonnez par une Mere dénaturée , & privez de leur malheureux Pere. Que deviendront ils ? Ma Belle-sœur & Madame Lallin ont marqué jusqu'à present de la tendresse pour eux , mais qui me répondra qu'elles

la

la conserveront lorsque je ne serai plus ? Un simplement mouvement d'amitié fera-t'il dans elles , ce que la Nature n'a pu faire dans leur Mere ? O Dieu ! pourquoi permettiez-vous que je les misse au monde ? Un homme aussi infortuné que moi n'est-il pas une espèce de monstre dans la société des autres hommes ? Comment votre Sagesse & votre Bonté peuvent-elles souffrir que la race s'en perpétue ?

Ces réflexions venans à se joindre avec le noir poison qui circuloit dans mes veines & qui infectoit mon ame , me conduisirent peu à peu à une des plus affreuses pensées qui soient jamais tombées dans l'esprit humain ; & ce qui paroîtra sans doute incroyable , c'est qu'avancat toujours de raisonnement en raisonnement , je ne tirai point de conclusions qui ne me parussent tenir manifestement aux principes les plus justes & les mieux établis. J'ai résolu de mourir , disois-je , pour finir une vie qui est trop malheureuse pour être supportée avec patience. Je suis convaincu non-seulement que le Ciel approuve ma résolution , mais que c'est lui-même qui me l'inspire. Or s'il m'est permis de me donner la mort , pour mettre fin à des maux incurables , ne me le feroit-il pas de même de me la donner pour prévenir des maux inévitables ? Supposons un moment , que je ne me trouve que dans ce dernier cas , c'est à-dire , menacé d'une multitude de malheurs extrêmes & infaillibles : il est évident

dent que tout ce que je puis faire aujourd'hui pour me délivrer d'un mal présent , je le pourrois alors pour me garantir d'un mal futur. Ce cas est précisément celui de mes Enfans. Ils ne sont pas nez pour être plus heureux que moi. Leur destinée est trop claire. N'eussent-ils à craindre que la contagion de mes infortunes , ils doivent s'attendre à une vie triste & misérable. Quel meilleur office puis je donc leur rendre , que de leur fermer l'entrée d'une carrière de douleurs , en terminant leurs jours par une prompte mort ? Ils passeront avec moi à une condition plus heureuse. Ils mourront avec leur Pere. Si je regarde la mort comme un bien , pourquoi ferois-je difficulté de la partager avec mes chers Enfans ?

En finissant ce funeste raisonnement , je les pris tous deux dans mes bras , assis encore comme j'étois ; & penchant la tête contre leurs visages , je les ferrai chacun de leur côté contre le mien. J'agissois sans réflexion , & par le seul instinct de la Nature. Je demurai quelque tems dans cette situation , sans que mon esprit fût arrêté à rien de certain , & sans oser faire le moindre mouvement pour exécuter la sanglante résolution que je venois de prendre. Mon cœur , que je sentoisi si libre & si tranquile un moment auparavant , s'étoit apesanti tout-d'un coup ; & par un effet de ce changement dont je ne m'apercevois point encore , il sortoit de tems en tems des larmes de mes yeux. Cependant , lorsque je vins à faire
attention

attention à l'incertitude où j'étois , je la regardai comme une foiblesse. Je me levai tout-d'un-coup. C'en est fait , m'écriai-je ; je mourrai , & ils mouront tous deux avec moi. Je suis leur Pere ; le soin de leur bonheur me regarde : une vaine pitié ne m'empêchera point de leur procurer le seul bien qu'ils peuvent recevoir de moi. Je prononçai ces paroles avec un trouble qui ne me permit point de faire attention qu'ils avoient assez raison pour en comprendre le sens ; de sorte que me voyans à la main mon épée nuë , que je leur avois cachée jusqu'alors , ils sortirent tout effrayez du Cabinet. C'est ici qu'on aura peine à décider lequel est le plus admirable , de ma folle & opiniâtre cruauté , ou du respect & de la soumission de mes pauvres Enfans. Irrité de les voir fuir , je les rapelai d'un ton menaçant ; & ces timides & innocentes victimes , qui étoient accoutumées à respecter mes moindres ordres , ne balancèrent point de retourner sur leurs pas. Ils vinrent en pleurans jusqu'au Cabinet ; s'arrêtans seulement à la porte , ils se mirent à genoux tous deux , comme pour me demander la vie , qu'ils voyoient trop clairement que j'avois dessein de leur ôter. Je ne resistai point à ce spectacle. J'avouë qu'il m'émut jusqu'au fond du cœur. Il n'y a ni sagesse , ni folie , qui puisse endurcir contre les sentimens de la Nature. Mon épée tomba d'elle-même de mes mains ; & , loin de penser plus long-tems à égorger mes chers Enfans , je sentis que j'aurois
sacrifié

sacrifié mille fois ma vie pour défendre la leur. Je me livrai tout entier à ce dernier mouvement. Venez, petits infortunés, leur dis-je en ouvrant tendrement les bras ; venez embrasser votre malheureux Pere : Venez, ne craignez rien. Le desordre de mes sens avoit altéré ma voix, & je m'efforçois inutilement de retenir mes larmes. Ils vinrent à moi. Je les tins long-tems serrez, avec un transport de tendresse paternelle. Ils se rassurèrent. Le plus jeune que j'apelois *Thoms*, & pour lequel j'avois toujours marqué un peu de prédilection, me demanda avec l'ingénuité de son âge, pourquoi je l'avois voulu tuer ? Cette question, prononcée d'un ton tendre & timide, acheva de me percer le cœur. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant de nouveau ; & je ne fus capable pendant quelques momens, que de verser des pleurs & de pousser des soupirs.

Cependant, comme mon imagination s'étoit remplie pendant plusieurs jours, du dessein & des préparatifs de ma mort ; quelque changement que je vinssé d'éprouver il étoit difficile que ces horribles idées pussent s'effacer tout-d'un-coup, & m'abandonner entièrement. J'en sentis le péril, si elles venoient à se renouveler de toute leur force ; & voulant mettre du moins mes Enfants en sûreté, je leur ordonnai de se retirer & de retourner au logis. Ils me quittèrent, sans oser ajoûter un seul mot.

Étant demeuré seul, je rapelai tout ce
qui

qui venoit de m'arriver. Je fus d'abord incertain si je devois en remercier le Ciel comme d'une faveur , ou me le reprocher comme une foiblesse. En suposant que ce fussent des raisonnemens solides qui avoient produit ma resolution de mourir , il n'y avoit point à douter que le sentiment contraire qui en avoit empêché l'exécution , aussi bien par rapport à mes Enfans qu'à moi-même , ne fût un défaut de courage & une véritable lâcheté. Mais si l'ancien principe de la Philosophie de ma Mere , que tous les mouvemens de la Nature sont droits & appartiennent à l'Ordre ; si ce principe , dis je , cher & sacré à ma mémoire , qui m'avoit servi si souvent de règle de conduite , étoit aussi juste qu'il me l'avoit toujours paru , quelle opinion devois-je avoir de mes derniers raisonnemens , lorsqu'ils se trouvoient directement oposez aux plus nécessaires & aux plus vifs de tous les mouvemens de la Nature ? Il n'y avoit point de milieu entre ces deux alternatives : il falloit reconnoître nécessairement , ou que ma raison m'avoit trompé , en me faisant prendre un parti qui bleissoit la Nature ; ou que les inspirations de la Nature étoient injustes & contraires à l'Ordre , si elles l'étoient à la raison qui est elle même l'exemplaire & la règle de l'Ordre. De quelque côté que je fisse pencher la balance , ce ne pouvoit être qu'après un long examen ; & cette discussion étoit trop importante & trop délicate , pour en faire l'ouvrage d'un moment. Je remis donc à méditer

diter de nouveau sur cet obscur Problème, dont la décision devoit entraîner celle de ma vie ou de ma mort. Mais , quoique le but de ce délai fut de ne rien entreprendre avec une précipitation condamnée par la Sagesse , il me fut aisé de sentir qu'il s'étoit fait quelque changement dans le fond de mes dispositions. Soit que la noire mélancolie dont j'avois été possédé, commençât d'elle-même à se dissiper : soit que la tendresse paternelle eût causé une forte révolution dans mes humeurs, je m'aperçus que s'il me restoit quelque envie de mourir, elle n'étoit plus si impétueuse & si difficile à modérer.

Quand elle eût été beaucoup plus pressante, il m'eût été impossible de la satisfaire le même jour. Mes Enfans étoient retournés au logis, suivant mes ordres. Leur frayeur s'étoit si bien peinte sur le visage, que les deux Dames en avoient aperçu les marques. Elles les avoient interrogés ; & quoi qu'elles n'eussent pû tirer d'eux la vérité de l'aventure, qu'ils eurent la discrétion de cacher, je ne sçai par quel motif, elles en avoient assez découvert pour concevoir de l'inquiétude. Leur affection pour moi les fit accourir au Jardin. Je les entendis qui s'avançoient dans l'allée ; & ne doutant point d'abord qu'elles ne vinssent sur le rapport de mes Enfans qui avoient pû les instruire de tout ce qu'ils avoient vû, je pensai avec quelque confusion au personnage que j'allois faire à leur arrivée. J'eus le tems de cacher
mon

mon épée. Elles entrèrent dans le Cabinet. J'attendis qu'elles commençassent à s'exprimer. Les marques de leur inquiétude furent obligeantes ; mais j'eus lieu de m'assurer qu'elles ignoroient le desordre où je m'étois trouvé , & j'affectai de les entretenir de manière à leur en ôter le soupçon. Il n'a jamais été connu que de mes Enfans , qui en ont toujours conservé le souvenir , & de Mylord Comte de *Clarendon* , à qui j'ai fait ensuite cette confidence dans les communications mutuelles d'une tendre amitié ; de sorte que c'est un de mes plus intimes secrets , que je révèle ici au Public.

Fin du Tome quatrième.

